

Medica



Ex-Bibliotheca

Dr. N. León.

México.



Medico Mayor de 1ª clase
del ejercito expedicionario frances
en 1862 a 1867.
+ 24 de Enero de 1871

Hommage de parfaite confraternité
l'Auteur
Léon Coindet

LE MEXIQUE

CONSIDÉRÉ

AU POINT DE VUE MÉDICO-CHIRURGICAL

Paris.—Imprimerie de Cosse et J. Dumaine, rue Christine. 2.

LE MEXIQUE

CONSIDÉRÉ

AU POINT DE VUE MÉDICO-CHIRURGICAL

PAR

M. le docteur LÉON COINDET

MÉDECIN PRINCIPAL A L'HÔPITAL SAINT-MARTIN,
EX-MÉDECIN EN CHEF DES AMBULANCES DE LA 1re ET DE LA 2e DIVISION DE L'ARMÉE DU MEXIQUE,
EX-MÉDECIN EN CHEF DES HÔPITAUX DE VERA-CRUZ, DE CORDOVA, D'ORIZABA, DE PUEBLA, DE MEXICO, DE TACUBAYA, DE SAN LUIS DE POTOSI, DE SALTILLO,
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA COMMISSION SCIENTIFIQUE DU MEXIQUE,
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, DE L'ORDRE IMPÉRIAL DE GUADALUPE, ETC.

Quod si deficiant vires, audacia certe
Laus erit : in magnis et voluisse sat est.
PROPER.

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE DE LA MÉDECINE, DE LA CHIRURGIE ET DE LA PHARMACIE MILITAIRES
VICTOR ROZIER, ÉDITEUR,
RUE DE VAUGIRARD, 93.
Près la rue de Rennes.

1867

A

M. LE BARON LARREY

MÉDECIN INSPECTEUR, MEMBRE DU CONSEIL DE SANTÉ DES ARMÉES,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,
CHIRURGIEN ORDINAIRE DE L'EMPEREUR,
MEMBRE HONORAIRE DU CONSEIL D'HYGIÈNE PUBLIQUE ET DE SALUBRITÉ
DE LA VILLE DE PARIS,
COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR, ETC., ETC.

A vous, cher maître, cet ouvrage, faible hommage de ma reconnaissance et de ma respectueuse affection.

LÉON COINDET.

PRÉFACE

Dans cet ouvrage où je ne veux considérer le Mexique qu'au point de vue médico-chirurgical, je ne puis m'empêcher, tout d'abord, de relater aussi brièvement que possible, les principaux événements de la campagne, 1862 à 1867, tout en donnant un aperçu sur les différents points du pays qu'il m'a été donné de parcourir, ainsi que sur les mœurs, les coutumes, etc., de ses habitants.

Mon travail se divisera donc en trois parties :

1° Aperçu général sur la campagne du Mexique, 1862 à 1867, et sur le Mexique;

2° Partie médicale;

3° Partie chirurgicale.

En dehors de quelques détails historiques, je ne parlerai que de ce qui m'appartient, que de ce que j'ai vu, et c'est pourquoi je laisserai de côté ce qui est relatif à la première expédition entreprise sous le commandement de l'amiral Jurien de la Gravière, avec deux mille six cents hommes de terre et de mer,

et arrivée, dans les premiers jours de janvier 1862, à Vera-Cruz d'où elle partit bientôt pour la Tejeria, abîmée par les fièvres, puis pour Tehuacan, à seize cent quarante-huit mètres au-dessus du niveau de la mer, où les malades se rétablirent rapidement, dit le rapport.

J'ai suivi la deuxième expédition comme chef d'ambulance au 5 mai; j'ai suivi la troisième au siége de Puebla, à Mexico, etc., etc.; et je ne rapporterai jamais que ce qui s'est passé dans la sphère où je me trouvais, d'après des renseignements pris sur place, et consignés dans mon journal comme dans ma correspondance.

Mon séjour peu prolongé à Vera-Cruz ne me permettra guère que de dire quelques mots sur la fièvre jaune, et j'envisagerai surtout la question médicale au point de vue des altitudes dans leurs rapports avec l'homme sain et avec l'homme malade, en y joignant un coup d'œil relatif aux migrations, établissements, etc., etc., des premières tribus indiennes sur l'Anahuac.

La partie chirurgicale comprendra la relation de tous les faits qui ont été soumis à mon observation, de 1862 à 1867, et j'entrerai à cet égard dans des considérations pratiques étendues.

Léon Coindet.

PREMIÈRE PARTIE

APERÇU GÉNÉRAL

SUR LA

CAMPAGNE DU MEXIQUE

1862 A 1867

ET SUR LE MEXIQUE

I

Arrivée à Vera-Cruz ; le Chiquihuite ; le combat des Cumbres, le 5 mai ; retour à Orizaba ; la Barranca Seca, le Borrego ; attaque d'Orizaba ; attitude de l'armée pendant cinq mois d'expectative, sa composition, personnel de santé.

En débarquant à Vera-Cruz, à la fin de mars 1862, l'armée de la deuxième expédition est tout de suite aux prises avec d'horribles maladies ; elle quitte ce séjour meurtrier, au climat chaud et malsain, aux maisons tristes et lézardées, sur les terrasses desquelles les habitants s'empressent, le soir, de rechercher un peu d'air frais ; elle abandonne, avec un amer souvenir dans le cœur, ces rues larges et dépeuplées, parcourues sans cesse par d'immondes vautours, les zopilotes, qui semblent les seuls gardiens de la salubrité de cette ville infecte, où la police sanitaire devrait cependant, là, plus que partout ailleurs, être faite avec activité et prévoyance (1) ; elle

---

(1) Depuis cette époque, Vera-Cruz a subi de nombreuses modifications, avantageuses sous le rapport de l'hygiène : les maisons, réparées, ont un aspect plus agréable, les rues sont nettoyées, les eaux du

laisse cette patrie du vomito, des fièvres de toutes sortes, et elle arrive au Chiquihuite, où le feu, mis par imprudence à des poudrières, détermine de vastes brûlures à tous les degrés, chez quinze hommes du 2e des zouaves. Bientôt elle franchit les Cumbres, délogeant de toutes ses positions l'ennemi, qui fuit devant son irrésistible élan. C'est le 28 avril 1862 (1). Elle traverse ensuite un pays désolé, incendié, où elle ne rencontre que la solitude et le désert.

Le 5 mai, nos soldats sont devant Puebla, dont les maisons bariolées, les coupoles, les clochers, les dômes, recouverts d'une couche de porcelaine, brillent comme des phares resplendissants sous les rayons d'un soleil doré, et où les attend une résistance aussi opiniâtre qu'imprévue. Triste souvenir ! Il est 11 heures et demie du matin ; on s'avance avec entrain, avec confiance, en se donnant rendez-vous pour le soir sur la grande place

---

Jamapa y arrivent ; mais il existe toujours au pourtour, dans la grande plaine sablonneuse qui l'environne, de nombreux marais couverts de rhizophores, d'avicennies, de plantes aquatiques de toute espèce et qui exhalent, du milieu des matières végétales et animales en putréfaction, des miasmes empestés.

(1) Pertes éprouvées au combat des Cumbres : tués, Français, trois ; blessés, trente. Nous recueillons à Puente Colorado deux blessés mexicains, un homme et une femme, dont l'un a la jambe gauche brisée par une balle, et l'autre l'articulation tibio-tarsienne droite traversée également par une balle.

de la ville ; l'artillerie répond au feu des batteries mexicaines, mais elle s'efforce en vain de battre en brèche les murailles inexpugnables de Guadalupe ; l'assaut est commandé ; la pluie, la grêle s'acharnent contre nous ; rien ne réussit ; nous sommes forcés de battre en retraite, et dès lors commence l'œuvre de l'ambulance, établie dans un rancho, à la base même du cerro attaqué, là où les bombes et les boulets viennent lancer leurs éclats jusqu'à nos pieds.

La première victime, que je vais ramasser moi-même sur le terrain, est M. le sous-intendant Raoul, dont le bras droit est enlevé par un boulet, qui lui a en même temps labouré la poitrine du même côté. Cet habile administrateur ne tarde pas à rendre le dernier soupir, en emportant tous nos regrets. Celui qui vient ensuite est un brave capitaine de zouaves, aujourd'hui lieutenant-colonel, qui, outre un séton à la cuisse droite, a aussi le pied gauche traversé de haut en bas, au niveau de la première rangée du tarse, par une balle cylindro-conique, qui a brisé comminutivement tout ce qu'elle rencontrait sur son chemin. Puis, les blessés se succèdent sans interruption jusqu'à 5 heures du soir : moment où nous montons à cheval avec la dernière litière, pour nous rendre un peu plus loin, dans un autre rancho, autour duquel l'armée se groupe, défiant l'ennemi, qui se livre, derrière ses remparts, à des chants de triomphe et de joie, mais qui n'ose pas se hasarder à affronter le choc de nos baïonnettes.

C'est au milieu du combat, là où le feu était des plus vifs, dit le général en chef dans son ordre du jour, que nos blessés ont été recueillis, pansés et consolés (1).

Pendant deux jours, tandis que chacun espère en vain voir les Mexicains sortir de leurs retranchements pour venir se mesurer dans la plaine, nous pratiquons les opérations reconnues urgentes, nous rectifions, nous complétons les pansements, et nous nous remettons en route pour Orizaba.

L'expédition du Mexique, ajoute le général de Lorencez dans ce même ordre du jour dont je viens de parler, a offert le spectacle unique d'une armée qui fait une marche rétrograde dans un ordre parfait, en emportant et en soignant trois cent quarante-cinq malades, en conduisant avec elle un mois de vivres sur deux cent cinquante voitures.

C'était en effet admirable de voir cette poignée d'hommes, que l'insuccès n'avait pu abattre, reparcourir, menaçants, ces lieux, qu'ils foulaient naguère le cœur content, pleins de fierté et d'audace.

Il fallait, la nuit, charger les blessés, qui sur des litières, qui sur des cacolets, qui sur des voitures. Pendant la route, d'un bout à l'autre du convoi, la surveillance était de chaque instant. A l'arrivée à l'étape on prenait des

---

(1) Pertes éprouvées à l'attaque de Guadalupe : blessés français : trois cent cinq, dont vingt officiers ; tués : cent soixante-dix-sept, dont quinze officiers.

maisons, des églises, pour y installer les malades, et alors commençaient les pansements, qui ne finissaient qu'à l'heure du départ. Malgré tout, malgré le petit nombre de médecins, jamais un soldat n'a manqué des soins qui lui étaient nécessaires, et pendant douze jours de marche, à travers des routes coupées par des torrents, à travers des villages abandonnés de leurs habitants, nous n'avons eu qu'un décès, survenu à la suite d'une amputation du bras droit, chez un officier de zouaves indocile, qui se livrait sans cesse, sans qu'il fût possible de l'en empêcher, à l'absorption de liqueurs fortes et d'aliments indigestes.

On rentre à Orizaba, n'ayant aperçu que de loin la cavalerie de Carabajal, et pris, à San Augustin del Palmar, un peloton de sa bande, dont le chef fut fusillé le lendemain à la cañada d'Istapa, puis pendu, par un ordre qui n'émanait certainement pas de notre noble et généreux chef. Jetons un voile sur cet acte de barbarie, qui déshonore son auteur et qui excite notre réprobation générale.

Bientôt survient l'affaire de la Barranca Seca, où un bataillon du 99e de ligne, parti d'Ingenio au secours des troupes du général Marquez, qui sont engagées avec celles de Saragoza, commence à prendre une sanglante revanche du récent échec, en tuant cent à cent cinquante hommes aux libéraux, en leur en blessant deux cent cinquante, et en leur faisant onze à douze cents prisonniers. C'était entre Tecamalucan et Aculcingo ; la nuit était noire, froide, et en traversant l'armée alliée,

couverte de lambeaux de vêtements, dont les musiques faisaient entendre les sons les plus discordants, on se serait cru transporté dans des régions infernales, au milieu d'une forêt de bandits. Nous ramenons du lieu du combat à Orizaba quinze blessés français et une cinquantaine de blessés mexicains.

Puis, à notre insu, l'ennemi parvient, en suivant les crêtes d'assez loin, à établir une batterie sur un mamelon très-élevé, le Borrego, qui domine, à une hauteur de trois cents mètres environ, la blanche Orizaba, perdue au milieu d'une luxuriante végétation. Par un hasard providentiel, sans ordres précis, une compagnie du 99e de ligne pousse, dans la nuit du 13 au 14 juin, une reconnaissance du côté de cette hauteur, dont la possession, à deux époques antérieures, avait décidé du sort des armées ; un chien aboie ; les Mexicains veulent le faire taire, pour bien apprécier la nature du bruit qui excite cet aboiement, et, par leurs chuchotements, ils attirent dans leur direction nos soldats, qui s'avançent à travers la broussaille, surpris à leur tour d'entendre des voix humaines (1). La rencontre s'opère, la fusillade commence, il est 2 heures du matin. Les nôtres s'emparent de la position, mais ils reculent ensuite avec prudence devant les six bataillons qui se déploient devant eux. Il leur faut du renfort, qui ne se fait pas attendre ; une compagnie du même régi-

(1) Récit qui m'a été fait par des officiers français et des officiers mexicains blessés à l'attaque et à la défense du Borrego.

ment, qui se trouve au bas de la montagne, étonnée de ce qui se passe au-dessus d'elle, ne tarde pas à se précipiter sur le lieu de l'action ; le feu recommence, la batterie, prise et reprise, reste enfin en notre pouvoir, et Orizaba est ainsi sauvée par l'intrépidité d'une poignée de braves, parmi lesquels il faut citer en première ligne le capitaine Détrie, qui avait eu, dans le combat, ses vêtements criblés de projectiles, et dont la main droite était traversée par une balle qui lui avait brisé le deuxième métacarpien (1).

Le 14, au jour, l'ennemi débouche de la plaine qui s'étend d'Orizaba aux Cumbres ; il vient se heurter contre notre artillerie, contre des épaulements fabriqués à la hâte, à défaut de sacs à terre, avec des balles de coton, par les ordres du général Douay, chargé de la défense ; le canon gronde, la fusillade retentit de nouveau, et vers 8 heures tout est terminé ; les dix ou douze mille hommes de Saragoza se retirent et remontent sur les hauts plateaux dans la nuit du 14 au 15. L'orgueilleux chef mexicain qui, la veille, avait en vain sommé notre général de capituler, était obligé de fuir, sans avoir pu nous entamer, malgré l'énorme supériorité numérique de ses troupes.

Ces deux affaires nous amenèrent soixante-cinq blessés, dont vingt-deux français.

---

(1) Dans la même affaire, au début, le sous-lieutenant Sombret, le fourrier Groz furent blessés à la cuisse par coup de feu, et le sergent-major Gatz, de la même compagnie, eut un séton à la nuque.

Pendant et après ces glorieux combats, dit le général en chef dans un ordre du jour, les officiers du corps de santé ont prodigué leurs soins aux blessés des deux armées, qui ne sauraient proclamer trop hautement leur reconnaissance.

Au milieu de toutes ces circonstances critiques, personne ne reste inactif; il faut ravitailler la place, et ceci exige de continuels convois en terre chaude, dans un pays ennemi où souvent ils sont surpris par des bandes qui tombèrent à l'improviste sur l'un d'eux, pendant l'attaque d'Orizaba, et qui massacrèrent d'une manière hideuse trente-cinq de nos soldats. Il faut encore fortifier la place, se tenir continuellement sur la défensive, et dans cet état précaire, c'est à peine si nos maigres phalanges ont un instant pour se reposer de leurs fatigues, de leurs émotions (1).

Un hôpital, celui de San Jose, qui existait déjà lors de l'arrivée du général de Lorencez à Orizaba, est réorganisé sur un plus grand pied; il est destiné aux fiévreux, et bientôt les maladies du foie, les diarrhées, les dyssente-

---

(1) A dater du 24 juin, la ration de pain fut réduite de 750 à 500 grammes; les officiers n'en touchèrent plus qu'une, quel que fût leur grade; la troupe ne reçut plus que deux rations de vin par semaine, mais la ration de viande fut portée à 360 puis à 400 grammes. Souvent l'administration se vit forcée de faire entrer la farine de maïs, en proportion plus ou moins grande, dans la fabrication du pain, etc., etc.

ries, les fièvres des marais y abondent. A l'entrée de la ville, en venant de Cordova, se trouve un vaste bâtiment complétement dégagé, perdu au milieu de la verdure, réunissant d'aussi bonnes conditions hygiéniques que possible, en tant qu'établissement nosocomial sans trop d'étendue, avec petites salles sans communication directe entre elles, bien ventilé, abondamment pourvu d'eau, éloigné des centres populeux et entouré de promenades et d'espaces libres; c'est là que, dès le 20 mai, mes blessés sont installés, après un court séjour dans une immense église, dépendance du couvent de San Jose, où je craignais pour eux les effets de l'encombrement, et le voisinage d'un local qui recevait déjà depuis longtemps de nombreux malades de toute espèce. Le nombre de ces blessés, jusqu'au 17 septembre, s'est monté à cinq cent cinquante et un tant français que mexicains, y compris ceux du 5 mai, de la Barranca Seca, du Borrego, et c'est d'eux qu'en rendant hommage au zèle et au dévouement des médecins, le général en chef disait dans un ordre du jour : « Nos blessés se rétablissent d'une manière admirable. »

Dans la partie chirurgicale de cet ouvrage, je ferai la relation détaillée des accidents par armes de guerre, qui ont été soumis à mon observation pendant toute la campagne; mais, dès aujourd'hui, je puis dire que sur les cinq cent cinquante et un blessés dont il vient d'être question, quatre cent soixante-neuf sont sortis guéris et quatre-vingt-deux sont morts : soixante-trois des suites de

leurs blessures, dix-neuf de maladies internes diverses survenues consécutivement. Ce résultat ne laisse pas que d'être très-satisfaisant, si l'on songe à la gravité des lésions et aux conditions au milieu desquelles nous nous trouvions. Les Mexicains, en effet, outre leurs bombes, leurs boulets, leurs obus, leurs balles cylindro-coniques, avaient des cartouches qui, avec le projectile ordinaire, renfermaient des chevrotines dont la dissémination dans les tissus ajoutait encore aux dangers du mal. De plus, on se figure tout ce qu'il peut résulter d'inconvénients pour certaines plaies, celles de poitrine par exemple, d'un transport à dos de mulet, dans des voitures mal suspendues, sur des routes inégales et difficiles. En somme, je le répète, nous avons obtenu tout ce que l'on peut obtenir en pareil cas, et la chirurgie conservatrice nous a donné de magnifiques succès, ainsi que nous le verrons dans la suite.

Nous avons fait, après le 5 mai, onze grandes opérations primitives, sept consécutives (deux du bras et de l'avant-bras, deux de la cuisse, trois de la jambe), et ces dernières ont eu toutes une issue funeste. Leur nombre après la Barranca Seca a été de deux faites primitivement, et de dix-sept après le Borrego, total trente, dont voici les résultats :

Amputations primitives du bras, dans la continuité : quatre guérisons, quatre décès.

Le premier décès se rapporte au sous-lieutenant de zouaves dont j'ai déjà parlé ; le deuxième, à un zouave amputé des deux bras, qui avait de plus la joue droite

traversée par une balle, ainsi que le tarse du côté gauche, et un séton à la poitrine. Le troisième, encore à un zouave dont la poitrine était en même temps traversée de part en part par une balle. Chez le quatrième, le moignon était presque complétement cicatrisé quand sont survenus des phénomènes de résorption purulente.

Amputations primitives de la cuisse dans la continuité : quatre guérisons, sept décès.

Chez un sujet décédé, la fracture du fémur remontait presque jusqu'au col ; la mort est survenue peu d'heures après l'opération. Un autre, en bonne voie de guérison, a succombé à une pleuro-pneumonie aiguë du côté droit ; un troisième et un quatrième, par suite de résorption purulente ; un cinquième, à une gangrène de moignon ; un sixième, à une hémorrhagie consécutive ; le dernier, et c'était une jeune femme frêle, maigre, enceinte de cinq mois, en proie à des vomissements continuels, a fini misérablement son existence au milieu de toutes les alternatives pénibles d'une fièvre rémittente nerveuse des plus graves.

Amputation primitive de la jambe au lieu d'élection : une guérison.

Désarticulations de l'épaule : une guérison, deux décès par gangrène.

Désarticulation de la jambe : un décès par résorption purulente.

Désarticulations de doigts et de métacarpiens : trois guérisons.

Résections de la tête de l'humérus : deux guérisons.

Résection du cubitus droit presque en totalité : une guérison.

Ce qui fait pour les grandes opérations primitives : quatorze décès, seize guérisons.

Nos tendances vers la chirurgie conservatrice, dont nous n'avons eu du reste qu'à nous louer, expliquent le petit nombre d'opérations primitives faites après ces grandes affaires. Quant aux opérations consécutives, elle appartiennent toutes, comme on l'a vu, à des blessés du 5 mai, auxquels les mouvements, les cahots de la route, etc., avaient été funestes, et ceci est une indication de ne pas essayer en pareil cas ce qui pourrait être tenté dans les circonstances ordinaires avec beaucoup de chances de succès.

Quoi qu'il en soit, une fois installés dans leurs hôpitaux, nos malades se trouvent d'une manière très-satisfaisante relativement, et l'administration, dont la sollicitude ne se dément pas un seul instant, sait pourvoir à tous leurs besoins matériels. Nous employons dès le principe, pour le couchage, des pliants qui nous rendirent dans la suite de grands services, et dont l'usage est, ce me semble, appelé à se généraliser en campagne. Ils sont d'une confection facile. Les matières premières qu'ils nécessitent peuvent se rencontrer partout et toujours ; leur prix de revient est minime ; leur poids est peu considérable ; leur transport est des plus commodes, surtout en raison de la possibilité de démonter l'X qui les soutient et d'enrouler autour des barres horizontales la toile, le cuir ou

le tissu, quel qu'il soit, qui les compose. Ils occupent dans les salles un petit volume relativement. Lorsqu'ils ont tous la même hauteur, le coup d'œil n'en est nullement disgracieux. En l'absence de paillasses, de matelas, on peut encore y reposer commodément lorsque la saison n'est pas trop froide. Ils deviennent alors autant de réceptacles en moins aux insectes, dont il est si difficile de se préserver en campagne. Ils sont susceptibles d'un lavage, d'un nettoyage, d'une désinfection, d'un blanchissage rapides et faciles. En leur donnant une élévation convenable, en allongeant un peu les barres longitudinales de manière qu'elles dépassent la toile et puissent servir de manches, en maintenant ces barres écartées au moyen d'une traverse mobile, ces pliants seraient enfin susceptibles de servir de brancards et d'éviter ainsi des déplacements qui sont souvent très-préjudiciables aux blessés.

Un dépôt de convalescents, établi d'abord à l'Escamela, fut ensuite transféré à Cocolapam, fabrique située à peu de distance d'Orizaba, dans la campagne, et où nos soldats jouirent d'un air pur, d'un repos salutaire et d'une nourriture appropriée à leurs besoins. En agissant ainsi, on hâtait la guérison, on disséminait, on prévenait l'encombrement et les épidémies.

Comme on peut en juger par ce qui précède, chacun multipliait ses efforts, et il faut avoir vu ces cinq mille hommes à peine, aux prises, pendant cinq mois, avec les plus grandes difficultés, pour savoir tout ce qu'il y a d'énergie, de patience, d'honneur et de patriotisme dans le

soldat français. A la veille de manquer de tout, mal logé dans des églises, dans des couvents, sous la tente, à l'humidité, dans la boue, sans cesse harcelé par l'ennemi, en proie à des fatigues sans nombre, à des maladies de toutes sortes qu'engendrait le climat, jamais une plainte, jamais un murmure ne sortaient de sa bouche. Si sa gaieté habituelle s'altérait, il n'en était que plus beau dans son calme réfléchi, et dans son œil, sur ses traits, se lisaient toujours les plus nobles pensées. Disons-le bien haut, car c'est là une incontestable vérité, jamais armée ne fut et ne sera plus digne, par son attitude, de l'admiration du monde entier.

Cette armée se composait alors du 1er bataillon de chasseurs à pied, de deux bataillons du 2e des zouaves, de deux bataillons du 99e de ligne, d'un escadron du 2e des chasseurs d'Afrique, d'un bataillon d'infanterie de marine, d'un bataillon de fusiliers marins, de quelques batteries d'artillerie de terre et de mer, du génie, du train, des infirmiers, des ouvriers d'administration. Elle était commandée par un brave général, au cœur loyal et chevaleresque, qui a emporté toutes nos sympathies, et la foule d'officiers à cheval qui l'accompagnaient lors de son départ d'Orizaba devait lui dire assez, par cette manifestation spontanée, combien il était aimé et apprécié.

Le personnel de santé était réparti de la manière suivante :

M. Ehrmann, médecin en chef de l'armée.

Hôpital des blessés de la Concordia.

MM. Coindet, médecin-major de première classe, en chef ;
Borel, médecin aide-major de première classe ;
Thomas, pharmacien idem.

Hôpital des fiévreux de San Jose.

MM. Colson, chirurgien principal de la marine ;
Claudel, médecin-major de deuxième classe ;
Merchier, pharmacien-major de deuxième classe.

Service de la place.

M. Clary, médecin aide-major de première classe.

Dépôt des convalescents.

M. Luzet, chirurgien de deuxième classe de la marine.

Corps.

MM. Vizerie, Bintot, médecins-majors de deuxième classe ;
Visy, Thomas, Schutzenberger, Poncet, médecins aides-majors de première classe ;
Jaspard, Godefroy, Douillet, chirurgiens de deuxième classe de la marine.

II

Arrivée des renforts, départ de l'armée, la Cañada d'Istapa, San Augustin del Palmar, Quechoulac, Acacingo, San Bartholo, Amozoc, investissement de Puebla.

Au mois de septembre, les renforts arrivent, et alors commence encore une nouvelle série d'épreuves dont le résultat est la prise de Puebla.

Le 20e bataillon de chasseurs à pied, qui accompagne le nouveau général en chef de l'armée, laisse presque tout son monde en route de Vera-Cruz à Orizaba. Ce corps est décimé par les fièvres intermittentes les plus graves, contractées dans les terres chaudes. La première division s'avance par Jalapa, et la deuxième, composée en grande partie des troupes de la première et de la deuxième expédition, part d'Orizaba le 1er décembre 1862.

Nous refranchissons encore les Cumbres, mais cette fois sans y trouver de résistance ; car Saragoza étant mort du typhus, son successeur a changé de plans, et les redoutes, les barricades, les batteries élevées de tous côtés sur les hauteurs, se trouvent privées de leurs défenseurs qui devaient nous barrer le passage.

Le 3, nous arrivons à la Cañada d'Istapa, misérable ville

que viennent d'abandonner les cavaliers de Carabajal, qui n'ont laissé derrière eux que des ruines, et les inscriptions les plus grossières contre la France.

Le 4, nous sommes à San Augustin del Palmar où nous restons jusqu'à la fin du mois, au milieu des tourbillons de poussière que soulève sans cesse un vent violent qui souffle du pic d'Orizaba, surtout l'après-midi. On fortifie cette localité, on fait des reconnaissances dans toutes les directions, et, pendant ce temps, nous installons un hôpital, tout en nous occupant de chacune des questions qui intéressent l'hygiène du soldat. Nous analysons les eaux; nous indiquons les moyens de remédier à leur défaut d'aération, à leur excès de matières organiques, de sels calaires, à l'aide de filtres laissant tomber le liquide d'une certaine hauteur, et par l'emploi d'une terre noire de soude qui existe dans les environs, dont les habitants eux-mêmes font usage. Nous remarquons que les porcs offrent des cas nombreux de ladrerie parfaitement reconnaissables, sur le vivant par les vésicules rugueuses qui se trouvent de chaque côté du frein de la langue, sur le cadavre par les cysticerques qui abondent dans le tissu cellulaire, et nous faisons restreindre de beaucoup la consommation de la viande de ces animaux, qui doit être toujours cuite avant d'être mangée.

Des distributions de pain remplacent celles de biscuit; les soldats restent sous la tente plutôt que d'habiter des maisons infectes, dégoûtantes, mal aérées, remplies de vermine et où viennent de séjourner les troupes de Saragoza atteintes

de typhus; j'aime mieux quelques diarrhées, quelques bronchites de plus, qu'une épidémie. A l'aide d'une couche de paille de maïs, qui ne manque nulle part, les hommes sont isolés du sol, dont le refroidissement nocturne prend des proportions considérables, en raison du rayonnement vers les espaces célestes, partout facile sur les hauteurs.

Nous recommandons l'usage de la ceinture de flanelle sur le ventre; nous faisons, en un mot, tout ce qui est nécessaire pour prévenir les maladies, et si nous n'y parvenons pas absolument, nous n'avons du moins ni mortalité, ni affections de mauvaise nature.

Le 1er janvier 1863, la division se porte à cinq lieues en avant de Palmar, à Quechoulac, à travers des routes bordées de faux poivriers au bois résineux, qui exhalent au loin leurs parfums énivrants, et dont les fruits en grappes, d'abord verts, puis rouges, ensuite noirs, sont très-agréables aux oiseaux. A peine aperçoit-on de distance en distance, là où jaillit une source, quelques bouquets de verdure qui semblent des oasis perdues dans une mer de sable. Ce sont partout des champs de maïs, d'orge, jaunâtres, desséchés par une atmosphère sans vapeur, et qu'entourent en tous lieux des maguey, des cactus aux silhouettes bizarres, dont les uns étalent aux regards leurs raquettes toutes garnies de cochenille, dont les autres dressent dans les airs leurs bras inégaux et arrondis, tandis que d'autres encore, lorsqu'on leur enlève leur bourgeon central, fournissent le fameux pulque qui est recueilli à la cuillère ou avec une pipette dans la capsule

qui résulte de l'incision faite à la base de ce bourgeon.

A Quechoulac, on est entouré de tous côtés par des volcans : le pic d'Orizaba, la Malinche, l'Iztaczihuatl, le Popocatepetl, dont le front pur et toujours blanchi par la neige, s'élève à 5,423 mètres au-dessus du niveau des deux Océans. C'est merveille de contempler ce spectacle le matin, alors qu'après une aurore courte et rapide, le soleil se lève et éclaire d'une vive lumière tous les objets qu'il rapproche. Le soir encore, lorsque l'astre du jour se couche, le ciel prend des teintes rosées, orangées, jaunes, qui impriment au paysage de délicieuses nuances. Mais, à midi, tout n'est que confus, tout s'efface sous un scintillement continu d'un indicible éclat, et l'œil, ébloui par la réverbération puissante des rayons lumineux, ne distingue plus rien dans l'espace que de vague et d'incertain. Chacun a ressenti ces impressions que je ne suis pas le premier à décrire.

Nous restons à Quechoulac jusqu'au 14 février, occupés à réparer les moulins dont les meules ont été détruites par les libéraux. Nos soldats sont sans cesse en mouvement, soit pour se montrer, soit pour explorer les environs, soit pour accompagner des convois, soit pour construire des barricades, soit pour travailler aux routes, et de toutes parts règne une prodigieuse activité. Nous même agissons comme nous l'avons déjà fait à Palmar ; notre ambulance est placée dans les salles d'un vaste local qui servait autrefois d'entrepôt à la douane, et où dernièrement Saragoza avait ses malades ordinaires, tandis que

ceux qui étaient atteint de typhus se trouvaient dans un établissement particulier en dehors de la ville. Mais, ici, l'eau qui s'écoule de la montagne, au pied de laquelle Quechoulac se trouve située, est claire, limpide, d'une saveur agréable, jouissant, en un mot, de toutes les qualités des eaux potables. Elle arrive dans cette localité, où elle fournit aux fontaines publiques comme aux fontaines privées, au moyen d'un aqueduc qui s'alimente à trois sources différentes. Cet aqueduc est creusé à une profondeur assez grande, dans la couche de marne solide sous-jacente à une couche végétale qui est riche en sesqui-carbonate de soude. Il a une direction du nord au sud.

De Quechoulac nous nous rendons à Acacingo, située à 15 kilomètres plus loin, dans une courbe que forme la chaîne de montagnes qui borne à droite la vallée. Dès notre arrivée en ce lieu, nous nous portons, pour revenir bientôt, à Tepeaca où l'ennemi s'est retiré, et d'où il fuit rapidement à notre approche, après un petit engagement avec les chasseurs d'Afrique, qui eurent quelques hommes tués ou blessés. Parmi ces derniers, se trouvait un cavalier atteint d'une fracture comminutive de la tête de l'humérus gauche, par coup de feu, et auquel je fus obligé de pratiquer la résection de cette tête. Il avait en même temps un coup de lance au bras gauche, deux à la région thoracique postérieure, dont une avec pénétration, et une plaie contuse à la région mastoïdienne droite, produite par une balle de revolver. L'opéré allait bien lors de mon départ d'Acacingo, j'en reçus encore des nouvelles favorables dans

la suite, mais je crois qu'il a fini par mourir. Un Mexicain fait prisonnier dans cette même affaire avait une fracture comminutive de l'extrémité inférieure du radius droit, par coup de feu, la résection fut encore pratiquée et eut un heureux résultat.

Acacingo a un aspect plus ville que Palmar et Quechoulac, le pays est plus boisé, mieux cultivé, et dans les environs on trouve un village, Santa Maria, dont l'église, très en renom, surmontée d'un clocher finement découpé, s'élève sur un mamelon de roche calcaire d'où l'on domine toute la plaine. De ce mamelon jaillissent des sources d'une eau excellente, qui approvisionnent Acacingo, et qui par des conduits, par des canaux creusés dans le sol, fécondent des jardins riches en légumes variés, dont nous nous empressons de nous pourvoir.

L'armée prévoyante continue ses préparatifs de défense, et notre état sanitaire qui s'est beaucoup amélioré depuis notre départ d'Orizaba, ne laisse presque plus rien à désirer. Nous n'avons guère qu'un ou deux malades sur cent, et presque tous guérissent vite et bien.

Le 4 mars, nous quittons Acacingo où le général en chef vient de faire son entrée, après un court séjour à Quechoulac où il avait réuni un grand conseil de guerre, pour décider des plans d'attaque de Puebla. Nous foulons d'abord un sol rocailleux qui monte légèrement, et, arrivés à l'embranchement de deux chemins dont l'un, à gauche, conduit à Tepeaca où s'élève, sur la grande place, une colonne qui date de Fernand Cortès, nous suivons, à

droite, celui de San Bartholo où la division s'arrête après quatre heures de marche.

En même temps, le 99e de ligne, les fusiliers marins, la batterie de montagne, font un mouvement de los Reyes sur Tepeaca, et, de l'autre côté, une brigade de la 1re division vient de Nopalucan à Acajete. Nous occupons ainsi une ligne de quatre lieues, qui barre la vallée au point où les montagnes qui la circonscrivent vont, en se rapprochant, à l'Ouest, vers Amozoc.

San Bartholo est un pauvre hameau, qui ne se compose que de quelques maisons en ruines et d'une petite église, où nous établissons notre ambulance provisoire. Le 1er bataillon de chasseurs à pied est à gauche, l'artillerie et la cavalerie au milieu, le 2e des zouaves à droite.

Il n'existe en ce point que trois puits, dont l'un, celui dit de la Marc, où vont boire les animaux, a soixante-dix mètres de profondeur et est presque complétement à sec. Le second, voisin de l'ambulance, mesure soixante-huit mètres de hauteur et ne renferme que soixante centimètres d'eau. Il en est de même du troisième, qui est peu distant de ce dernier, et qui est situé en arrière d'un corral, qui borde la route. On peut ajouter à ces trois puits celui de l'hacienda dite de San Nicolas, qui est à un kilomètre à gauche de San Bartholo.

L'eau de ces puits, d'après notre analyse, ne renferme aucun principe nuisible, mais elle manque d'air, et elle est très-chargée de carbonates de chaux, en même temps que les chlorures y font défaut. Elle est jaune-noirâtre, et

offre un goût terreux, âcre, dont l'existence de la vase d'un côté, et la présence, d'autre part, de semences de faux poivriers, chassées par les vents, rendent facilement compte. Nous conseillons, avant de s'en servir, de la battre et de la filtrer à travers des charbons ; elle devient ainsi claire, limpide, et sa saveur n'a plus rien de désagréable. Cependant, même alors, elle ne cuit pas bien les légumes, ne dissout qu'imparfaitement le savon, et, pour lui donner les qualités qui lui manquent, il faudrait ici, comme à Palmar, y ajouter un peu de terre de soude.

Outre les puits dont nous venons de parler, et dont la nappe est toujours au même niveau, il est encore une conduite d'eau, qui traverse San Bartholo en se rendant à Tepeaca. Elle vient, en pente insensible, d'Acajete, situé au pied de la Malinche, d'où jaillissent les sources qui l'alimentent. Ces sources fournissent à la minute vingt-cinq litres d'eau, qui met cinq heures pour parcourir onze kilomètres, et pour arriver à San Bartholo. Elle est du reste très-bonne.

Enfin, dans une barranca qui se dirige du nord au sud, en passant près du mont del Pinal, situé en face de la Malinche, le génie a découvert de distance en distance, à un mètre de profondeur, quelques sources, peu abondantes, dont l'eau se perd presque immédiatement.

Quoi qu'il en soit, en y allant avec économie, les besoins de la division seront certainement assurés pour le temps qu'elle restera en cet endroit, d'autant que depuis quelques

jours, une pluie d'une heure ou deux, s'accompagnant le plus souvent d'orage, vient chaque après-midi humecter le sol. Le ciel est magnifique du reste, la température très-agréable, mais l'action directe des rayons solaires est très-pénible, et malgré nos couvre-nuque, le large sombrero mexicain nous fait envie.

Les pins, les sapins, commencent à se mêler à la végétation des jours précédents, dans laquelle, au milieu des produits des climats tempérés, se remarquent toujours des plantes, des arbres, des arbustes des régions tropicales.

Le 7, nous apercevons devant nous une longue ligne de feux allumés par les libéraux qui incendient les meules de fourrage.

Le 8, le 51ᵉ de ligne vient occuper nos positions à Tepeaca et à San Bartholo.

Le 9, nous prenons la route d'Amozoc qui est à trente-six kilomètres d'Acacingo, et où nous entrons après quelques coups de fusil échangés avec l'ennemi.

Les puits sont remplis de cadavres d'animaux empoisonnés avec de l'arsenic ; l'eau de ces puits a une odeur de putréfaction très-prononcée, elle renferme une grande quantité de matières organiques de nature animale ; l'usage en est impossible : il faut se servir de l'eau des sources que l'on découvre aux environs et qui est excellente.

Amozoc est située à l'extrémité ouest d'une vallée qui descend légèrement depuis la Canada. Cette dernière ville se trouve, en effet, à deux mille trois cent cinquante-sept

mètres au-dessus du niveau de la mer, d'après MM. Dolfus, de Montserrat et Pavie, tandis qu'elle-même a deux mille trois cent sept mètres de hauteur, suivant les mêmes auteurs. La vallée étroite, resserrée entre deux lignes de collines calcaires et tufacées, est interrompue de distance en distance par des mamelons aux formes les plus étranges, et qui sont composés surtout de basalte ainsi que d'une roche lavique très-celluleuse, plus ou moins compacte, connue au Mexique sous le nom de tezontle.

Amozoc est bâtie comme Palmar, Quechoulac, Acacingo, comme presque toutes les villes mexicaines, qui ont une grande place garnie ou non d'arcades sur ses côtés, et au milieu de laquelle s'élève une colonne, un bassin ou une fontaine. Des quatre coins de cette place partent des rues parallèles qui se dirigent au nord, au midi, à l'est, à l'ouest, en se coupant perpendiculairement entre elles, et en formant des cadres ou carrés. Ce qui y domine partout, ce sont les églises, les chapelles, les couvents. Ici, les maisons ne se composent guère que d'un rez-de-chaussée avec terrasse ; quelques-unes cependant ont un étage à balcons. Elles sont construites en adobes, en pierre, en briques, et ordinairement peintes en couleurs tendres, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur où les chambres spacieuses, sans cheminées, sont ornées d'un mobilier plus ou moins luxueux, suivant la fortune de chacun. Les fenêtres en sont le plus souvent grillées, et elles possèdent, soit un corral sur les côtés duquel se trouvent des hangars pour les bestiaux, soit une cour plantée d'arbustes, de fleurs, et

pourvue de galeries latérales qui sont les véritables salons des Mexicains.

A Amozoc, comme dans les villes précédentes, il y a un marché qui se tient sur la grande place une ou deux fois la semaine. Deux catégories de marchands sur lesquels nous attirerons plus tard l'attention, s'y rencontrent : ce sont les Indiens, les Indiennes qui, accroupis dans le sable et la poussière, vendent les légumes, les fruits, les volailles, les œufs, le sel, la poterie, etc., etc. Les métis et les créoles débitent la bimbeloterie, les tissus de soie, de fil, de coton, etc. ; ils ont des boutiques où l'on trouve des saucisses, des boudins, de la viande fraîche, à côté des lanières de bœuf salées et séchées au soleil, le tasajo ; on y fait cuire en plein vent des mets de toutes sortes accommodés avec des tomates, des piments, et que l'on offre au public dans de petits vases en terre peinte où l'acheteur puise la sauce avec ses tortilles repliées en gouttière, tandis que pour le reste il ne se sert que de ses doigts. Enfin, le consommateur peut se procurer, partout sur ces marchés, du pulque, de l'aguardiente, du mescal, qui sont les boissons favorites du pays. Amozoc a la spécialité des objets en acier comme mors, éperons, fers à repasser, couteaux, etc.

Pendant que l'armée se livre toujours à ses mêmes occupations, on dispose un cloître où nous avions déjà placé nos blessés après le 5 mai, pour servir d'hôpital temporaire, si besoin en est, pendant le siége de Puebla.

Le 16 mars, la deuxième division se met en marche à

six heures du matin ; nous passons devant la venta de las Animas ; nous traversons, en descendant beaucoup, le village indien de Chapalapa, situé sur les deux pentes d'une colline calcaire que borne, à l'ouest, une barranca qui court du nord au sud. Nous franchissons plusieurs ponts bien construits, jetés sur des ravins à sec, et nous arrivons entre les deux mamelons, le petit Tepozutchil à gauche, l'Amalucan à droite, à travers lesquels on voyait Puebla du cerrito de San Juan, près Amozoc. Nous prenons position sur ces différents points, sans rencontrer de résistance, et nous ne voyons à nos pieds, à los Alamos où nous nous étions retirés le soir du 5 mai, que quelques cavaliers ennemis qui viennent tirailler à de très-grandes distances.

Sans presque nous arrêter, nous contournons le cerro d'Amalucan où se trouve un ancien couvent converti aujourd'hui en hacienda, et tandis que la première division, qui marche sur nos derrières, vient prendre la place que nous abandonnons, nous allons, à droite de Puebla, occuper le village de Mansanilla où nous nous trouvons en face de Guadalupe et de Loreto.

Le 17, à quatre heures du soir, nous quittons Mansanilla, nous allons camper en silence, dans la nuit, à San Aparicio, sur les bords d'une barranca profonde que nous traversons, le lendemain matin, pour nous diriger sur le cerro San Juan, à cheval sur la route de Puebla à Mexico, et dont nous nous emparons presque sans coup férir (1).

---

(1) Deux blessés : le colonel Lafaille, de l'artillerie, légère contu-

Les Mexicains ne s'attendaient évidemment pas à cette manœuvre car, croyant que nous allions encore attaquer Guadalupe, c'était surtout là qu'ils avaient concentré leurs moyens de défense, tandis qu'ils avaient complétement négligé de fortifier San Juan qui domine la ville, dans une position très-importante.

Pendant que nous opérions notre mouvement tournant sur le côté droit de Puebla, la première division en effectuait un autre dans le même sens, sur le côté opposé, et la place se trouvait ainsi complétement investie par l'occupation simultanée de la route d'Amozoc dévolue à la brigade de Castagny qui, à hauteur du Tepozutchil et de l'Amalucan, gardait les parcs placés derrière ces contre-forts.

---

sion à la jambe par balle morte; un officier suédois : plaie contuse au front, par balle à la fin de sa course.

III

Siége de Puebla; prise du Pénitencier; combat de Cholula; combat d'Atlixco; affaire malheureuse de Santa Inez; bataille de San Lorenzo; reddition de Puebla.

Nous avons en face de nous, à gauche maintenant : Guadalupe, Loreto, Santa Anita, etc.; vis-à-vis : San Pablo, le Pénitencier, la cathédrale, etc.; à droite : Morelos, Carmen, Totimehuacan, etc.

Derrière, coule l'Atoyac aux eaux jaunâtres, qui parcourt une plaine fertile semée d'haciendas, de villages entourés de verdure, et au fond de laquelle s'élève la pyramide de Cholula, située au pied du Popocatepetl.

Le 1er bataillon de chasseurs à pied a dressé ses tentes sur le fort San Juan lui-même, et la deuxième division, avec les troupes du général Marquez, est en présence de Puebla, en même temps qu'elle se garde contre les attaques de Comonfort qui occupe San Martin et Cholula.

D'après des Français sortis de Puebla, et qui viennent nous rejoindre au camp, il y aurait dans la place dix-huit mille hommes d'infanterie sous les ordres d'Orthega, de Negrete, de Mindoza, et deux mille hommes de cavalerie commandés par Carabajal.

Des sources de toutes sortes nous environnent : les unes fournissent de l'eau potable et très-bonne ; les autres, celles de San Pablo, de Santiago, sont sulfureuses et exhalent une odeur d'œufs pourris tellement prononcée, qu'elles répugnent à nos soldats. Leur saveur est, du reste, minérale, désagréable ; elles excitent vivement l'enveloppe cutanée, et, à travers leur nappe limpide, on aperçoit des bulles de gaz acide carbonique qui montent à la surface, en même temps qu'un dépôt bleu-verdâtre tapisse leur fond. On nous dit qu'on en fait un grand usage dans le pays, contre les maladies de la peau, contre les rhumatismes, mais nous n'avons pas le temps de les analyser. (Lettre 16 à M. le baron Larrey, sous Puebla, le 2 avril 1863.)

Il est deux heures de l'après-midi, le général en chef arrive, et le drapeau français est hissé sur le fort San Juan, au bruit d'un coup de canon. Dès lors commence un siége qui rappelle ceux de Lerida, de Taragone, de Saragosse, et où on ne s'avance qu'en prenant cadre par cadre, rue par rue, barricade par barricade, maison par maison.

Les travaux d'approche, entrepris dans la nuit du 22 au 23, sont terminés le 29 mars... Il est quatre heures du soir, notre artillerie fait un tir croisé sur le Pénitencier qui s'écroule par pans de muraille ; pendant ce temps le feu de la place se tait sur tous les points. A cinq heures nos canons cessent de gronder, le drapeau tricolore apparaît au faîte de la demeure du général en chef, et nos troupes se

précipitent à l'assaut. Aussitôt, une pluie de balles part des murs crénelés qui avoisinent à droite la forteresse, des batteries qui enfilent les rues de Puebla sont démasquées de tous côtés, Santa Anita, Morelos, Carmen, etc., vomissent leurs bombes, leurs boulets, leurs obus, et nos soldats, entourés ainsi d'un cercle de feu, ne s'emparent pas moins du formidable réduit contre lequel ils se sont lancés avec tant d'élan. Bien plus, emportés par leur ardeur, ils prennent en même temps l'église et le redan qui se trouvent en avant, et peut-être se rendraient-ils maîtres de la ville entière, s'ils n'étaient prudemment arrêtés par leurs chefs, dans leur course furibonde.

Jusque-là le nombre des tués n'avait guère été que d'une dizaine, et celui des blessés d'une cinquantaine environ. Le 29 mars, il y a au moins trente tués, dont trois officiers, et deux cent deux blessés, dont treize officiers, parmi lesquels se trouvent le colonel du 51e de ligne, atteint par un biscaïen au bras et au côté, ainsi que le général d'artillerie, frappé au front d'une balle qui devait occasionner sa mort quelques jours après. Quatre-vingt-treize blessés seulement entrent aux ambulances.

Notre mouvement à l'ambulance de la 2e division est le suivant, du 16 au 31 mars, dans le service chirurgical :

Entrées, quatre-vingt-trois ; sorties, quinze ; morts, sept ; restent, soixante-un (1).

---

(1) Du 23 mars, jour de l'ouverture de la tranchée, au 17 avril, les pertes sont dans toute l'armée de : tués, cinq officiers, soixante-cinq

Il y a seize blessures par arme blanche, six brûlures à différents degrés, et soixante et une blessures par arme à feu.

Les blessures par arme blanche, proviennent d'un combat livré, le 23, à Cholula, contre une partie des troupes de Comonfort, par les zouaves et les chasseurs d'Afrique, qui laissèrent cent à cent cinquante ennemis sur le terrain.

Les brûlés sont des Indiens, qui fabriquaient des cartouches dans le Pénitencier, d'où les Mexicains se sont retirés, lors de sa prise, en mettant le feu aux poudres.

Les décès se rapportent : d'abord, à un soldat du 81e de ligne, qui, en même temps que son sergent avait la tête emportée à ses côtés par un boulet, recevait un éclat de bombe qui lui fracturait comminutivement la cuisse et le bras gauches. L'accident avait eu lieu à une heure de la nuit, et pendant le trajet de trois kilomètres, pour arriver à l'ambulance, le blessé perdit beaucoup de sang. Nous régularisâmes les plaies, nous administrâmes les stimulants, les toniques intus et extrà, mais l'affaiblissement était trop profond, la secousse trop violente, rien ne fit et la mort ne tarda pas à survenir.

C'est ensuite un Mexicain qui a la poitrine traversée par une balle. Les boulets de la place qui enfilent la

---

hommes de troupe ; blessés, quarante-trois officiers, cinq cent trente-cinq hommes de troupe ; disparus, un officier, quarante-deux hommes de troupe.

route de Mexico, viennent jusqu'à nous ; nous sommes obligés de nous porter en arrière, et durant la route notre blessé trouve moyen de se procurer des tortilles, qu'il mange, et qu'il rend bientôt, avec des efforts de vomissements pendant lesquels il succombe.

Puis viennent deux chasseurs d'Afrique, que l'on m'apporte le lendemain du combat de Cholula, avec des lésions presque identiquement semblables, dont la gravité me fait présager aussitôt une fin prochaine. Ils sont froids, presque sans pouls, dans un état d'anxiété et d'oppression extrêmes ; ils crachent du sang, vomissent de la bile, se plaignent de douleurs atroces à la base de la poitrine, et chacun d'eux a reçu une balle qui, tirée obliquement de bas en haut, a traversé le foie et les poumons. Du sang s'est épanché dans l'abdomen, les côtes sont fracturées et refracturées ; en un mot, dès le principe, je ne pouvais, en présence de tels dégâts, conserver aucun espoir.

Après, c'est un Indien porteur de gabions, qui, le 23 mars, est atteint par un boulet à l'endroit même où se trouvait la veille notre ambulance. Il a la cuisse gauche emportée jusqu'à la racine. La plaie est régularisée, le fémur scié à deux centimètres au-dessous du grand trochanter ; il n'y a, pour ainsi dire, pas de perte de sang, et néanmoins l'individu meurt presque immédiatement. Il en est de même d'un pauvre chasseur à pied qui, en allant, le 24, puiser de l'eau au bas du cerro San Juan, eut le bras et la cuisse gauches emportés très-haut, également par un boulet.

Enfin, c'est un officier d'administration auquel un boulet de la place vient encore enlever la cuisse gauche, dans la journée du 26, à l'endroit même où sont établis les fours et les magasins des subsistances. On l'apporte à notre ambulance, qui est à deux pas ; nous pratiquons l'amputation, qu'il supporte parfaitement ; cependant, ces boulets à la fin de leur course impriment à tout l'organisme un ébranlement terrible, et notre blessé n'y échappe pas plus que ne l'avaient fait les sujets déjà cités ; il est bientôt pris de hoquet, d'agitation, de délire ; le pouls s'affaiblit, la peau se refroidit, et la mort arrive le lendemain de l'opération.

Jusqu'au 8 mai, pour faire quelques pas encore, il faut essuyer la mitraille qui pleut des toits, des plafonds, des fenêtres ; il faut franchir les grilles, les fossés, les parapets entassés les uns sur les autres, et jamais nos troupes ne se lassent, quoique le trépas multiplie ses victimes dans leurs rangs.

Pendant ce temps, une petite expédition partie le 12 avril pour Atlixco, dans le but de se procurer des approvisionnements, bat Carabajal, auquel elle met 600 hommes hors de combat ; elle se composait d'un bataillon du 1er des zouaves, de trois escadrons de chasseurs d'Afrique, et de quelques troupes du général Marquez. Nos pertes dans cette affaire se réduisirent à trois chasseurs d'Afrique tués, un officier et sept cavaliers blessés, dix-sept hommes de l'escadron allié tués et trente-deux blessés.

Le 8 mai, à San Lorenzo, c'est à peine si les hommes

prennent le temps de décharger leurs carabines ; ils se précipitent à la baïonnette sur l'armée de Comonfort, dont ils font un horrible carnage, et nous avons, ce jour-là, cent onze entrées à l'ambulance, dont soixante-onze Français et quarante Mexicains (1).

En leur donnant la liberté sur parole, on avait laissé aux soins des médecins de l'armée ennemie beaucoup de leurs blessés ; ces médecins violèrent leur promesse et abandonnèrent ceux qui leur étaient confiés. Flétrissons le manque de foi, l'oubli du devoir, partout où nous les rencontrons. Le 5 mai, on avait un instant suspendu le feu de la place au moment où nous enlevions nos blessés, et nous nous sommes empressés de rendre justice à cet acte d'humanité ; il nous est bien permis aujourd'hui de blâmer sans restriction la conduite que nous venons de signaler.

Du 16 mars au 16 mai 1863 il y a eu six cent cinq blessés français dans toute l'armée (2). L'ambulance de la

---

(1) Les pertes de l'ennemi, à la bataille de San Lorenzo, sont estimées à deux mille cinq cents hommes tués, blessés ou prisonniers.

(2) A la prise de Puebla, les pertes éprouvées par le feu, depuis l'ouverture de la campagne par le corps expéditionnaire, s'élevaient à : tués, dix-huit officiers, cent soixante-sept hommes de troupe; blessés, soixante-dix officiers, mil trente-neuf hommes de troupe.

Il ne faut pas perdre de vue que, dans tous nos chiffres donnés jusqu'à présent, il entre des Mexicains en plus ou moins grand nombre, et nous ne parlons actuellement que de l'armée française en elle-même.

2e division, trois fois chassée de ses premiers emplacements par les boulets de la place, et établie enfin dans un moulin, au pont de Mexico, sur les bords de l'Atoyac, en a reçu trois cent soixante-deux, français et mexicains, dont cent huit sont sortis guéris, soixante-dix-neuf ont été évacués, et trente-neuf sont morts.

Parmi ces derniers sont compris des hommes qui, comme nous le verrons dans la partie chirurgicale de cet ouvrage, comptaient à l'ambulance, mais qui n'y apparaissaient que pour mourir presque aussitôt après leur arrivée, par suite des épouvantables blessures dont ils étaient atteints. J'ai perdu un lieutenant de spahis, bien connu dans l'armée sous le nom de Caïd, qui, le 25 avril, avait eu l'extrémité supérieure de l'humérus droit fracturée comminutivement par une balle. Cette balle, après avoir traversé l'épaule, avait parcouru le poumon, et était venue sortir par une large ouverture au côté gauche du sternum, à trois centimètres au-dessous de la clavicule. J'ai pratiqué, le 26, une résection, qui comprenait toute l'étendue de l'os brisé, jusqu'à l'insertion deltoïdienne inférieure, en présence de MM. Ehrmann, Maffre, Bintot, Clary, Gueneau, Gouchet, Borel, etc. ; l'opération terminée, l'air sortait de la poitrine par la plaie, le blessé crachait du sang en abondance, et chacun de nous, après comme avant, prévoyait une issue fatale, qui ne tarda pas à se réaliser.

Cet accident était survenue le 25 avril, le jour de la malheureuse affaire de Santa Inez, où, la veille au soir,

les pluies inondèrent les mines que l'on réservait pour le moment de l'attaque; où le 1er des zouaves se heurta contre d'insurmontables obstacles, où les pertes furent considérables, et où, du matin jusqu'à 3 heures de l'après-midi, nous eûmes à opérer ou à panser quatre-vingts blessés dans notre section d'ambulance, établie au Pénitencier depuis le 13, moment où les attaques de droite avaient été confiées à la 1re division et celles de gauche à la 2e (1).

Cette section remplaçait ainsi celle de M. le médecin-major Mouillac qui occupait ce poste. C'est elle qui, le 19 avril, reçut un brave capitaine, aujourd'hui colonel, auquel un éclat d'obus avait fait à la partie inférieure de l'abdomen, une plaie avec hernie de l'épiploon, bientôt réduite par M. le médecin-major Rioublant, dont l'habileté chirurgicale a été pour beaucoup dans la guérison de la blessure en question.

Un officier non moins distingué, blessé le 28 avril, ne fut pas aussi heureux. C'était un commandant d'état-major, qui, saisissant par le bras, pour l'éloigner, un militaire qui s'exposait trop au feu de l'ennemi, reçut lui-même une balle. Il avait les doigts recourbés, le poignet droit, l'avant-bras plié presque à angle droit sur le bras. La balle lui enleva les phalangettes du médius et de l'annulaire, passa au-devant du poignet et vint se loger

---

(1) Pertes totales de l'affaire Santa Inez : tués, cinq officiers, vingt-sept hommes de troupe ; blessés, onze officiers, cent vingt-sept hommes de troupe.

au-dessus de l'épitrochlée, où elle fut extraite. Tout allait bien sous l'influence des irrigations continues d'eau froide, lorsque, le onze mai, survint une hémorrhagie, bientôt arrêtée, mais qui produisit sur le blessé, d'une nature excessivement impressionnable, une épouvante terrible. La mort arriva presque subitement, au moment où nous avions le plus d'espoir d'une guérison prochaine. Un lieutenant d'artillerie avait eu, au commencement du siége, une blessure à peu près semblable, également du côté droit, et tout au moins aussi grave ; il a conservé son bras, et est aujourd'hui capitaine dans la garde.

Quoi qu'il en soit, après la bataille de San Lorenzo, Puebla, privée de tout espoir de ravitaillement, de secours, se rend à discrétion le 17 mai, et je vois encore les soldats qui en sortent, sans armes, les vêtements en lambeaux, se précipitant avec rage sur le biscuit que leur distribue notre administration. Il y en a de tous les âges, et avec eux se trouvent pêle-mêle des femmes et des enfants.

Ainsi se terminait, après deux mois, jour pour jour, un siége qui vengeait glorieusement l'honneur du drapeau, et qui avait vu des actes sans nombre de bravoure et d'héroïsme.

Le local de notre ambulance, suffisant dans le principe, commençait, à la fin du siége, à ne plus être en rapport avec le nombre des malades, des blessés, qui y arrivaient de tous côtés. Aussi la pourriture d'hôpital, qui avait déjà envahi quelques plaies, menaçait-elle de s'étendre, lorsque, heureusement, les hostilités cessèrent.

Son personnel médical se composait de MM. Coindet, médecin-major de première classe, en chef; Rioublant, médecin-major de deuxième classe ; Gueneau, Gouchet, Borel, aides-majors de première classe ; Laval, aide-major de deuxième classe. M. l'aide-major Fabre en était le pharmacien, et M. Monac le comptable. N'oublions pas M. le sous-intendant Gaffiot dont nous n'avons eu qu'à nous louer depuis le commencement de la campagne.

Le 31 mai, nous conduisons à Puebla, à un des hôpitaux français qui vient d'y être installé dans les bâtiments de l'ancien couvent de San-Francisco, nos malades et nos blessés. Il ne règne aucune épidémie dans cette ville, et sur huit cents malades qui y existent lors de notre départ pour Mexico, il y a deux cents fiévreux et six cents blessés dont les plaies n'offrent en général aucun cachet spécial.

Pendant le siége, l'état sanitaire, au point de vue des affections internes, a été partout très-bon, et nous dirons, dans la partie médicale, quelles sont les maladies qui régnèrent durant cette période.

L'armée française au Mexique se composait alors de deux divisions d'infanterie, d'une brigade de cavalerie, des réserves et parcs du génie et de l'artillerie, du train, des infirmiers, des ouvriers d'administration, en tout vingt-cinq mille hommes environ, et c'est ainsi qu'elle resta constituée jusqu'à la fin de la campagne.

Le personnel de santé sous Puebla était réparti de la manière suivante :

M. Ehrman, médecin en chef de l'armée ;

M. Houneau, médecin en chef de l'ambulance du grand quartier-général ;

M. Brault, médecin en chef de l'ambulance de la première division ;

M. Coindet, médecin en chef de l'ambulance de la deuxième division ;

M. Claudel, médecin en chef de l'ambulance de cavalerie (1).

M. Lespiau, médecin en chef de l'hôpital de Cholula.

---

(1) Cette ambulance n'a fonctionné qu'à San Lorenzo.

IV

Départ de Puebla ; la pyramide de Cholula ; le Rio-Prieto ; San Martin ; Tezmelucan ; le Rio-Frio ; Buena-Vista ; le Peñon ; Mexico.

La première division est déjà en marche sur Mexico, quand, le 2 juin 1863, nous nous mettons aussi en route pour la même destination.

Nous franchissons l'Atoyac sur les rives duquel s'élèvent des filatures, des usines, des moulins, et nous laissons à notre gauche Cholula dont la pyramide se dessine au loin sous forme d'un cône tronqué. Cette pyramide présente encore de distance en distance, sous une végétation composée surtout de cactus et de faux poivriers, une couche de briques en terre séchées au soleil et superposées. Dans ses assises on a creusé un chemin en escaliers, conduisant par de nombreux circuits jusqu'au sommet où se dresse la chapelle de Nuestra Señora de los Remedios, et d'où l'on découvre toute la ville qui emprunte à ses maisons peintes en bleu, en blanc, en rouge, un aspect tout particulier.

La pyramide de Cholula située à l'entrée de cette localité en venant de Puebla, a dit-on, été construite de toute

pièce par les premiers habitants du pays, mais je crois plutôt que ce n'était dans le principe qu'un mamelon comme il en existe tant au Mexique, et que ce mamelon a été ensuite disposé de manière à servir de temple, d'autant qu'en face il s'en trouve un autre un peu moins élevé, qui n'a reçu aucune modification, et sur lequel on ne remarque qu'une croix avec un petit portique.

Nous traversons San Juan, San Antonio, et nous arrivons au Rio-Prieto, le ruisseau noir, qui a les eaux sombres, limpides et transparentes. Nous sommes à l'entrée d'une riche vallée dont l'aspect nous rappelle celui des herbages de la Normandie. Tout y est vert et plein de fraîcheur; de toutes parts, on aperçoit des villages perdus au milieu des grands arbres; chacun d'eux possède son église, son clocher; leurs petites maisons construites en adobes, sont éparses au milieu des champs de blé, de maïs et d'orge.

D'un côté, ce sont les pentes cultivées de l'Iztaczihuatl, du Popocatepetl; de l'autre, se déroulent des montagnes dont les mille sinuosités se perdent insensiblement dans l'espace. Partout c'est la nature parée de ses plus beaux ornements; partout c'est un paysage ravissant qu'un soleil radieux vient inonder de ses éblouissants rayons.

Jusqu'à San Martin c'est toujours le même spectacle charmant, ce sont toujours d'importantes haciendas disséminées dans la verdoyante campagne; des chapelles élevées au sommet des mamelons; des bourgades enfouies dans les vergers.

Nous refranchissons l'Atoyac, et nous entrons dans San Martin, située à neuf lieues de Puebla. C'est une ville plus irrégulièrement bâtie que celles dont il a été question jusqu'à présent, quoique avec le même genre de constructions ; elle était dernièrement le quartier général de Comonfort. On n'y remarque guère, comme partout, que des couvents, des églises ornées de saints, de saintes aux images et aux costumes les plus extraordinaires. Nous y trouvons un petit hôpital français placé en échelon sur la route de Mexico, où il y a deux cent dix fiévreux, et qui n'est que provisoire.

Pendant huit à dix kilomètres, c'est encore la délicieuse vallée de San Martin où les teintes dorées des céréales, tranchent sur l'azur des jardins et des prairies. Puis, l'aspect change : au sable de la route succède un terrain rocailleux ; le sol accidenté devient moins fertile ; de tous côtés apparaissent d'immenses figuiers de barbarie qui atteignent hauteur d'arbre, des géraniums sauvages aux plus grandes dimensions, des chênes, des sapins, des fougères, etc., et tout d'un coup, des bocages de la Beauce on se trouve transporté dans les Alpes, dans les Pyrénées. Nous atteignons ainsi l'entrée d'une gorge coupée par des barricades, garnie de chaque côté de batteries veuves de leurs canons ; nous repassons une troisième fois un bras de l'Atoyac sur un immense pont en pierres, et nous arrivons, en montant toujours, sur un petit plateau où l'on ne rencontre que quelques pauvres auberges. Puebla, d'après de Humboldt, est à deux mille cent quatre-vingt-

quatorze mètres au-dessus du niveau de la mer, San Martin à deux mille trois cent cinquante et un ; nous sommes ici à deux mille cinq cent vingt mètres de hauteur.

De ce plateau, auquel on a donné le nom de Tezmelucan, l'horizon est borné de tous côtés par des pics, par des monts boisés qui lui forment une majestueuse ceinture qu'éclaire un instant une vive lumière aux reflets les plus variés ; bientôt, le ciel se couvre, l'orage gronde, l'eau tombe à torrents, et tout rentre dans l'ombre. Le bruit de la grêle, qui vient battre nos tentes, se mêle au fracas du tonnerre ; la neige semble descendre en cascades des cimes de l'Iztaczihuatl ; nous assistons en un mot à une de ces effrayantes tempêtes, qui laissent d'autant plus d'impression qu'elles se passent au sein d'une nature sauvage et déserte.

Le 5 juin, nous entrons en plein dans la forêt del Pinal, et, à la suite d'une montée rapide faite sur un chemin obstrué en plusieurs points, par des monceaux d'arbres destinés à empêcher le passage de l'armée française, nous nous arrêtons au Rio-Frio, à trois mille quatre-vingt-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer, d'après de Humboldt.

C'est un délicieux petit vallon qui tire son nom du ruisseau qui le traverse. Il s'y trouve un village, Coatepec, dont les maisons en bois ressemblent de loin à des châlets suisses. Ces maisons sont réunies au voisinage des bâtiments en ruines d'une ancienne verrerie dont les ouvriers faisaient et font encore probablement aujourd'hui, métier

de dévaliser les voitures et les voyageurs. Jamais parage ne se prêta mieux au brigandage. Le rio en lui-même, qui descend des hauteurs voisines, passe, comme nous l'avons vu, à Tezmelucan, à San Martin, et va rejoindre à San Lorenzo, le bras principal de l'Atoyac, originaire de la Malinche.

Nous montons encore, et nous atteignons la venta de la Paz, point le plus élevé de la route de Puebla, à trois mille deux cent vingt-six mètres au-dessus du niveau de la mer (de Humboldt). A partir de cet endroit nous redescendons, toujours dans la forêt, et nous apercevons enfin le plateau de Mexico, qui offre aux regards un des plus étonnants spectacles qu'il soit possible d'imaginer. Les grands sommets neigeux qui dominent tout, les montagnes amoncelées à leur base, les lacs au pied de ces montagnes, des arbres tropicaux et des arbres toujours verts, la neige vue à travers les aloès, c'est là un tableau qu'on ne peut oublier lorsqu'on l'a contemplé une seule fois.

Nous sommes à la venta de Cordova, deux mille six cent quatre-vingt-sept mètres de hauteur (de Humboldt), et nous allons camper un peu plus loin à l'hacienda de Buena-Vista.

Du 6 au 10 juin, nous restons sous la tente en cet endroit, près d'une mare jaunâtre, entourée de magnifiques oliviers. Les soldats sont obligés d'aller chercher leur eau dans les villages voisins.

Nous avons, à gauche, San Gregorio, San Marco et Chalco bien déchue de son ancienne splendeur. C'était, en

effet, du temps des Aztèques, une des quarante cités populeuses de la vallée de Mexico, et ce n'est plus aujourd'hui qu'une misérable bourgade située sur la rive orientale du lac de ce nom que nous apercevons dans le lointain.

A droite, c'est le lac Texcoco, et Texcoco, antique capitale du royaume d'Acolhuacan, non moins célèbre par sa grandeur que par sa civilisation avancée, et qui n'est plus aussi que l'ombre de ce qu'elle était jadis.

Nous contournons le cerro d'Ayotla et nous voici à la lagune de ce nom, où des pêcheurs conduisent avec une rapidité merveilleuse, à travers les roseaux, de petites nacelles en bois, étroites, longues, effilées. Ces pêcheurs, armés de perches garnies de pointes à l'une de leurs extrémités, harponnent en quelque sorte les poissons qu'ils vont vendre à Mexico, et parmi lesquels nous remarquons l'axolotl, *salamandra mexicana*, aussi nommé ajolote, que l'on trouve aujourd'hui au Jardin d'acclimatation du bois de Boulogne.

Nous traversons le bourg d'Ayotla et nous nous engageons sur un terrain abandonné en ce moment par les eaux du lac Texcoco. Ce terrain présente un aspect désolé ; il est recouvert d'efflorescences salines blanchâtres, jaunâtres, dont la réverbération fatigue la vue, et produit un véritable malaise. C'est à peine si l'on y rencontre quelque pâturage dur, rachitique, qui répugne aux animaux, et que les Mexicains nomment tequixquicacatl. Sur certains points y croissent le pourpier, la gratiole, les atriplicées,

et d'autres plantes abondantes en natron, c'est-à-dire qui vivent dans les terres imprégnées de carbonates sodiques ou tequezquite du mexicain tequixquitl. Ce ne sont plus les frais bosquets, les jardins que rencontrèrent ici les premiers conquérants.

Nous voici au Peñon de los Baños, mamelon porphyrique de 25 à 30 toises de haut, qui, aux temps anciens, était entouré de tous côtés par le lac Texcoco où il formait une île. Ce cerro présente, à son pourtour, des enfoncements, des grottes qui servent de demeures à des Indiens Il fournit à sa base des eaux transparentes, sans odeur, de saveur séléniteuse et acide, qui ont une température fort élevée, qui sont très-chargées de gaz, surtout d'acide carbonique, et qui sont riches en sulfates, en carbonates alcalins. On les dit favorables, en bains, dans les rhumatalgies, dans quelques obstructions glandulaires, dans la chlorose, et, en boisson, à la température du courant, dans les mêmes affections, dans les hydropisies commençantes; enfin, dans le vulgaire, on croit qu'elles remédient à la stérilité, et qu'elles guérissent les maladies de l'utérus. Le jet de la source est de 7 à 8 pouces et ne varie jamais. L'établissement de bains qu'on a construit au pourtour demande de grandes réparations.

Le cerro est recouvert d'une végétation formée toujours de faux poivriers, de cactus (biznagus et tunas), de maguey, de mimosées, nommées communément mezquites, et de quelques herbacées syngénésiques : à son sommet, on se croirait sur le pont d'un navire ; l'eau des

lacs, que le vent pousse sans cesse sur les terrains restés à sec, semble la vague d'une mer tranquille dans son flux et reflux. De tous côtés, ce sont des volcans élevés, des mamelons isolés, des collines se reliant entre elles, le tout entouré ou faisant partie de ces deux sierras gigantesques, qui peuvent être à bon droit considérées comme les Cordillières les plus hautes des Andes mexicaines, et qui, en se réunissant par une double ramification, donnent à la vallée de Mexico une forme demi-ovale.

En avant, à l'ouest, c'est Mexico avec les dômes colorés de ses couvents, de ses églises, et où nous arrivons par la garita de San Lazaro, en parcourant une chaussée jetée sur le lac Texcoco, dont les eaux sont sillonnées de bandes de canards auxquels les Mexicains donnent le nom de canauthli.

Pendant toute cette route, nous ne voyons pas une seule fois l'ennemi, et comme le nombre des malades est peu considérable, c'est presque en touristes que nous voyageons.

Le gouvernement républicain est en marche pour San Luis de Potosi ; nous entrons ainsi sans résistance dans l'ancienne capitale des rois aztèques, qui ne fut détruite en 1520, par les Espagnols, que pour sortir de ses ruines quatre ans plus tard.

Je ne veux rien dire aujourd'hui de Mexico, dont je ferai plus loin la topographie détaillée, en même temps que celles de sa vallée et des principales localités du Mexique où j'aurai séjourné pendant une période plus ou moins longue ; je me contente d'indiquer pour le moment que, dès notre arrivée, nous nous empressons de choisir des

locaux à l'usage de casernes, des hôpitaux, etc.; nous installons, à la date du 24 juin, un triumvirat qui doit présider aux destinées du pays, et, le 29 juin, nous donnons à la population de la ville, un bal magnifique dans le grand théâtre transformé, d'une part, en un bosquet de verdure, et de l'autre en un brillant amphithéâtre, dont les galeries garnies de drapeaux, d'armes et de fleurs, resplendissent de mille lumières qui éclairent de ravissantes toilettes.

Au mois de novembre, nous avons encore un nouveau commandant en chef, et les troupes partent pour l'intérieur. Dès lors recommencent des courses, des marches, des contre-marches sans nombre, et dont on n'a pas d'idée, à travers tout le Mexique. Ce sont des voyages de 3 et 400 lieues que l'armée entreprend en faibles détachements, du nord au sud, de l'est à l'ouest. Ce sont des combats de tous les jours qu'elle a à soutenir contre des forces bien supérieures en nombre.

Il reste à Mexico trois hôpitaux ainsi constitués :

Hôpital des fiévreux, médecin en chef, M. Coindet.

— des blessés, — M. Houneau.

— des vénériens, — M. Claudel.

Un dépôt de convalescents est établi à Tacubaya, M. Lespeau en est le médecin en chef.

M. Alzaïs est à Puebla, M. Colson à Orizaba, M. Fuzier à Vera-Cruz, M. Legendre à Tampico.

MM. Ehrmann et Brault accompagnent l'expédition.

V

La Régence ; arrivée de l'empereur Maximilien ; la commission scientifique ; Tacubaya ; arrivée des Belges et des Autrichiens ; voyage de Mexico à Queretaro, et de Queretaro à San Luis de Potosi.

Le triumvirat, installé bientôt sous le nom de régence de l'empire, éprouve vite des difficultés de plus d'une sorte avec le clergé qui redemande ses biens : l'horizon politique semble déjà se rembrunir, et néanmoins l'empereur Maximilien et l'impératrice Charlotte débarquent à Vera-Cruz. La réception, commandée ou non, qui leur est faite dans cette localité, ainsi qu'à Orizaba et Puebla, semble du plus heureux présage. A Mexico même, où ils arrivent le 22 juin 1864, l'accueil le plus sympathique, en apparence du moins, les attend. C'est un dimanche, il est dix heures du matin, les cloches sonnent à toute volée, des arcs de triomphe se dressent dans toutes les rues, toutes les maisons sont pavoisées et couvertes jusque sur leurs terrasses d'une foule immense qui fait pleuvoir les fleurs ; des vivats frénétiques s'élèvent de tous côtés, et l'enthousiasme semble être à son comble. L'après-midi, Leurs Majestés sortent en voiture découverte, et des bandes de métis, d'In-

diens, qui étalent leur misère au milieu du luxe et des richesses qui les entourent, se précipitent sur leur passage en les acclamant encore. Puis, il y a illumination, feu d'artifice, en un mot rien ne manque à la fête. Mais, un an auparavant, l'armée française avait aussi, à son arrivée, été couverte de roses, et nous savons maintenant à quoi nous en tenir sur toutes ces ovations, dont je ne parle aujourd'hui qu'avec un profond sentiment d'amertume, de tristesse et de pitié.

Déjà Queretaro, Guadalajara, San Luis de Potosi, etc., avaient été occupés par nos troupes; à la fin de 1863, le général Marquez, attaqué par Ouraga dans Morelia, était resté maître de la position ; le général Mejia et le colonel du 62e de ligne avaient battu Doblado à Matehuala, en lui faisant huit cents prisonniers, et en lui enlevant dix-huit canons, etc., etc. ; mais, les juaristes, en fuite d'un côté, reparaissaient d'un autre ; de toutes parts, surgissaient des dissidents ; nous ne quittions un endroit que pour qu'il soit immédiatement réoccupé par les libéraux, etc., et tout cela ne laissait pas que de nous donner à réfléchir.

Pendant ce temps, on instituait à Mexico, le 19 avril 1864, une commission scientifique, fille d'une commission du même genre, siégeant à Paris au ministère de l'instruction publique, sous le patronage de S. M. l'Empereur Napoléon, et composée des hommes les plus éminents dans la science et dans l'État. M. le général en chef de l'armée française inaugurait la séance d'installation de cette commission, dans le grand salon de Mineria, par

un discours où il signalait l'opportunité de compléter par la science la pacification commencée par les armes, et de rendre la réunion plus facile et plus digne des anciens partis par la fusion des intelligences, par la coopération active de tous les esprits. Il n'y avait là ni festons, ni fleurs, ni musique; on y sentait l'émanation d'une pensée généreuse qui, dans toute l'expédition, si malheureuse qu'en ait été l'issue, a toujours rayonné d'un éclat sans taches.

Au mois d'août 1864, l'empereur Maximilien quittait la capitale pour visiter une partie de ses États, et force lui était bientôt de reconnaître à travers les marques de la sympathie la plus vive, un certain fond de défiance et de crainte. Les illusions des premiers jours commençaient à se ternir, à se glacer.

Au mois de mai de la même année, le dépôt de convalescents de Tacubaya ayant été érigé en hôpital, j'y étais envoyé comme médecin en chef de cet établissement, qui se composait d'une cour d'entrée carrée avec bassin au milieu ; trois de ses faces étaient entourées de galeries couvertes, garnies de fleurs. L'aile orientale des bâtiments, la plus étendue, présentait une série de chambres, dont trois au centre avaient une forme octogonale et pouvaient contenir chacune quatorze lits, tandis que les autres n'en comportaient que six, huit ou dix (premier étage). Toutes étaient hautes, bien aérées, et communiquant entre elles par de vastes portes. De cette aile la vue était splendide, et l'on comprenait que l'archevêque de Mexico d'abord, et

Santa-Anna ensuite, aient fait de cette demeure un séjour d'agrément. L'eau y était abondante, de bonne qualité, approvisionnant de vastes réservoirs où le lavage du linge était facile. En un mot, cet hôpital se trouvait dans les meilleures conditions hygiéniques, en raison de son isolement, de sa situation sur un sol élevé et sec ; en raison aussi de ses beaux parcs où les malades aimaient à se promener dans les allées bordées de roses et de jasmins. Il n'est pas jusqu'au magnifique panorama qui se déroulait à ses pieds, qui ne fût favorable à la destination nouvelle de ce logis, pourvu de tout le mobilier que l'on rencontre dans les hôpitaux de France, et où, sur mille trois cent soixante-deux malades reçus du 1er mai au 15 décembre 1864, il n'y eut qu'un mort pour 151,33 sujets.

Les Autrichiens, les Belges arrivaient, et ces derniers, casernés à Tacubaya , me fournissaient bientôt quarante-cinq cas de fièvre typhoïde, sur lesquels huit furent suivis de mort. Ils appartenaient à des jeunes gens dont quelques-uns n'avaient que seize à dix-sept ans. Puis, indépendamment du changement d'habitudes, de climat, de nourriture, etc., il fallait encore tenir compte chez ces hommes, n'ayant jamais fait campagne, du désenchantement, des regrets de la famille, de la patrie absente, et enfin, dans le principe, d'une inobservance complète des règles de l'hygiène relativement à l'alimentation, aux exercices, à la manière de se vêtir, etc..., résultant de l'inexpérience.

Le 24 juillet 1865, je quitte enfin Mexico, Tacubaya, et je vais décrire rapidement le trajet que je parcours jusqu'à

San Luis de Potosi. C'est un pur voyage d'agrément, pour ainsi dire, car j'accompagne, avec un escadron de chasseurs de France, le général Douay qui va rejoindre sa division dont je suis nommé le médecin en chef, et j'ai tout le temps de me livrer à des observations nombreuses sur le pays.

Nous traversons Tlanepantla, la cuesta de Varientos, promontoire porphyrique de la vallée de Tenochtitlan, situé à deux mille trois cent-soixante mètres au-dessus du niveau de la mer d'après de Humboldt ; nous nous arrêtons un instant à la hacienda de la Lecheria, dont la hauteur est de deux mille trois cent cinquante-trois mètres, suivant le même auteur, et nous arrivons à Cuautitlan qui est un grand village, à vingt-neuf kilomètres de la capitale, à deux mille trois cent vingt-trois mètres d'élévation (Bustamente), ne possédant guère qu'une longue rue bordée de maisons mal bâties en pierres et en adobes. L'eau y est de saveur salée, ce que les habitants attribuent à la nature du sol. A droite s'en détache une route conduisant à Pachuca par Zumpango.

Le 25, nous franchissons un pont en pierres jeté sur le Rio-Grande de Cuautitlan ; nous passons près de las Animas, rancho insignifiant qui est le point de bifurcation du chemin de Tula et de Tepeji ; nous laissons à gauche, le village de Tepozotlan perdu au milieu de la verdure, puis le cerro de Tetla, d'où l'on aperçoit les lacs de Zumpango, de San Cristobal ; ensuite le cerro de Sincoque, à droite duquel se trouvent la route de Tula et l'ancien de-

sagüe qui aboutit à la coupure de Nochistango, nous montons et nous atteignons le petit village de San Miguel de las Jagüeyes, situé à deux mille cinq cent quarante-quatre mètres au-dessus du niveau de la mer, laissant derrière nous le rancho sans importance de las Cuevillas, près duquel se trouve un vaste réservoir d'eau ou presa; enfin, c'est Tepeji del Rio.

Tepeji est un endroit plus important que Cuautitlan, mais il ne se compose guère non plus que d'une seule rue à laquelle on arrive par un assez joli pont jeté sur le rio de Tepeji, à la base d'une descente assez rapide en forme de défilé. Cette localité est à soixante-six kilomètres de Mexico, dans une petite vallée riche en céréales, parcourue par le rio qui lui donne son nom : l'eau, de bonne qualité, y est partout abondante et la végétation luxuriante. On y remarque une belle église avec un couvent entouré de jardins, et qui, habité autrefois par les Franciscains, sert aujourd'hui de réduit.

Le 26, de Tepeji, en traversant la vallée de ce nom, resserrée entre des montagnes verdoyantes, on arrive à l'hacienda de Cattengo, puis au village de la Cañada, situé dans une gorge profonde. On monte ensuite jusqu'à l'hacienda de Devisadero, à droite de laquelle, à deux cents mètres environ, on trouve une vaste presa. C'est l'origine d'une autre vallée, riche en pâturages, qui conduit au fort village de San Francisco Soyaniquilpan, où il n'y a rien de remarquable.

Nous sommes à quatre-vingt-dix-neuf kilomètres de

Mexico, et de ce dernier point jusqu'à San Juan del Rio, nulle part on ne rencontre de médecin. Ici, c'est un curé ignorant qui en fait fonction ; il me mène voir une femme jeune encore, atteinte de typhus, et abandonnée, dans la plus grande malpropreté, au milieu d'une chambre étroite, où tout est fermé. On vient de lui apporter le Saint-Sacrement ; cela suffit. Une autre se traite de la dyssenterie par des cataplasmes faits avec la racine d'iris. De la vaccine il n'en est jamais question, etc., etc. C'est là un échantillon de ce qui se passe dans presque toutes les campagnes du Mexique.

Le 27, à quatre kilomètres de San Francisco, nous franchissons un pont en pierres jeté sur une barranca, à l'endroit dit Venta del Sabino. Nous parvenons au village de San Miguel Mando, situé au pied de la cuesta de Capulalpam. La venta de los Hernandez est placée au sommet de cette côte, et plus loin, à un kilomètre, on trouve la venta del Puerto, fameuse aujourd'hui par la défense héroïque de huit soldats français contre les bandes de Romero. C'est en face de cette venta, à quatre cents mètres sur la gauche, que se montre le petit village de Capulalpam, célèbre dans les dernières guerres, et qui s'élève à deux mille six cent quatre-vingt-sept mètres au-dessus du niveau de la mer (de Humboldt). Vient après le rancho del Rosal, et par une pente douce on descend jusqu'à Arroyozarco, dont la hauteur est de deux mille cinq cent vingt-trois mètres.

Arroyozarco, éloigné de Mexico de cent vingt-sept kilo-

mètres, se compose d'une grande hacienda et d'un hôtel avec bureau télégraphique, où s'arrêtent pour passer la nuit les diligences de Queretaro. Le rio qui longe cet hôtel alimente un moulin situé à peu de distance à gauche.

Le 28, nous n'avons que vingt kilomètres à faire sur un terrain légèrement incliné, pour arriver à la Soledad, ne rencontrant sur notre route que les ranchos sans importance de Encenillas, de Ruano, de Carrizal, et la maison dite el Alamo, où deux officiers étrangers au service de la France, furent, l'un tué, l'autre blessé grièvement, en se défendant contre les bandits qui avaient arrêté la diligence dans laquelle ils se trouvaient.

A la Soledad, ou San Antonio Polotillan, on ne remarque qu'une vaste maison à arcades, située sur la place, et une église, dont le dôme rouge s'aperçoit au loin avec ses clochers. Au moment où nous entrons dans cette localité deux orages se dirigeant, l'un de l'ouest l'autre de l'est, viennent se fondre, avec un fracas épouvantable, en une pluie torrentielle.

Le 29, de la Soledad à San Juan del Rio, c'est d'abord la rancheria sans ressources, dite Puerta de Pamillas, située au bout de la plaine de Cazadero, et sur la gauche de laquelle, à deux kilomètres environ, se trouve l'hacienda de ce nom. Ensuite, c'est la venta de Palmillas, petite hacienda placée dans une dépression de terrain, d'où se détache à droite un chemin conduisant à Huichapan, par le Cazadero. Puis vient la Palma, village constitué par quelques cases sans importance.

San Juan del Rio, chef-lieu du district de ce nom, est une jolie petite ville de cinq à six mille âmes, qui est à cent soixante-seize kilomètres de Mexico, et à mille neuf cent soixante-dix-huit mètres au-dessus du niveau de la mer, d'après de Humboldt, à mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf, d'après Balbontin. Elle fait partie des terres tempérées de l'état de Queretaro, et l'on sait qu'au Mexique, où l'on vit partout sous la zone torride, les expressions de terres tempérées, terres chaudes, terres froides, ne sont que relatives. On y trouve des écoles d'instruction primaire, un misérable hôpital ne renfermant que quelques lits, mal tenu, situé dans le couvent de San Juan de Dios, une place pour les combats de coqs, un tribunal, une petite caserne unie à la prison, plusieurs églises ou chapelles, etc. etc.

Un égout en mauvais état conduit les eaux sales de la ville dans les jardins voisins, qu'elles arrosent; il existe dans cette localité des sources d'une eau excellente; son industrie manufacturière ne consiste guère que dans la fabrication des bois de selle, de quelques tissus de laine, et de certains articles de corroirie. Les pauvres vivent de la culture de leurs vergers. Dans les campagnes environnantes, surtout du côté d'Amealco, on fait de la faïence commune qui se vend sur plusieurs marchés où elle est renommée en raison de sa solidité due à la qualité de l'argile dont elle se compose. On fabrique l'aguardiente, le mescal, etc.; on cultive l'orge, le blé, le maïs, le chile, etc.

A l'ouest de San Juan, et à ses pieds, coule du sud au

nord le rio de ce nom, qui tire son origine des déversements de la presa de Huápango, appartenant à l'Hacienda d'Arroyozarco. Il a dix-huit lieues de cours et se termine au rio de Tula, après avoir reçu plusieurs ruisseaux venant du rancho del Sabino, de l'ojo del Agua, etc., etc., après avoir arrosé les jardins qui entourent la ville, servi aux haciendas de la Llave, de San Nicolas de Tesquisquiapan, et mis en mouvement le moulin de Aguacate. Guéable en hiver, ses eaux atteignent jusqu'à quarante-deux pieds de hauteur dans la saison des pluies ; alors c'est presque un torrent, tandis qu'aux autres époques il coule plus ou moins tranquillement, suivant les pentes du terrain. Il a deux cent quarante pieds dans sa plus grande largeur ; son lit est, en général, formé de graviers et de cailloux roulés; ses eaux sont potables et ses rives, escarpées en plusieurs points, présentent une assez belle végétation arborescente. D'espace en espace on y trouve des trous profonds où vivent des poissons qui portent le nom de vagres.

Les maladies qui règnent à San Juan, sont, chez les enfants, la diarrhée qui accompagne la dentition, la dyssenterie, les affections des centres nerveux, la consomption, les fièvres éruptives. Chez les adultes, ce sont les diarrhées, les dyssenteries, le typhus, les affections de poitrine (pneumonies, pleurésies, phthisies), les hydropisies symptomatiques d'engorgements viscéraux, d'affections du cœur, etc., les apoplexies, la syphilis, les suites de la parturition.

30. En sortant de San Juan del Rio, situé dans la vallée de ce nom, on traverse un pont en pierres de quatre-vingt-

dix pieds de long sur douze de large, jeté sur le rio dont j'ai parlé. On passe ensuite près de l'Estancia Grande, rancho insignifiant, où il y a une noria avec manége; puis, au point dit Trojes de Caracol, où se trouvent deux greniers à mettre du grain. Las Palomas, qui vient après, est une petite hacienda où se trouve aussi une noria avec manége. Enfin, c'est la grande hacienda del Sauz, placée à la base d'une montagne d'où descend un ruisseau qui coule de l'ouest à l'est, et arrose une partie de ses terrains. Nous sommes à cent quatre-vingt-treize kilomètres de Mexico, nous passons l'Arroyoseco, nous rencontrons les petites haciendas de la Palma, de Palo-Alto, et nous arrivons à l'hacienda del Colorado, à deux cent onze kilomètres de la capitale, où on ne trouve qu'un misérable gîte.

Le 30, nous montons d'abord une pente douce; nous cotoyons le rancho sans importance de la Noria, situé à deux mille cent onze mètres au-dessus du niveau de la mer, nous laissons à gauche du chemin, à deux cents mètres environ, l'hacienda de la Miranda, et nous descendons la Cuesta China jusqu'à Queratero.

Entre San Juan del Rio et Queratero, il y a, à trois lieues sud de Queratero, le cerro Cimatario qui a deux mille quatre cent quarante-six mètres au-dessus du niveau de la mer, et celui de Escolastica qui est moins élevé.

Le chemin de Queratero à Mexico est impraticable en plusieurs points lors de la saison des pluies, et souvent nous avons été obligés de passer à travers des potreros

pour éviter des endroits où il y avait des quantités énormes de boue. Sur certaines parties la route était inondée.

Une diligence fait le trajet en deux jours, par les temps secs, de Queratero à Mexico, en s'arrêtant, comme je l'ai dit, à Arroyozarco. Il y a, entre ces deux villes, une ligne télégraphique avec bureaux à Cuautitlan, Tepeji, Arroyozarco, San Juan del Rio. Cette ligne se prolonge maintenant jusqu'à Léon et San Luis de Potosi.

Le terrain, sur un trajet de deux cent vingt-huit kilomètres de Mexico à Queratero, est croisé dans toutes les directions par des coteaux, des collines, des montagnes, des rivières, des ruisseaux, entre lesquels se déroulent des vallées plus ou moins étendues, où se trouvent des haciendas, des ranchos, des terres labourables qui sont en général de bonne qualité : les unes sont argileuses, les autres crayeuses avec mélange d'argile et de sable, conservant longtemps l'humidité ; là elles ont un aspect noirâtre, ici elles sont rougeâtres, blanchâtres. Il est des montagnes arides, mais il en est aussi qui sont boisées et qui renferment de bons pâturages pour les troupeaux. Le terrain des collines est en général maigre, formé de graviers, de porphyres, et propre seulement à la culture de l'orge, des frijoles, du maguey.

Queratero est une grande ville où dominent les couvents, les églises, et qui a un aspect des plus monotones, malgré la belle construction d'un grand nombre de ses maisons. Elle se trouve, d'après Balbontin, entre les 20°38′30″ latitude nord, et 0°50′10″ longitude ouest du méridien de

Mexico, à mille neuf cent quarante et un mètres quarante-sept centimètres au-dessus du niveau de la mer. De Humboldt porte sa latitude à 20°36′39″, sa longitude à l'ouest de Paris à 103°,00′,00″ et sa hauteur à mille neuf cent trente-neuf mètres soixante centimètres. La différence de temps avec Mexico, y est de 0°,3′41″765. Sa population est évaluée à 45,000 âmes; composée dans le principe de Chichimèques et d'Otomites, elle n'est plus guère constituée aujourd'hui que par des créoles, des métis, dont les uns sont propriétaires, employés, artisans, commerçants, et dont les autres sont livrés à la domesticité, au travail des champs, des jardins, à la fabrication du tabac, des sombreros, des rebozos, des zarapes, etc.

Queretaro, qui veut dire jeu de paume, ou lieu où l'on joue, et dont le titre de ville date de 1665, sous Philippe IV, est une localité assez propre et assez bien pavée. Mal entretenu comme partout, l'égout en maçonnerie, qui sert à l'écoulement de ses immondices, s'étend de la garita de la Cañada à l'hacienda de la Capilla. Les sources qui l'alimentent d'eau potable, et qui fournissent à ses vingt-deux fontaines, sont situées à huit kilomètres environ, à la Cañada, d'où elles arrivent au moyen d'un aqueduc magnifique, dû au marquis de la Villa del Villar, et dont les arcades gigantesques s'aperçoivent au loin lorsqu'on descend la cuesta China.

Le rio, qui traverse Queratero, et qui porte son nom, a son origine à la base des collines de la hacienda de Servin ; il se dirige au sud-ouest jusqu'à la Cañada où se réu-

nissent à lui un grand nombre de sources; alors son cours devient permanent, tandis que jusque-là l'abondance de ses eaux demeure subordonnée à la quantité qui lui arrive, lors de la saison des pluies, par les ruisseaux qui descendent des cerros de Chichimequillas et de San Vicente. Il se rend dans l'État de Guanajuato, après un trajet de douze lieues. Sa plus grande largeur est de cent cinquante à deux cents pieds. Son fond est comme celui du rio de San Juan. On y trouve aussi des vagres et quelques sardines.

Queretaro est formé toujours de places et de cadres ou carrés. Cette localité possède des palais, des théâtres, des cirques, des jardins publics, des prisons, des casernes, des écoles, et deux hôpitaux dont l'un, le civil, est horriblement tenu, comme presque tous les hôpitaux mexicains, et l'autre, le militaire, a été installé par l'armée française.

Ce dernier hôpital est situé à l'entrée de la ville, en venant de Mexico, sur un point élevé, dans les bâtiments d'un ancien couvent qui, dans son ensemble, sert aujourd'hui de réduit, et qui renferme, par conséquent, caserne, campement, manutention, etc. Le bureau des entrées, la pharmacie, les magasins, la cuisine, la dépense s'y trouvent au rez-de-chaussée, et les malades sont au premier et unique étage, dans des salles formées par la réunion des anciennes cellules des moines. Ces salles, qui donnent, d'une part, sur la ville et la campagne, de l'autre, sur de vastes couloirs, ne contiennent qu'une seule rangée de lits et sont parfaitement aérées. Les latrines, placées à

leur proximité, auraient besoin d'un écoulement plus facile des matières fécales qui, en séjournant dans les parties basses du local, y répandent une légère odeur. De vastes jardins, dont l'un présente un grand bassin toujours approvisionné où se fait le lavage du linge, et dont les autres sont à la disposition des malades, entourent l'établissement, complétement dégagé en tout sens, sauf du côté de la caserne, qui y est attenante, mais avec laquelle les communications sont interceptées. L'eau y est abondante, de bonne qualité, venant de la Cañada; les denrées, les fournitures n'y laissent rien à désirer; on peut y mettre cent cinquante malades, et il y en a dans ce moment soixante-dix-neuf dont beaucoup de vénériens, de même en cela que dans presque tous nos hôpitaux, puisque, à l'heure qu'il est, le nombre en est de quatre-vingts à Léon sur cent vingt, et de quatre-vingt-cinq à San Luis de Potosi sur cent cinquante, etc., etc.

Les maladies internes qui dominent habituellement à Queretaro sont celles des voies digestives, du foie, et principalement la dyssenterie. Le typhus y est plus rare qu'ailleurs, en raison de son état de propreté ordinairement plus grand.

Je ne parle, bien entendu, que de ce que je vois en passant, pendant un séjour de quarante-huit heures. Le 3 août, en effet, nous nous remettons en route, et nous arrivons le même jour à l'hacienda de Montenegro, après avoir traversé le petit village de San Pablo, les haciendas plus ou moins considérables de San Jose, Alvaredo, Se-

metrilla, Huniquilla, et le bourg de Santa Rosa, qui est à cinq lieues de Queretaro, et à deux mille cent vingt-six mètres soixante-six centimètres au-dessus du niveau de la mer.

L'hacienda de Montenegro se trouve à vingt-deux kilomètres de Queretaro, au pied d'une chaîne de montagnes qui borne au nord la vallée dans laquelle elle se trouve située, sur un mamelon d'où la vue embrasse une grande partie de l'étendue de la propriété.

Nous passons ensuite au petit village de Puerto-Pinto; puis, par une montée pierreuse, mais assez douce, nous arrivons au rancho de los Pozos; nous traversons la riche hacienda de San Jofre, le petit rancho dit Ojo del Agua, et nous atteignons la grande hacienda de San Diego, située à quarante-trois kilomètres de Queretaro.

De San Diego à la Noria d'Echarca, autre grande hacienda, il y a dix-neuf kilomètres en passant par le village indien dit Venta de la Garita, par San Jose Iturbide, par la venta de Ojo de Diego, la petite hacienda de la Escondida, et le rancho del Refugio.

Après la Noria, c'est le rancho de Charcos, puis on parcoure un pays très-accidenté, formé de roches généralement calcaires, et, à quelques kilomètres avant d'arriver à San Luis de la Paz, on rencontre des hauts fourneaux en forme de pyramides, qui servaient autrefois à l'exploitation d'une mine de cuivre aujourd'hui abandonnée, mais dont on aperçoit, en grand nombre, des minerais énormes riches surtout en sulfates avec un peu de carbonate vert.

San Luis de la Paz est à quatre-vingt-huit kilomètres de Queretaro : c'est une petite ville de cinq mille âmes environ ; elle se trouve dans un bas-fond, et il faut presque arriver dessus pour la découvrir. De la place qui est au centre, rayonnent toutes les rues, et au milieu de cette place, flanquée d'une église monumentale sur son côté nord, s'élève une fontaine qui fournit en abondance de l'eau de bonne qualité. Elle est traversée, du sud au nord, par une rivière qui porte son nom, et qui arrose les jardins que l'on voit de tous côtés sur ses rives.

Nous parcourons ensuite un pays plat, par une route sablonneuse, jusqu'à l'hacienda de la Pechada, où l'on ne trouve que de l'eau boueuse provenant d'une mare voisine. Nous passons par la venta Valencia et nous arrivons à la grande hacienda de la Sauceda, à cent vingt-deux kilomètres de Queretaro, puis à celle de la Villela, située à cent quarante-sept kilomètres de la même ville.

La route devient pierreuse, ravinée, étroite, accidentée, et nous sommes à Santa Maria del Rio, qui n'est qu'à treize lieues de San Luis de Potosi, au sud, avec un peu d'inclinaison à l'est.

C'est une ville de quatre à cinq mille âmes, habitée d'abord par des Chichimeques, des Guachichiles, et qui n'aurait été érigée en commune que par le vice-roi D. Luis Velasco le second, vers 1610. Elle est resserrée entre deux montagnes ; le climat y est tempéré, la végétation magnifique. Sur la place se trouve une belle église qui, jusqu'à 1760, appartint au couvent de San Francisco. Les rues

sont droites, avec quelques maisons assez bien construites. En dehors du centre de la localité, on voit de nombreux jardins peuplés d'arbres de toutes sortes. Au nord-est de la ville, passe le rio qui lui donne son nom, et sur lequel on a bâti un pont qui est très-utile dans la saison des pluies, alors que les eaux sont très-hautes.

Les habitants de Santa Maria s'occupent surtout d'agriculture. Ce ne sont plus aujourd'hui que des créoles, des métis, et leur industrie la plus importante consiste dans la fabrication des rebozos en coton, en soie, qui sont très-estimés pour leur qualité, leur nuance, etc., etc.

A quelques kilomètres plus loin, se trouve l'endroit dit Ojos Calientes, qui possède des eaux chaudes descendant d'assez loin de la montagne, et coulant du sud au nord à travers un terrain calcaire. Ces eaux arrivent sur le bord du rio de Santa Maria, dont les rives sont couvertes de verdure, et elles se réunissent dans deux piscines qui se vident dans la rivière. Elles sont claires, limpides, sans odeur aucune; leur saveur est un peu fade, mais elles cuisent bien les légumes et dissolvent parfaitement le savon. Nulle part, ni sur le fond des piscines formé de graviers, ni dans les environs, on n'aperçoit le moindre dépôt ferreux ou autre. Leur température est de 32°, et je crois que c'est là la seule particularité qu'elles présentent. Cependant elles passent pour avoir de grandes propriétés dans beaucoup de maladies, pour ne pas dire dans toutes; on y vient de San Luis de Potosi pour les affections rhumatismales, syphilitiques, cutanées, etc., etc.; mais le

site est joli, le but de promenade agréable : de plus, de l'autre côté du rio s'élève une chapelle où l'on se rend en pèlerinage ; ce sont peut-être là les principaux motifs de la renommée de ces bains, comme le pense l'individu qui depuis vingt ans les administre. Le prix de chacun d'eux est d'un medio ou trente centimes environ. On y séjourne rarement, et la maison qui les avoisine, où l'on pourrait loger, n'offre que deux chambres où les meubles brillent par leur absence.

Le rio de Santa Maria a son origine au sud-ouest de la sierra de San Luis de Potosi, où commencent les courants du rio Panuco, qui forment les rios des haciendas de Bledos et de la Ventilla. Après Santa Maria il reçoit les rios des haciendas de la Villela et de Jofre, traverse la sierra sud-est du département, et va s'unir au rio Verde.

Jusqu'à l'hacienda de la Pila, à deux cents kilomètres de Queretaro, il n'y a sur une route, très-accidentée d'abord, et qui devient ensuite d'une rectitude parfaite, que le petit village de San Juan, les ranchos de la Puerta Enramada et del Benadito.

Nous faisons dix-sept kilomètres en passant par le gros village de los Pozos, et nous arrivons, le 11 août, à San Luis de Potosi, où je séjourne pendant un temps assez long et dont je ferai plus tard la topographie, en même temps que celle d'Orizaba, de Puebla, de Mexico, de Saltillo, etc.

Nous entreprîmes dans la suite des expéditions de San Luis de Potosi à Saltillo, Parras, Galeana, Monterey, etc., etc.; mais comme il doit en être question à pro-

pos de la partie médicale, et que le pays, du reste, est à peu près partout le même, je vais maintenant parler de l'aspect que présentent les hauts plateaux, de leurs produits, etc., en tant que ce qui concerne la ligne que nous avons parcourue. Je dirai en même temps ce que c'est qu'une hacienda, dont le nom est déjà revenu si souvent dans le cours de cet ouvrage ; j'exposerai ce qu'il y a de particulier au point de vue des aliments, des boissons, des vêtements, des habitations, des mœurs, des coutumes, etc. Les caractères anthropologiques propres aux habitants des altitudes et du Mexique en général trouveront leur place ailleurs.

VI

Aspect des hauts plateaux, leur configuration, leur constitution géologique, les produits du règne végétal, du règne animal et du règne minéral.

Les hauts plateaux présentent une série non interrompue de vallées resserrées entre les montagnes, et qui communiquent entre elles par des gorges plus ou moins étroites et plus ou moins tranchées. Ces vallées, semées de collines résultant de soulèvements naturels ou artificiels, sont parcourues en tous sens par des barrancas, ravins desséchés ou torrents rapides, suivant l'époque de l'année dans laquelle on se trouve.

Les montagnes sont généralement formées de porphyres, de quelques basaltes, et de granits à leurs étages inférieurs. Leurs contre-forts, où existent presque toujours les dépôts métallifères, sont des terrains tertiaires; et des terrains sédimentaires disposés par couches horizontales dans le sol des vallées, ne commencent à monter qu'à la base des collines.

Ces montagnes semblent de loin une muraille ondulée, à teinte noirâtre, verdâtre, etc., suivant les caprices de la lumière, et que dépasse de temps à autre un pic neigeux, comme l'Orizaba, Citlatepetl ou mont de l'Etoile; comme

la Malinche, le Telapon, qui forme avec les collines voisines la montagne du rio Frio, que traverse la route de Puebla à Mexico ; comme le Popocatepelt, l'Iztaczihuatl, l'Ajusco, volcan éteint qui lançait autrefois sa lave du Pedregal de San Angel jusqu'à Acapulco ; comme les pics de San Miguel, de Las Cruces, etc., etc.

Le sol des vallées est couvert presque partout de terre végétale argileuse très-favorable aux céréales, aux graminées. Parmi les diverses formations superposées aux roches primitives, apparaît sur différents points un calcaire compacte, de texture unie et presque conchoïde. Cette circonstance géologique laisse à supposer que les puits artésiens réussiraient dans ces endroits de niveaux inférieurs où les infiltrations des cerros viennent se réunir naturellement, et former, en arrêtant leur courant, des dépôts souterrains abondants, par suite de l'imperméabilité qu'elles rencontrent dans le calcaire compacte. S'il en est ainsi, comme il est probable, la création des puits en question venant se joindre aux norias, aux presas, etc., réaliserait des bénéfices immenses pour l'agriculture. On sait que tous ceux qui ont été creusés dans la vallée de Mexico ont donné un résultat avantageux.

L'agriculture des hauts plateaux consiste à produire du maïs, du froment, des frijoles, des pois chiches, de l'orge, et en général toutes les graminées. Le maïs est employé comme aliment du peuple, et pour nourrir les chevaux, les mules ; dans les années abondantes on s'en sert même pour engraisser les porcs. Le froment est excellent. La

classe la plus pauvre comme la plus riche mange journellement des frijoles. L'usage des pois chiches est assez commun, quoique moins général que celui des frijoles. L'orge est destinée uniquement aux animaux. Le chile (*capsicum*) ne s'emploie pas seulement comme condiment, mais encore comme véritable aliment de chaque jour, de sorte que sa consommation est considérable. On en cultive plusieurs espèces, mais principalement le *capsicum annuum*, dont on fait de grandes semences.

En avant des bâtiments de l'hacienda de la Noria d'Echarca, il y a un grand jardin où la vigne pousse en plein champ, soutenue seulement par des pieux plantés en terre, sans treillage, et des rigoles disséminées servent à l'irrigation, qui se fait par imbibition. Ailleurs, elle grimpe le long des traverses qui forment des allées transformées ainsi en berceaux; elle court sur ces supports, et ses grappes sont très-bien soutenues et protégées sous l'épais manteau de son feuillage. L'espalier ne lui est pas favorable, les murs concentrant trop la chaleur.

Les espèces de vignes cultivées sont peu variées : on ne remarque guère que le raisin blanc et le raisin noir ordinaires, et l'on peut dire que la viticulture réclame de grandes améliorations. Nul doute que, par la conformation du terrain un peu pierreux, que par la nature du climat où la sécheresse compense l'intensité du froid pendant l'hiver, et où les étés sont très-chauds, le sol des plateaux ne puisse produire des vins qui, sans égaler ceux de France en variétés, se rapprochent cependant des espèces pro-

duites dans le Midi, en Espagne, en Grèce, en Perse, etc. Nous en avons bu d'excellents à Parras, à Santa Maria del Rio, etc.; mais à côté de ces qualités choisies et bien soignées par leurs propriétaires, les sortes usuelles sont médiocres. Dans tous les cas, comme le climat est fort chaud l'été, ainsi que nous venons de le dire, et qu'à l'époque de la vendange, la température est encore très-élevée pendant le jour, les raisins renferment beaucoup de principes sucrés, et la quantité d'alcool produite est considérable, de sorte que tous les vins sont capiteux. On ne peut guère boire une bouteille de vin de Parras, que je ne puis mieux comparer qu'à ceux de Médéah, de Mascara, en Afrique, sans en ressentir bientôt les effets sur le cerveau. Quand la vigne est très-arrosée, elle charge beaucoup, mais le vin est un peu plus aqueux. Du reste, la fabrication du vin est aujourd'hui très-limitée, et les raisins, d'une saveur douce, agréable, sont plutôt vendus pour la table. Je parle de ceux qui n'ont pas été dévorés par les oiseaux, les insectes, qu'on néglige d'éloigner, et qui font de grands ravages dans les plantations. On ne s'est pas encore occupé, que je sache, de produire de l'eau-de-vie de vin.

On sait que la vigne fut importée au Mexique par les Espagnols; mais sa culture, comme celle de l'olivier, qu'on ne rencontre que sur de rares espaces, resta extrêmement réduite. Le peuple conquérant tenait à faire écouler au Mexique, comme dans toutes ses colonies, le vin et les huiles de l'Andalousie.

Le camote (*convolvulus batata*) est de bonne qualité et abondant sur les hauts plateaux, mais sa culture exige beaucoup de soins.

Une papa pequeña (petite) naît spontanément, ainsi que nous l'a dit et montré le maître de l'hacienda de la Pila. La papa grande (*solanum tuberosum*) est généralement de grosseur et de qualité inférieures, parce qu'on la sème dans un terrain de nature argileuse, tandis qu'elle réclame un sol sablonneux, siliceux.

Dans les jardins, nous avons observé plusieurs espèces de fruits : parmi les rosacées, el durazno (la pêche de l'espèce de celles dont le noyau ne peut se séparer), el membrillo (le coing), la pomme, la poire, el chavacano (abricot, *prunus armeniaca*), et autres ; parmi les aurantiacées, l'orange, le citron, le limon; parmi les cucurbitacées, le melon, le melon d'eau, la citrouille, le concombre; parmi les urticées, la figue; parmi les myrtacées, la grenade ; parmi les laurinées, l'aguacate (*laurus percea*); parmi les cactées, la tuna (*cactus opuntia*), la tuna cardona, dont le fruit, employé comme comestible, sert à faire une pâte connue sous le nom de fromage de tuna, et, lorsqu'il a été livré à la fermentation, une sorte d'aguardiente ressemblant un peu au catalan. De plus, on en tire du miel, ainsi qu'une boisson écarlate, la colonchi, que les femmes fabriquent avec son jus, et qu'elles débitent comme rafraîchissant le long des routes. Enfin, une autre cactée est l'*agave americana*, qui, outre le pulque, produit aussi une espèce de confiture préparée avec

la partie inférieure des feuilles cuites, et ses rejetons tendres, lorsqu'ils ont été soumis au feu, servent d'aliments sous le nom de quiote. Puis, comme fruits encore, viennent el capulin (*prumua capuli*), le cacahuate, cacahuatl (*arachis hypogea*, L.) que l'on mange, et qui donne une huile claire, abondante, etc., etc. Je ne parle pas des légumes, qui sont tous ceux que nous rencontrons en France.

Il est certains points des hauts plateaux où l'on rencontre la canne à sucre, par exemple à Santa Maria del Rio, qui est située dans un fond abrité de tous côtés par les montagnes. On y est loin des terres dites chaudes; mais les eaux thermales dont nous avons parlé ont une température constante qui crée à cette plante un véritable climat artificiel.

Dans les vallées, sur les montagnes, on remarque parmi les arbres : le chêne à la fibre solide, le mezquite (*mimosa nilotica*, L.); son bois résiste aux intempéries de l'air; il produit de la gomme; ses rejetons (cogollos) sont employés dans les ophthalmies, et ses gousses, d'une saveur désagréable, sont mangées par le peuple, crues ou cuites. Les autres arbres sont el pino, le pin, el sabino (*cupresus disticha*), el fresno (le frêne), el arbol de Peru (*squinus molle*) ou faux poivrier, dont il a souvent été question, qui se multiplie avec une incroyable facilité, et dont le bois s'emploie quelquefois comme combustible, par économie, mais qui brûle difficilement. Ce sont encore les peupliers blancs et verts (alamo blanco, alamo

verde), l'orme (el olmo), le saule (el sauz), le tepozan (*buldecia americana*), le zapote (*achras sapota*), le noyer (nogal), les palmiers qui abondent dans les vallées, sur les collines, et dont les variétés sont le palmier élevé (*palma alta*) à une seule tige, le palmier à plusieurs ramifications appelé *palma china*, le palmier bas à une seule tige, nommé samandoque : ses feuilles tendres et ses fleurs servent pour nourrir le bétail dans les années où les pluies manquent, de même en cela que pour la biznaga (*cactus malacactus*) qui est très-commune, dont il y a sept espèces, et dont l'industrie tire une confiture.

Au nombre des arbustes je citerai : dans la sierra, el tejocote ou texocotl (*crategus mexicanus*) dont le fruit comestible produit un mucilage abondant avec lequel on fait des conserves ; sa racine s'emploie comme désobstruant dans les hydropisies ; l'arbousier, madraño (*arbustus unedo*), et la pinguïca, dont les fruits se mangent également. La pinguïca, qui forme aujourd'hui une nouvelle espèce (*arthostaphila pungens*, Humb.), jouit d'une grande réputation dans les maladies des voies urinaires, en facilitant le cours des urines.

Sur les collines on rencontre le casahuate (*convolvulus arborescens*), dont les rejetons, en raison de leur résistance à la combustion, s'emploient, comme les tringles de fer, pour attiser les fourneaux ; la tromadora (*bignonia stans*), qui, quoique de famille et de genre différents que le houblon, peut, dit-on, se substituer à cette plante dans

la fabrication de la bière, à cause du principe amer astringent et aromatique qu'elle renferme.

Dans les vallées on voit les huisaches (*acacia albicans*), qui par leur tige ondoyante, rameuse, avec des épines, servent à faire des enclos. On fabrique de l'encre avec les gousses de quelques espèces. On trouve aussi la Higuerilla (*ricinus communis*), qui atteint des dimensions arborescentes, et dont les semences produisent en abondance une huile qui ne se purifie pas si bien que celle qui vient d'Europe. On rencontre enfin le fraile (*cervera thevetia*), etc., etc.

Toutes les plantes dont il a été question jusqu'à présent, excepté quelques arbres fruitiers, naissent spontanément, bien que quelques-unes ne soient pas indigènes.

La flore est extrêmement riche partout, et je ne citerai que quelques synanthérées parmi lesquelles il en est plusieurs qui jouissent de propriétés médicales, comme la gobernadora (zigophylon de Cervant), qui est employée comme stomachique. La multitude de fleurs qui naissent en plusieurs points est si considérable, qu'il en résulte des épais tapis dont le fond, formé par le moco de guajalote (*polygonum persicaria*), est d'un rose vif nuancé de diverses couleurs, comme celle que donne le lampote (*helianthus giganteus*), qui, par sa présence, indique aux laboureurs la fertilité de la terre.

Je passe au règne animal.

Parmi les quadrupèdes, le taureau, le cheval, l'âne et

le mulet, s'élèvent et se multiplient partout facilement. Le mouton, la chèvre, sont aussi très-communs, principalement la chèvre, que l'on abat en grand nombre à certaines époques de l'année, pour en tirer les peaux, et pour en vendre la chair sur les marchés sous le nom de chito qui se donne au mâle de l'espèce *capra hircus* dont il est question. Le mouton, qui est une des diverses espèces de l'*ovis aries*, donne une laine qui n'est pas très-bonne pour la confection des tissus fins : ceci tient peut-être, ou bien à ce qu'on laisse paître sans soins l'animal dans des champs couverts d'arbustes épineux, comme le huisache, dont j'ai parlé, et qui détruit leur toison, ou bien à ce que la race transportée d'Espagne n'était pas celle des mérinos dont la Péninsule, fidèle à son système envers l'Amérique, qu'elle regardait comme devant toujours consommer et peu produire, s'était réservé le monopole. Les porcs se multiplient, s'engraissent d'une manière effrayante, et l'usage que l'on fait de leur viande comme de leur graisse est par trop considérable. Il y a deux variétés de *sus porcus* qui sont les plus communes, et qui, paraît-il, furent introduites, l'une d'Europe, l'autre des îles Philippines.

Dans la sierra, il y a du gibier de haute venaison généralement peu apprécié par le Mexicain. Les plaines, couvertes de buissons, renfermaient, à notre arrivée, tant de lapins et de lièvres surtout, qu'on les voyait traverser les rangs de l'armée, et qu'ils causaient de grands dommages aux moissons. La chasse en a détruit un grand

nombre. Le lapin est très-petit, le lièvre au contraire est un peu plus grand, avec des oreilles plus longues que l'espèce *lepus timidus* d'Europe, quoique appartenant au même genre. Les indigènes ne font pas grand cas de l'un et de l'autre, et ils les mangent rarement, contrairement à nous. Outre ces deux rongeurs, il y a encore l'écureuil cendré (tlamotolli en indien), et une espèce de grands rats qui, dans certaines années, pullulent tellement, qu'ils détruisent les semences de froment si on ne les poursuit avec tenacité, comme le font les laboureurs, malgré les dégâts que cela exige.

Les carnassiers qui habitent les montagnes et descendent dans les plaines, à la recherche des *presas*, ne sont pas très-communs, mais quelques espèces sont redoutables par leur force et leur voracité. Parmi elles, s'en trouve une que l'on rencontre sur quelques points de la sierra, et que les habitants appellent lion, quoiqu'il diffère du véritable lion africain par l'absence de crinière sur le front et de houppe au bout de la queue. La forme, la couleur sont les mêmes, et c'est probablement le mixtli des anciens Mexicains, le *felis concolor* de Buffon. Le loup n'est pas rare : il habite les bois et descend la nuit dans les potreros où il attaque le bétail. Le coyote (coyotl), moins fort que le précédent, mais beaucoup plus rusé, recherche principalement les oiseaux de basse-cour. Il ressemble au chien familier, au chacal, mais il en est une espèce distincte, comme le disent Hernandez et Clavijero, qui ne doutent pas cependant qu'il soit du genre *canis*.

Le tlacuache (tlacuautzin en indien) est l'exterminateur des poules, qu'il décapite pour en sucer le sang. Il est remarquable par la seconde gestation de ses petits dans les bourses qu'il porte à l'abdomen. Il a été décrit sous le nom de *didelphis virginica.* Le zorillo (epatl en mexicain) est moins connu par la beauté de sa peau que par l'odeur qu'il lance avec l'urine quand il est irrité. C'est le *mephytis* de Buffon. Enfin les chiens, les chats, principalement les chiens sont très-nombreux. Il y a plusieurs espèces de *canis familiaris*, comme le *canis mexicanus* (xoloizcuintli en indien) ou chien pelé des anciens Mexicains, dont il reste quelques individus, et que Buffon confond avec le loup du pays, comme le prouve Clavijero dans ses dissertations.

Parmi les oiseaux domestiques je citerai la poule, le guajolote, huexolotl (*meleagris gallopavo*), le pigeon, et, sur quelques points, le canard blanc, *anas candidus* de Azara. A l'entrée de l'hiver, les presas de certaines haciendas se peuplent d'oies qui causent beaucoup de préjudice aux milpas ou semailles de maïs à récolter. A la même époque apparaissent la grue (*ardea grus*), dont la chair est excellente, el burro de la agua (*tantalus*), les hérons blancs et bruns, etc., etc. Dans les champs on rencontre aussi la huilota (*columba campestris*), la tourterelle, la grive, etc., etc.

Au nombre des oiseaux rapaces il y a le zopilote ou xopilotl (*vultur aura*, Lin.), el cuige (*vultur papa*, Veriet), la aguillila (*falco columbarius*), et un petit épervier. Les

deux premiers sont utiles parce qu'ils débarrassent les champs et les villes des animaux morts, mais les autres poursuivent les poules, les pigeons, etc. Parmi les nocturnes on remarque el tecolote ou tecolotl (*strix americana*, Gmel.) et le chevêche, lechuza (*S. ulula*), qui habite dans les greniers de maïs, et fait la chasse la nuit aux souris. Le corbeau commun ou corax, et los pajaros prietos (*corvus pica*) qui volent les grains et même les épis entiers de maïs. Ces deux espèces s'apprivoisent et peuvent apprendre à articuler quelques paroles quand on leur coupe le bout de la langue (Balbontin).

Comme oiseaux chanteurs, vient en première ligne le cenzontle (cenzontlatoli en indien) qui imite tous les autres oiseaux, ce qui l'a fait nommer *avis polyglota* par Viellot, *tordus orffeus* par Linné. Ensuite, ce sont le moineau, l'alouette, el chivo (*loxia cardenalis*), et une autre espèce du pays, comme l'indique son nom (*loxia mexicana*), qui réunit à la beauté de sa voix celle de son plumage rouge et noir, etc., etc.

Dans une région éloignée des côtes de la mer, et qui n'a pas de rivières permanentes, il n'est rien d'étonnant qu'il ne s'y rencontre pas beaucoup de poissons. Le seul que l'on trouve dans les ruisseaux et qui se consomme est le vagre, cité plusieurs fois, du genre *silurus* de Linné, dont la chair est agréable, mais qu'il convient d'arroser avec le jus de citron, en le mangeant, afin d'en faciliter la digestion. Il y a d'autres petits poissons, espèces d'écrevisses d'eau douce (*astacus fluviatilis*) accocil en indien,

dont on ne fait pas usage. Dans les lacs qui environnent Mexico, les variétés sont nombreuses : j'ai déjà parlé de l'axolotl dont la chair est recommandée dans la phthisie, dans les obstructions inflammatoires du foie, et avec les parties gélatineuses duquel on fait un sirop pectoral et mucilagineux. Il y a encore l'iztacmichin des Aztèques, servi sur les tables de Mexico sous le nom de poisson blanc; le xohuili, connu sur les marchés sous le nom de juile, que l'on vend frit ou bouilli, enveloppé dans les feuilles qui recouvrent les épis de maïs, et que l'on nomme tamales; le mextlapique qui s'accommode comme le juile et dont la population pauvre de la capitale fait un grand usage, etc., etc.

Les reptiles comptent, parmi les batraciens, le crapaud, la grenouille, en indien cueyatle, dont on trouve trois espèces dans les lacs; la plus grande et la mieux appréciée se nomme tecalatle. Il n'y a guère que les malheureux qui consomment l'acacuiatl ou grenouille de fange. Le têtard, atepocate, du mexicain atepocatl, préparé dans des feuilles de maïs, sert aussi d'aliment à la classe peu fortunée.

Parmi les chéloniens on rencontre une tortue palustre très-rare, à petites dimensions, qui paraît être la *testudo obscularis* de Linné, ou emys des modernes.

Parmi les ophidiens, ce sont plusieurs espèces de couleuvres ou vipères qui ne sont pas redoutables par leurs effets venimeux, excepté le serpent corail (*elaphomorphus lemniscatus*), coral dans le pays, et le serpent à sonnettes (*crotalus horridus*, Lin.), cascavel des Mexicains. Cepen-

dant je dois dire que si pendant mon séjour au Mexique j'ai entendu parler de quelques accidents produits par ces serpents qui sont nombreux sur certains points comme du côté d'Incarnacion, du tanque de la Vaca, etc., sur la route de San Luis de Potosi à Saltillo, jamais aucun, que je sache, n'a été mortel. Près de San Luis de Potosi, à l'hacienda de Spiritu Santo, il y a des sacs entiers remplis de sonnettes de serpents qui se sont tellement multipliés que le propriétaire paie les péons qui les tuent ; mais il n'est pas davantage question, de décès par piqûres de ces animaux.

Parmi les sauriens on trouve dans les murs des maisons basses un petit lézard (*lacerta agilis*), le caméléon, mais pas d'iguanes, que l'on ne rencontre que dans les terres chaudes.

Les insectes fournissent : parmi les hyménoptères, l'abeille (*abeja*) qui donne de la cire et du miel. On connaît aussi sous ce nom un autre insecte du genre *vespa* qui forme ses rayons aux toits des maisons, aux branches des arbres, et ces rayons, qui renferment un miel très-agréable, ont un aspect comme si ils avaient été faits avec un carton de couleur gris foncé. C'est la guêpe cartonnière. Une autre grande guêpe munie d'un aiguillon très-fort (xicote), abonde dans les champs et forme ses rayous de miel et de cire dans l'intérieur des troncs de quelques arbres, dans les creux des murs des maisons. Son miel n'est pas très-agréable, et sa cire très-molle, est d'un jaune sale avec odeur résineuse.

On trouve dans les lacs de la capitale un insecte, l'ax-

ayacatl, qui, pétri, réduit en pâte, cuit dans l'eau nitrée, puis renfermé dans des feuilles de maïs, sert d'aliment. Les œufs de tous ces insectes, connus sous le nom d'ahuautli, sont aussi très-agréables aux Mexicains. Enfin, il n'est pas jusqu'à leurs larves qui ne soient employées dans la nourriture sous le nom de puxi, cuculito del agua, tecuitlatl, que l'on prenait pour une substance fangeuse nageant dans les eaux. (Clavigero, tome I, p. 390.)

Les essais de vers à soie (lépidoptères) ne laissent pas de doute sur la facilité avec laquelle ils se multiplieraient, non plus que sur la qualité des mûriers dont la feuille est aussi bonne pour ces insectes que celle du *morus alba* de la Chine. Dans la Sierra il y a une autre espèce d'insecte du même genre, dont la larve fabrique un cocon connu sous le nom de bolsa de madroño (arbousier), parce qu'on le rencontre généralement sur les rameaux de cet arbuste. C'est cette circonstance qui suggéra sans doute à de Humboldt l'idée d'appeler l'insecte en question bombix madroño, dont il prétendait que l'on pourrait tirer parti dans l'industrie, à cause de la finesse des fils qui forment son tissu. Aujourd'hui on n'emploie ces cocons que pour faire des fleurs artificielles qui imitent très-bien les naturelles.

Parmi les arachnides ou octopodes, il y a le scorpion (alacran) qui est commun, mais sa piqûre ne produit généralement qu'une simple inflammation sans les convulsions ni les effets fâcheux que l'on observe dans les pays chauds. A Durango, cependant, elle occasionne la mort de

nombreux enfants, et l'insecte est si commun que la municipalité donne une rétribution pour chaque animal qui lui est apporté. L'espèce la plus commune est le vrai scorpion (*scorpio Europeus* de Lin.). La tarentule (*lycosa tarentula*, Latr.) est rare et elle ne produit jamais d'accidents. L'ammoniaque appliquée immédiatement sur la plaie neutralise tous ses effets.

Les coléoptères nous offrent le gorgoro, charençon (*curculio granarius*). Les hémiptères, la hormiga arriera (*formica rufa* de Lin.), qui abonde dans les champs, effeuille les arbres, mange les semences, pique fortement et occasionne des dégâts plus grands que les autres espèces de ce genre.

Enfin, dans les années où l'hiver retarde, apparaît un autre insecte orthoptère, c'est le criquet (*acridium migratorium*) qui arrive par bandes, et ravage les moissons si une forte gelée blanche ne vient pas les détruire.

Sur tout le trajet que j'ai parcouru sur les hauts plateaux, j'ai rencontré les mines de San Pedro près de San Luis de Potosi, celles de Charcas, de Catorze voisines de Matehuala, celle d'el Alto entre Saltillo et Monterey, etc., etc. Le temps ne m'a pas permis de les visiter, mais je possède une collection complète d'échantillons de chacune d'elles où l'on reconnaît l'or et l'argent natifs, des chlorures, des bromures de ce dernier métal, du plomb en galène, du cuivre et du mercure. La gangue des minerais est une argile ferrugineuse avec quartz, spath calcaire et feldspath.

On trouve beaucoup de renseignements cités plus haut, dans las noticias estadisticas insérées dans les tomes 3 et 7 des bulletins de la Société mexicaine de géographie et de statistique. J'y ai pris ceux dont j'avais reconnu par moi-même l'exactitude, et c'est ainsi que je ferai encore pour ce qui concerne l'hacienda dont je vais parler.

VII

L'hacienda, son étendue, sa distribution, sa composition, son agriculture, ses différentes espèces de bétail. L'hacienda de Beneficios, de Pulque, etc.

Chaque hacienda un peu importante, et il y en a dont l'étendue est immense, a ses appartements de maître qui sont plus ou moins somptueux. C'est la ferme proprement dite où se trouvent chevaux, voitures, écuries, corrales dans lesquels on parque les bestiaux, hangars, greniers où l'on garde les grains. Une tienda où l'on débite les objets de première nécessité y est ordinairement attenante.

Les Indiens, avec leur famille, vivent autour de la ferme ou dans le voisinage des ranchos qui en dépendent, constituant des villages dont les chemins sont bordés de cactus de toute espèce, de faux poivriers, etc., qui séparent les unes des autres de misérables cases bâties en terre et en pierres. Ces Indiens reçoivent à crédit du propriétaire les matières premières qui leur sont nécessaires pour l'exploitation du terrain qu'ils ont choisi pour la culture ; ils deviennent ainsi ses débiteurs, et les créances remboursables en journées de travail sont faciles à perpétuer par de nouvelles fournitures de toute espèce. Quand une

hacienda ou un rancho sont à vendre, les dettes des Indiens sont comprises dans l'acte de vente, et ces Indiens, comme dans les villages en dehors des haciendas, sont soumis à une journée gratuite de travail par semaine, ce que l'on nomme la faena.

L'hacienda avec sa ferme, ses ranchos ou petites fermes, ses terrains, est ordinairement dirigée par un administrateur ayant sous ses ordres un majordome et quatre classes de serviteurs : ceux à cheval qui gardent les vaches, les bœufs, les mulets, les chevaux, les moutons, etc., et qui gagnent en moyenne quatre piastres par mois, avec huit cuartillos ou cent quatorze litres de maïs par semaine ; les péons (los peones de raya) qui travaillent la terre et qui touchent dans l'année une trentaine de piastres avec deux cent quatre-vingt-cinq litres de maïs ; ceux qui se louent à un réal y medio par jour ; les enfants, dont la journée est de un réal.

L'administrateur est le chef suprême de tout ce monde qui ne voit presque jamais le propriétaire. Ce dernier, en effet, habite la ville où il se contente de toucher ses revenus. J'ai connu des administrateurs très-intelligents qui s'enrichissaient eux-mêmes tout en enrichissant leurs patrons, et tout en faisant le bien de leurs subordonnés qu'à défaut de médecins ils soignaient même dans leurs maladies ; mais ce n'est pas l'habitude, et le plus souvent chacun est exploité par eux.

Les terrains des haciendas étant ordinairement très-étendus, comme nous venons de le dire, et ces haciendas

étant séparées entre elles par des espaces immenses, sans villes, sans villages intermédiaires, il s'ensuit qu'elles sont presque à la merci des bandes qui trouvent partout un refuge assuré dans les montagnes environnantes. Ces bandes y font des descentes, les pillent, les ravagent, et il est bien rare qu'on songe à leur résister, bien qu'en beaucoup d'endroits les bâtiments de la ferme ressemblent à une forteresse, et que les Indiens, les péons soient armés. C'est le vol organisé, c'est une absence complète de sécurité qui nuit à l'industrie, aux entreprises etc., et qui ne cessera que quand le pays sera plus peuplé, mieux gouverné.

Chaque hacienda a son église, sa chapelle, son école, et dans quelques-unes il y a même une musique qui joue les dimanches et aux fêtes.

La richesse des haciendas, indépendamment de la qualité de la terre, de l'intelligence du laboureur, etc., tient beaucoup à la quantité d'eau dont elles peuvent disposer. Aujourd'hui on se procure cette eau au moyen de norias, à l'aide de prises faites aux rivières, aux ruisseaux, en réunissant dans de vastes réservoirs ou presas celle qui tombe lors de la saison des pluies ; mais les rivières, les ruisseaux ne sont pas communs dans les parties hautes, et les pluies y avancent, retardent ou manquent. Ceci explique comment, dans une hacienda qui possède des domaines considérables, il n'y a souvent qu'une faible étendue de terrain cultivé, celle-là seulement qui peut être arrosée. On voit quel avantage il y aurait à y creuser,

comme je l'ai dit, des puits artésiens dont les produits, ne tarissant jamais, donneraient un bénéfice énorme à l'agriculture, et permettraient au sol, partout utilisé, de nourrir un nombre d'habitants double et triple de celui que l'on y compte actuellement. Mais, à l'heure qu'il est, malgré l'immensité de la propriété, quand il y a de suite deux années mauvaises, le peuple meurt de faim, et les haciendados, comme les semences leur manquent, n'emploient juste que les travailleurs nécessaires au peu de travaux qu'ils peuvent entreprendre ; les autres émigrent ou bien se réfugient dans les bois où ils augmentent le nombre des bandits, ou bien où ils vivent de maguey et de fruits qui naissent spontanément.

Ce qu'il faudrait aussi partout, ce sont des chemins plus directs, mieux faits, mieux entretenus que ceux qui existent aujourd'hui, aussi bien sur les hauts plateaux que dans les terres dites chaudes où, on se le rappelle, nos voitures, nos mulets disparaissaient dans les routes défoncées, et où tel détachement mettait souvent six jours pour parcourir six lieues, obligé à de grands détours, forcé de tripler, de quadrupler les attelages, etc., etc. Alors, le transport des céréales, des marchandises qui s'effectue de nos jours au moyen d'ânes, de mulets, de chariots, serait plus facile et moins coûteux. Le fret de Mexico à Queretaro, par exemple, est encore de trois piastres et demie à quatre piastres et demie par charge de douze arrobes ou cent trente-deux kilogrammes, avec les mulets, qui mettent cinq à six jours pour faire ce voyage ;

de trois piastres pour cent cinquante livres avec les ânes qui n'arrivent à destination qu'au bout de six ou huit jours. On voit combien ceci augmente le prix des objets, met obstacle aux transactions, et il en résulte que les haciendados sont presque obligés de garder leurs produits, qu'ils ne vendent que sur place.

Dans les haciendas des hauts plateaux, on se livre à diverses cultures. L'orge vient presque partout où l'on peut irriguer ; il en est de même du chile, des frijoles (haricots) des pois chiches, des fèves, des papas, des alpistes, du maïs, dont le produit annuel de la semence est généralement fixé à cent pour un, et va dans les bonnes années jusqu'à sept et huit cents. Le maguey est abondant en tous lieux, bien que ses produits varient beaucoup suivant le terroir. Il en est de même du blé, qui est de bonne qualité, et dont le rendement annuel est calculé à vingt-cinq pour un (Balbontin). Sur quelques points on trouve de la luzerne, principalement du côté de San Juan del Rio, où, là surtout aussi, on a fait des essais pour le coton, ainsi que dans l'hacienda de Chichimequillas. Dans quelques haciendas on récolte les pois dits alverjones. Enfin, nous avons vu que la canne à sucre venait du côté de San Juan del Rio, mais les tiges sont fibreuses, renferment peu de suc, à cause de la fécondité du sol qui fait qu'elles s'élèvent jusqu'à douze pieds.

Le maïs se sème en octobre et novembre, paraît au bout de dix jours, fleurit au commencement d'avril, et se coupe à la fin de mai, au commencement de juin.

Les frijoles se sèment en juillet, fleurissent en août, septembre, et se récoltent en novembre.

On fait deux récoltes d'orge : l'une en juin pour celle semée en novembre, l'autre en décembre pour celle semée en juillet.

Le chile se prépare en octobre et se coupe en août et septembre.

Les pois chiches se sèment en novembre et se récoltent au bout de sept mois.

L'alpiste dure le même temps que le blé.

Chaque hacienda, outre ses jardins potagers et fruitiers, a encore ses prairies ou potreros entourés de pierres, de branches, de troncs d'arbres. Ces potreros restent verts pendant six mois, lors de la saison des pluies. Les terrains fertiles donnent dix à douze onces de pâture pour chaque vare (trois pieds) carrés de terre, et ceux de qualité inférieure n'en produisent que quatre à six.

Les instruments de labourage sont les mêmes qu'en Europe : ce sont la charrue avec le soc en fer, les cercles des roues en acier ; la pelle, la pioche, la fourche, la serpe plus grande que la nôtre, et qui se manie à deux mains, etc., etc. On fait peu usage des machines, qui réduiraient les dépenses de production : cependant, dans quelques haciendas, on en trouve pour vanner le blé, le maïs, et d'autres pour égrener.

La manière de conserver les grains n'est pas uniforme : ici on les renferme hermétiquement dans des greniers en maçonnerie, d'une capacité variable , d'une forme coni-

que, présentant uniquement deux ouvertures, l'une supérieure au sommet du cône qui sert à introduire le grain, l'autre, inférieure à la base pour laisser sortir celui dont on a besoin journellement, et bouchées toutes deux de manière que l'air ne puisse y pénétrer. Ailleurs on préfère les greniers ventilés. De l'une et l'autre façon les semences se piquent toujours plus tôt ou plus tard, et on estime les pertes qui en résultent de 5 à 8 pour 100, selon le temps de leur emmagasinement et l'état des endroits où ils sont conservés.

A peine la récolte du maïs est-elle faite, qu'on déshabille les épis de leurs feuilles, et qu'on les expose ainsi au soleil avant de les égrener et de les renfermer dans les greniers. Ceci n'empêche pas cette céréale, quel que soit le mode de conservation employé, d'être atteinte de verdet, surtout dans certaines régions, comme la vallée de Mexico, où le sol est continuellement humide, et principalement à la fin de l'hiver dans les années pluvieuses pendant lesquelles le maïs conserve toujours un peu d'humidité qui est considérée comme la source principale de l'entophyte, du champignon parasite auquel on attribue l'altération en question. C'est là un fait important au point de vue de la pellagre qui n'existe pas au Mexique, comme nous le verrons, malgré l'usage habituel du maïs dans l'alimentation.

Le chile doit être exposé à l'air libre, dans des lieux secs et froids. Les frijoles demandent à être bien amoncelés dans des greniers parfaitement pavés. De cette ma-

nière, le mal que produit le charançon se réduit au tiers.

Quant aux fumigations, quelle que soit leur nature, elles pénètrent les graines d'une odeur qui détruit leurs qualités végétatives, et elles doivent être abandonnées.

Dans les haciendas on se livre aussi à l'élève du bétail. La quantité de bétail bovin qui les peuple est en raison directe de la fortune du propriétaire, de la quantité des eaux dont on peut disposer, de la qualité du fourrage, de l'étendue du terrain. A ce bétail s'ajoutent les bœufs de travail domptés, qui servent pour les charrettes ; les chevaux avec le nombre nécessaire de juments et d'étalons pour la reproduction; quelquefois des baudets pour la production mulassière; et enfin un troupeau de moutons plus ou moins nombreux. Les proportions de chaque espèce de bétail varient suivant que le propriétaire s'adonne davantage à telle ou telle branche de l'industrie pastorale Les bestiaux sont répandus dans les potreros, sous la surveillance de serviteurs montés qui, à certains moments, les amènent aux puits, aux presas, aux ruisseaux, et les font rentrer dans les corrales, grandes enceintes fermées avec des pierres, des pieux, des murs en adobes. Les locaux réservés aux chevaux, aux porcs, aux moutons, sont généralement plus petits. Des nuées de volailles circulent dans la cour de l'hacienda et dans les corrales où elles trouvent partout abondamment à vivre, parmi les débris végétaux et animaux qui jonchent le sol. Des chiens veillent autour et les protégent, de même que le jeune bétail,

contre les attaques des sarigues, des chats sauvages, des hurons, etc., etc.

La multiplication du bétail est subordonnée à bien des causes, mais elle est en général d'un tiers en sus, chaque année, dans les bons pâturages.

Tout le bétail propre à chaque hacienda porte sur la fesse une marque particulière produite par le fer chaud. Cette opération est l'occasion d'une grande fête, l'herramienta, où l'on se réunit de loin, et où l'on se livre à toutes espèces d'exercices sur des chevaux indomptés, ou bien à la poursuite des taureaux, etc., etc. Cependant, quand un animal passe d'une hacienda dans une autre, par suite d'achat ou d'échange, il subit immédiatement une nouvelle marque, et c'est ainsi qu'on voit des chevaux qui en ont deux, trois et quatre.

Les jeunes bœufs sont châtrés à deux ans, les chevaux et les mulets à deux ans également, les porcs et les moutons à six mois. L'opération se fait généralement par ablation, et l'on choisit ordinairement la saison la moins chaude pour l'exécuter, afin d'éviter l'envahissement des plaies par les vers. Elle cause en moyenne une mortalité de quatre pour cent pour les bœufs, de dix pour cent sur les chevaux, et cette mortalité est presque nulle pour le porc et le mouton.

La tonte des moutons se fait au commencement de l'été.

Les meilleurs animaux, les plus gras, bœufs, vaches, moutons, porcs, etc., sont vendus pour la consommation

publique. Dans l'intérêt de la reproduction, on ne sacrifie cependant les vaches que lorsqu'il y a abondance de bétail.

Dans presque toutes les haciendas, une pièce particulière, munie sur ses côtés de cases séparées et superposées, est affectée à des coqs magnifiques destinés aux combats pour lesquels les Mexicains ont une grande passion, ce qui fait qu'ils soignent énormément la reproduction de ces gallinacés, et que l'on peut s'étonner de trouver quelquefois, chez un simple péon, de superbes sujets que le propriétaire élève avec amour, et dont le port martial, l'œil vif, le plumage luisant, attestent toutes les qualités guerrières. Ces coqs de combat sont néanmoins extrêmement doux et familiers, et leurs maîtres les accablent de caresses. C'est souvent en effet sur leur vaillance qu'ils fondent l'espoir du plus clair de leur gain, lors de leur prochain voyage à la ville voisine. Aux réunions de villages, après la cérémonie de l'église, les combats de coqs font partie intégrante de la fête ; ils en sont même souvent le principal amusement. Beaucoup de villes, comme nous l'avons vu, ont un petit amphithéâtre destiné aux luttes entre coqs sur lesquels s'engagent des paris, comme on le voit maintenant en Europe dans nos steeple-chases.

Certaines haciendas se livrent aussi spécialement à l'élève des taureaux pour les combats, et l'on voit, sur les affiches, de ces jeux qui font fureur :... taureaux très-vaillants, très-braves, etc., etc., de telle ou telle hacienda.

Les haciendas dites de beneficios se trouvent aux environs des mines, où l'on extrait des minerais le métal qu'ils renferment, par le traitement au patio, par la fusion, par la méthode de Freyberg un peu modifiée, etc., etc. Il est du reste un ouvrage, le *Traité théorique et pratique de métallurgie* de M. Rivot, publié en 1860, tome II, où l'on trouve la description des procédés pratiqués au Mexique, telle que Saint-Clair Duport l'a donnée dans son ouvrage sur la production des métaux précieux au Mexique. Rien n'a été modifié depuis lors.

Dans les premières haciendas dites de Ganados, de Sementeras, on trouve, comme produits ordinaires, les œufs, le lait, le beurre, le fromage, etc... Le fromage est généralement blanc, en forme de galette, et lorsqu'il est resté pendant un certain temps superposé entre des couches de paille, il acquiert les propriétés de celui que l'on nomme en France fromage de Marolles, surtout lorsqu'on a eu le soin de l'arroser à certains intervalles avec de la bière salée. Dans les environs de San Luis de Potosi, on fabrique de grands fromages qui ressemblent parfaitement au fromage de Brie. Plus loin, à l'hacienda d'Incarnacion, on en trouve de magnifiques, d'excellents, renfermés dans des boîtes en fer-blanc, et qui ont beaucoup d'analogie avec le mont-dor. Il y a le fromage à la crème, le fromage blanc ordinaire, etc., etc.

Ce n'est pour ainsi dire que dans quelques haciendas des terres chaudes et des terres tempérées que l'on se livre principalement à la culture des plantes industrielles,

telles que la canne à sucre, le café, le tabac, le coton, et alors ce sont des contre-maîtres qui dirigent l'exploitation.

Les hauts plateaux possèdent encore leurs haciendas de pulque où l'on ne cultive guère que le maguey, melt des Mexicains, famille des broméliacées. Il y en a de très-riches dans les vallées de San Martin, de Tlaxcala, d'Atlixco, de Puebla, de Perote, de Toluca, etc., etc. Chacune d'elles possède sa tinacal (1) où l'on fabrique et où l'on vend le pulque. Les plants d'agave, qui se font ordinairement en ligne droite, sont espacés d'un mètre cinq environ ; et dans les terrains ingrats, arénacés, il n'y a pas d'autres semences, tandis que sur des points différents on récolte de l'orge entre les sillons du maguey. La plantation a lieu par dragcons, et, à part la préparation du sol, la plante n'exige presque aucun soin, jusqu'à l'époque où les indices de la maturité se manifestent : c'est alors qu'il s'agit de s'opposer à la floraison, car tout ce que la nature destinait à produire la hampe, les fleurs, les fruits, doit devenir pulque, et le Mexicain, dans ce cas, fait preuve d'une perspicacité peu commune pour distinguer les pieds disposés à fleurir.

---

(1) Grande galerie bien ventilée, couverte en zacate ou spathes de maïs, en tuiles, ou en bois.

VIII

Aliments : maïs, tortilles, atole, atole de pinole, etc., frijoles, mole, quesadillas, etc. Boissons : pulque, aguardiente, mescal, chinguirito, etc., etc.

Nous avons dit que le maïs, huauhtli des anciens Aztèques, faisait la base de l'alimentation de tous les Mexicains ; j'ai donc besoin, avant d'aller plus loin, de dire quelques mots de cette céréale et des préparations qu'on lui fait subir.

Le maïs est probablement originaire d'Amérique, car nulle part il n'en est question dans les récits des voyageurs en Orient, pas plus que dans les auteurs européens antérieurs à la découverte de cette contrée, tandis que Torquemada, Garcilaso de la Vega, Solis, et tous les historiens de la conquête du nouveau monde nous y montrent cette plante tantôt en parlant de l'étonnement des Espagnols à la vue de ce blé gigantesque, tantôt en énumérant les présents offerts à Cortez par les Indiens, tantôt en décrivant le régime alimentaire de ces derniers. Ce qu'il y a de positif, dans tous les cas, c'est qu'il n'était pas cultivé en Europe avant la découverte du Mexique.

Dans toute la partie montagneuse du Mexique, c'est presque exclusivement le maïs blanc que l'on cultive, tandis que dans les déserts sablonneux du nord et près des côtes, on donne la préférence au maïs jaune. Partout le maïs atteint des proportions gigantesques, et nous en avons rencontré qui avait une et deux fois hauteur d'homme. Nous avons vu quel était son rendement ordinaire.

Il y a au Mexique diverses manières d'employer le maïs à l'alimentation de l'homme. C'est d'abord la tortilla, galette qui fait la base des quatre repas du Mexicain, et qui joue dans ce pays le même rôle que le pain en France ; elle paraît sur la table du riche comme sur celle du pauvre ; avec cette différence cependant que sur celle du pauvre elle se trouve seule ou accompagnée d'une bouillie de la même farine.

Pour la préparer on prend un pot de terre à fortes parois, on le remplit d'eau jusqu'à moitié et l'on ajoute à cette eau assez de chaux éteinte pour former une bouillie épaisse. Le maïs en grain est alors mêlé à cette bouillie ; on expose le tout au feu et on l'abandonne à l'action de la chaleur pendant dix-huit heures. Au bout de ce temps seulement, le maïs est suffisamment cuit et assez ramolli pour se laisser moudre et façonner. Après l'avoir séparé de l'eau de chaux, qui est devenue jaune, et après l'avoir lavé parfaitement à l'eau pure, on le met sur une pierre de granit dont la face supérieure, qui est naturellement parsemée d'aspérités, forme un plan incliné et présente

un parallélogramme de cinquante centimètres de longueur ; sur cette pierre on fait glisser à la main un cylindre de la même matière. Les grains de maïs, sous l'influence de cette double pression et du frottement, sont réduits en une pâte ductile et glutineuse dont on fait une galette ronde et très-mince, qu'on met cuire sur une plaque de fer chauffée, ou même sur une plaque de terre, en ayant soin de la retourner souvent. Il se forme alors dans le centre de la pâte un dégagement de gaz qui la fait boursoufler et rend ainsi la galette plus légère, plus savoureuse.

Chaque famille prépare de cette manière et graduellement sa provision de galettes fraîches. Aussi, l'espèce de moulin primitif, metate, destiné à cet usage est un ustensile nécessaire à chaque ménage.

Cette même masse avec laquelle on fait les galettes, plus remoulue cependant, est traitée par l'eau à laquelle elle transmet tous ses principes nutritifs solubles. On fait passer à travers un tamis cette eau ainsi chargée des principes alimentaires du maïs, on la soumet ensuite à l'ébullition jusqu'à ce que le liquide ait pris une consistance sirupeuse, et on obtient de cette manière la bouillie de maïs généralement employée au Mexique, où on la connaît sous le nom d'atole, qui est l'aliment de l'enfant qui vient de quitter le sein maternel, du pauvre malade, du convalescent, et même de l'homme en santé.

Un troisième procédé employé au Mexique est le suivant : Après avoir torréfié le maïs on le réduit en poudre,

et dans cet état l'opération n'offre aucune difficulté ; on mêle une quantité variable de cette poudre avec de l'eau ou du lait, on fait cuire ce mélange convenablement assaisonné, jusqu'à ce qu'il ait la consistance voulue, et l'on obtient ainsi ce qu'on nomme atole de pinole.

Telles sont les principales préparations dans lesquelles on retrouve les analogues des gaudes de la Bourgogne, de la polenta de l'Italie, de la cruchade des Français, de la chipa, du mazamorra, du locro des Amériques espagnoles, etc., etc.

Ce sont les femmes qui sont chargées de la préparation de toutes ces substances, et pour les tortilles en particulier, on les voit les journées entières, installées à leur metate, les genoux pliés, le tronc penché en avant, et les bras qui ne cessent de remuer. A cet égard un général nous faisait remarquer, non sans raison, que cet exercice permanent des muscles de la partie supérieure du tronc et des bras pourrait bien ne pas être étranger au développement musculaire de ces parties, ainsi qu'à celui des glandes mammaires, que l'on remarque d'ordinaire chez les femmes de cette catégorie. Cependant il ne faut pas s'exagérer la force à employer pour moudre le grain, car, quand il sort de l'eau de chaux, il a perdu l'épisperme dur et coriace qui le recouvre, et qui a été détruit soit par la chaleur, soit par l'action de l'alcali, soit par les deux réunis, de sorte qu'en même temps il est dépouillé de substances incapables d'être assimilées, et pouvant exercer une action mécanique sur la muqueuse intestinale. De

plus, il est d'une blancheur remarquable, et d'une mollesse telle qu'on peut facilement aplatir les grains entre les pulpes des doigts. Il en résulte que c'est un mouvement de va-et-vient plutôt qu'une véritable pression que les tortilleras ont à exercer, et ceci suffit déjà pour produire l'effet que nous venons de signaler, d'autant que la pâte une fois achevée, elles sont encore obligées de la frapper entre la paume des mains pour en faire les galettes que l'on met sur le comalli ou comale soutenu par trois cailloux au-dessus d'un feu de charbon ou de bois, et saupoudré légèrement avec un peu de chaux éteinte pour empêcher la tortille de brûler.

Dans les armées mexicaines, où il y a presque autant de femmes que d'hommes, ces femmes, aussitôt l'arrivée au bivouac, s'occupent de fabriquer la tortille, pendant que leurs seigneurs et maîtres sont occupés à dormir ou à fumer la cigarette à leurs côtés, étendus sur des nattes de jonc, tepetate, qui, avec une grande couverture de laine, forment tout leur ameublement pour le jour et pour la nuit.

Mais indépendamment de la tortille, de l'atole, les Mexicains emploient aussi le maïs sous d'autres formes : ainsi, lorsque les grains de cette plante sont encore tendres, ils les mangent bouillis dans l'eau ou bien frits ; ils les consomment souvent en guise de légumes, et ils en font des potages et des gâteaux variés ; ils s'en servent lorsqu'il est torréfié et cuit avec de la millasse ; ils font usage du tamale ou pâte de maïs mélangée avec du sucre ou assaisonnée avec du piment ; ils incorporent des herbes aroma-

tiques ou des plantes médicinales à cette pâte, suivant les effets qu'ils veulent en obtenir. Les voyageurs portent avec eux une bonne quantité de farine de maïs, qui, mêlée dans de l'eau avec du sucre en poudre, produit une boisson rafraîchissante et nutritive à la fois. Les Indiens mangent le maïs, même lorsqu'il est charbonné; ils en font cuire les épis dont la couleur est complétement noire, et ils semblent trouver ce mets très-agréable.

Après le maïs, les frijoles ou haricots rouges sont les substances alimentaires les plus communes au Mexique; c'est le plat national que l'indigène accommode du reste d'une façon parfaite.

Un autre plat qui n'est guère plus rare, c'est le mole, espèce de ragoût à sauce de tomates fortement pimentée. Puis viennent les quesadillas ou gâteaux faits avec du fromage enroulé dans de la pâte de maïs, et cuits au four; le chocolat, que les anciens Mexicains nommaient calahuatl; les patates douces, que l'on fait cuire à la vapeur, comme beaucoup d'autres légumes. Je ne parle pas des pois, des choux, des radis, du cresson, du pourpier, etc., des fruits tels que la banane, la sapotille, la cherimolia, la goyave, le mango, l'orange, etc. Sur certains points, on utilise aussi la racine de yuca dulce ou manioc doux. La racine de l'agave, lorsqu'elle a été bouillie, se mange en tranches comme l'ananas dont elle a l'aspect intérieur et la texture fibreuse. Sa saveur est douceâtre, et, préparée avec du sucre, elle sert à faire des conserves assez agréables.

Si les anciens Mexicains connaissaient le maïs, et on ne

peut en douter en lisant la relation de leurs migrations lorsqu'ils partirent de la province d'Aztlan, au nord du golfe de Californie, vers l'an 1160 de l'ère chrétienne, pour venir, d'abord sur les rives du Gila, puis à l'endroit dit Casas Grandes, à quatre-vingts lieues nord-ouest de Chihuahua, ensuite à Tula, à Tepeyac, aujourd'hui Guadalupe, à une lieue de Mexico, et enfin à Chapultepec, qu'ils habitèrent vers le milieu du treizième siècle; si, dis-je, ils se servaient déjà de la plante nommée aujourd'hui dourah de Syrie par les Egyptiens, blé turc par les Allemands et beaucoup d'Italiens, blé des Indes par les Siciliens et un grand nombre d'Espagnols, grains de Sicile par les Toscans, blé d'Espagne par les habitants des Pyrénées, etc., etc., d'un autre côté, ils connaissaient aussi le maguey et le pulque qui est actuellement, comme nous l'avons dit, la boisson habituelle du pays. En effet, l'histoire rapporte qu'un roi chichimèque devint éperdûment amoureux d'une belle Indienne, Sochila, qui la première lui offrit le jus que son père venait d'extraire du maguey. L'usage s'en était même tellement répandu, que la prohibition s'ensuivit, et que Nezahualcoyotl, fils aîné de Ixtlilxochitl, roi de Texcoco, chassé des Etats de son père, et parcourant les nations voisines pour les intéresser à son sort et en faire des alliées, tua de sa propre main une veuve qui, dans les environs de Chalco, tirait de l'agave un vin dont elle se servait non-seulement pour sa famille, mais encore qu'elle vendait, ce qui était sévèrement défendu par les lois d'Acolhuacan.

Nous avons déjà dit en partie comment, à l'heure qu'il est, on récolte le pulque : tout le monde sait qu'après avoir coupé le bourgeon conique qui deviendrait le pédicule de la fleur, qu'après avoir enlevé le faisceau de feuilles dont il est entouré, l'on creuse, à l'aide d'une cuiller à bords tranchants, l'iztetl du Mexicain, une cavité cylindrique de quinze à vingt centimètres de diamètre, et de dix à quinze centimètres de profondeur. C'est dans cette excavation que se rassemble la séve élaborée, nommée aguamiel à cause de sa saveur sucrée, et avec laquelle on prépare le pulque.

Pour recueillir la séve sucrée, les Mexicains se servent de l'acocote, acocotl, instrument qui fonctionne comme une pipette, et qui n'est qu'une sorte de calebasse allongée; ils aspirent d'un côté, et une fois l'acocote remplie, ils laissent écouler par l'autre extrémité le liquide qu'elle renferme, dans des outres qu'ils portent sur le dos. Les outres sont ensuite vidées sur des peaux de bœuf fixées sur quatre piquets, et où une fermentation très-vive ne tarde pas à se manifester. On soutire à trois reprises, et on a le pulque, dont on distingue deux principales espèces : le dulce et le fuerte, le premier qui renferme encore du sucre, le second qui n'en contient plus, et qui est âpre au goût, plus alcoolique, plus enivrant. Dans tous les cas, il est blanc laiteux, d'une odeur de viande pourrie très-prononcée qui s'est développée pendant la fermentation, et pour laquelle j'ai toujours éprouvé une répulsion prononcée. A défaut d'autre liquide, les Français en grand

nombre se sont habitués à cette boisson comme s'y habituent les Européens ; mais elle n'a jamais été préférée à notre vin que l'on recherche toujours quoique le plus souvent il arrive frelaté.

L'aguamiel est enlevé du maguey deux ou trois fois par jour, et, pour en favoriser l'écoulement, on racle les parois de la cavité afin d'empêcher les vaisseaux de s'obstruer. Cet aguamiel possède une saveur aigre-douce assez agréable ; il est sans odeur, légèrement opalescent, assez mucilagineux pour mousser par l'agitation.

La plaie, graduellement élargie, est couverte en rapprochant les feuilles latérales, que l'on maintient dans cette situation, soit en les liant ensemble par leur extrémité, soit en les tenant courbées sous une pierre plate, pour que les chiens, les coyotes, les ânes, etc., ne viennent pas boire à même de la cavité.

Le péon qui récolte l'aguamiel se nomme tlachiquero, et le pulque était appelé neutli par les Aztèques.

La production des maguey dure en moyenne trois mois, mais il y en a qui sont si pauvres en jus qu'ils n'en fournissent que pendant vingt jours, et d'autres, au contraire, pendant plus de six mois. On estime qu'un maguey de mauvaise qualité donne mille cinq cents livres de liqueur, un autre de qualité moyenne deux mille, et les meilleurs, qui se rencontrent dans les plaines d'Apam, de trois mille six cents à quatre mille, lors de leur entier développement. La moyenne peut être estimée à deux mille cinq cents livres.

Outre le pulque dulce et fuerte, il y a encore ce que l'on nomme dans le pays le pulque fino ou legitimo qui provient d'Apam et qui n'est mêlé ni à de l'eau ni à d'autres ingrédients; le pulque tlachique que produit la vallée de Mexico, qui est peu fermenté et qui occasionne souvent de la somnolence, des douleurs de tête, et parfois de fortes irritations à la peau; enfin le pulque ordinario fourni par les maguey de qualité inférieure, et il y en a de trente à trente-quatre espèces dont chacune donne à l'aguamiel des propriétés différentes.

On considère le pulque, au Mexique, comme très-favorable à certaines affections gastriques, intestinales et nerveuses. Il donne de bons résultats dans les diarrhées chroniques, dans les affaiblissements généraux, dans les gastralgies, etc. Les tisanes formées de pulque avec la espinosilla (*hoitzia coccinea*) sont administrées dans les fièvres intermittentes, mais je n'en ai obtenu aucun résultat. On y met de la piña (*bromelia ananas*), du rabaño (*raphanus sativus*), pour augmenter son action diurétique, etc., etc.

Les boissons composées avec du pulque, de l'orange, de l'ananas, de la tuna, de la cherimolia, de la goyave, de la fraise, sont très-estimées par la société mexicaine, et on en fait usage dans toutes les réunions intimes.

Après le pulque, sur la composition et les propriétés duquel nous reviendrons plus tard, comme sur celles du maïs, les boissons les plus répandues au Mexique sont l'aguardiente, qui provient du jus fermenté et distillé de la

canne à sucre ou de la mélasse ; le mescal, qui s'obtient de la manière suivante : on fait cuire la racine du maguey sous la cendre, puis on la fait fermenter après l'avoir broyée. L'alcool qu'on en retire est tonique sans être irritant, et passe pour avoir des propriétés stomacales.

Les autres liqueurs qui ont été bien décrites par M. le pharmacien aide-major Thomas, dans son essai topographique sur Orizaba, et dont on fait aussi usage sur les hauts plateaux, sont : le chinguirito, produit distillé de la fermentation des résidus de sucre brut dissous dans de l'eau ; le tepache commun, liquide fermenté que l'on prépare en dissolvant dans de l'eau, de la panela (petit pain de sucre brut). On y ajoute un peu de son quand le liquide est en fermentation; on le passe à travers un petit tamis en crin et on le livre à la consommation.

Il y a encore la chicha que l'on prépare en mettant dans de l'eau d'orge des tranches d'ananas et de la pâte de maïs. Quatre jours après que le mélange a été fait, on y ajoute du sucre, du girofle et de la cannelle. On laisse encore fermenter quatre jours, on passe le liquide et on le boit. Dans les Cordillères du Pérou et de Cundinamarca, on donne ce nom à une sorte de bière faite avec du maïs fermenté dans de l'eau.

Puis c'est le pozole, boisson préparée avec du maïs grillé et réduit en poudre sur le metate. On met la poudre en contact avec de l'eau, et on boit le liquide dès qu'il fermente.

Enfin, c'est le tepache de Tumbiriche, boisson que l'on

prépare avec le fruit rouge et acide du *bromelia pinguis* de Linnée, famille des broméliacées. On écrase ce fruit et on le met dans de l'eau avec du sucre; le liquide ne tarde pas à fermenter, et alors on le boit.

Nous avons déjà parlé de la colonchi, etc., et il y a encore une boisson que l'on fait avec la chia blanche, semence d'une espèce de sauge qui est très-commune au Mexique, etc., etc. Je ne dis évidemment dans tout ceci que ce qu'il y a de plus remarquable au point de vue des aliments et des boissons, comme du reste pour toutes les matières que nous traitons en ce moment, et sur lesquelles nous aurons à nous expliquer encore dans la partie médicale de cet ouvrage. C'est un simple aperçu, ainsi que je l'ai dit en commençant.

IX

Vêtements : sombrero, manga, zarape, chivaras, rebozo, etc., etc.

Au Mexique, comme dans toutes les colonies, on accepte ou plutôt on subit les modes européennes, surtout celles de la France, et cela, le plus souvent, en dépit du climat et des nécessités locales. C'est ainsi que l'on voit apparaître dans les villes du nouveau monde le costume que nous portons à Paris, à Londres, etc. Je n'ai pas pour le moment à faire ressortir les inconvénients de ce système, et je dois me borner à donner un aperçu de la manière dont se vêtent les Mexicains.

Le costume mexicain proprement dit se compose, pour les hommes, d'un vaste chapeau, sombrero, en feutre gris de qualités diverses, à fond plat ou arrondi, avec ou sans ventouses, dont les bords larges, non relevés, sont garnis ou non de galons d'or et d'argent. Au point de jonction du fond avec les bords, circule ordinairement une imitation de serpent plus ou moins enrichi, dont les extrémités se réunissent en se croisant : c'est la toquille. Lorsqu'il pleut, on recouvre souvent le sombrero d'une toile cirée noire, qui forme tout autour une pente pour l'eau dont la stagnation devient ainsi impossible.

La chemise, parfois brodée, dans tous les cas fine et blanche, a son col rabattu, autour duquel est nouée une cravate aux couleurs voyantes. Le gilet, la veste, le pantalon, sont habituellement du même tissu, en velours, en drap, en cuir. La veste, surtout, est chamarrée de galons, de broderies de toute espèce; le pantalon se bontonne du haut en bas sur les côtés, laissant quelquefois apparaître, par des jours ménagés à dessein, un caleçon de la plus fine toile. Les boutons du pantalon, comme ceux qui ornent le gilet, la veste, sont en or, en argent, en cuivre, en acier, suivant la fortune de chacun. Ce pantalon est, pour l'ordinaire, retenu sur les hanches au moyen d'une ceinture de soie rouge. Au-dessus de lui, en voyage, quand il pleut, quand il fait froid, on passe un autre pantalon de peau tigrée, de peau à longs poils, etc., qui se fixe autour des reins à l'aide d'une garniture en cuir ornée de dessins : ce sont les chivaras, qui sont extrêmement utiles à cheval, et qui s'attachent au-devant de la selle quand le moment est venu de s'en débarrasser.

Le manteau mexicain est la manga et le zarape, sorte de chasuble percée à son centre d'une ouverture, pour laisser passer la tête. Il y a des mangas en drap fin, bordées de galons d'or, qui coûtent plus de deux cents piastres; le zarape n'en diffère guère que par la nature de l'étoffe, qui est en coton, en laine aux dessins les plus variés, et quelquefois en caoutchouc.

Les pieds sont chaussés de souliers, de bottines, de bottes, ornés ou non, suivant les cas, d'énormes éperons

qui traînent à terre avec beaucoup de bruit, et qui empêchent d'appuyer le talon.

Ce costume, dans son ensemble, ne manque pas de pittoresque, et lorsqu'il est rehaussé par des brillants, par des ornements d'or et d'argent, il est réellement très-joli.

Il y a, à côté de cela, quelques types de costumes, comme celui, par exemple, de l'aguador, porteur d'eau que l'on rencontre partout dans les rues de Mexico. Cet aguador est vêtu d'un caleçon blanc au-dessus duquel il porte une culotte de velours ou de peau, qui ne descend que jusqu'aux genoux. Sa chemise blanche est plus ou moins propre, et un tablier de cuir recouvrant ses épaules, forme plastron en avant, tandis qu'en arrière il constitue un bourrelet qui sert à maintenir en équilibre le vase de terre rouge imitant une grenade d'artillerie, dans lequel se trouve l'eau qu'il va distribuer. Sa tête est coiffée d'une casquette aussi en cuir, de la forme de celle de nos jockeys. Une courroie passe sur le front au-dessus de la visière, et soutient par les anses le vase dont nous venons de parler ; une autre courroie, prenant son point d'appui sur le sinciput, croise la première et vient en avant supporter, à la hauteur de la partie moyenne des cuisses environ, une seconde cruche également en terre rouge, plus petite que la précédente et maintenue écartée avec la main qui retrousse en même temps le tablier. Les pieds, nus comme le cou, sont ordinairement chaussés de sandales.

Le métis de la basse classe porte un pantalon ordinaire

en toile ou en autre étoffe, avec une chemise plus ou moins déguenillée, un chapeau de paille, un zarape commun, et ses pieds sont aussi nus ou avec des sandales.

L'Indien proprement dit ne fait guère usage de chemise ; son pantalon est en cuir jaune descendant jusqu'aux genoux. Il a les pieds nus ou bien garnis de deux morceaux de cuir de forme carrée attachés avec des courroies. Il a des scapulaires au cou, et son chapeau est en paille grossière. C'est ainsi qu'on le voit descendre des montagnes qui environnent Mexico, portant sur le dos une énorme charge de charbon, ou bien une cage à claire-voie remplie de volailles, de poterie, etc., ou bien un filet bourré de fruits, le tout retenu par une corde qui lui passe sur le front, de sorte que la tête supporte une grande partie du poids. Il a le corps porté en avant, le jarret ployé, et il s'achemine de cette manière, au petit trot, vers la ville où il va vendre ses provisions.

Nous avons vu, sur différents points, cet Indien se garantir de la pluie au moyen d'un manteau fait de feuilles de palmier, et quelques-uns se contentent de jeter sur leurs épaules une natte rattachée sur la poitrine au moyen d'un bout de corde. Dans les terres tempérées et dans les terres chaudes, son pantalon est de coton blanc, retenu par une ceinture.

Les Mexicaines n'ont guère de costume particulier : c'est la robe de nos Européennes, qu'elles portent traînante, et avec laquelle elles dissimulent ainsi leurs pieds, qu'elles ont cependant fort jolis. C'est la crinoline, c'est le

pantalon qui descend toujours très-bas. Dans la société, quand les dames sortent le matin, pour aller à la messe ou à la promenade, elles sont ordinairement vêtues de noir avec la mantille. Chez elles, elles ont le rebozo, sorte d'écharpe de nuance bleue, brun-grisâtre, en fil, en soie et coton, dont elles jettent une extrémité sur l'épaule, et au-dessous duquel elles n'ont ni corset ni corsage. L'après-midi elles font usage du châle, dont elles ont soin, quand elles entrent dans une église, par exemple, de s'envelopper la tête et de se couvrir la figure. Elles ne mettent guère que des fleurs dans leurs cheveux, qu'elles savent admirablement tresser. Cependant elles commencent à adopter aussi les coiffures de nos Parisiennes. En somme elles ont un goût et une élégance naturelle qui les fait briller dans les réunions.

La china ou métisse du peuple est en général une assez belle créature, à peau couleur d'ananas, apiñonada, aux formes arrondies et élégantes, au pied mignon, qu'elle sait chausser à l'occasion d'un joli petit soulier de satin. Elle porte un jupon de dessous, court, brodé ou bordé de dentelle, et celui de dessus, un peu moins long encore, est en étoffe de coton, de laine, et même de soie de couleur ordinairement éclatante et à grands ramages. Sa poitrine n'est recouverte que d'une chemise fine, laissant voir une partie de sa gorge, que ne dissimule pas toujours son rebozo jeté sur ses épaules avec un abandon plein de charmes. La china sait laver le linge, apprêter le mole, assaisonner les quesadillas, confectionner le pulque avec

l'ananas, l'amande, etc. Il n'est pas de rues où l'on ne la voie gracieuse, avenante, et dans la jarabe, danse nationale pleine de gestes, elle captive par ses mouvements lascifs, en même temps que par les regards lancés de ses yeux sombres. Sa chevelure noire est parfaitement ondulée, garnie de roses, de fleurs des champs, et son caractère est désintéressé, vif, naturel, jaloux et aimant.

L'Indienne porte une chemise dont les manches sont très-courtes. Son costume consiste en une pièce d'étoffe de laine qu'elle enroule autour de son corps, où elle est retenue au-dessus des hanches par une ceinture. Elle se livre, comme l'Indien, aux plus rudes travaux, ayant les pieds nus, la gorge et les bras à découvert, la tête garnie d'une abondante chevelure noire disposée en tresses entremêlées de rubans qu'elle ramène en cercle autour de son front, ou quelle laisse tomber sur son dos, et que recouvre souvent un chapeau à larges bords, en paille d'aloès ou en feutre. Son allure vive ne le cède en rien à celle des hommes de la même race, et lorsqu'elle s'avance d'un pas rapide, elle a le plus souvent des enfants à peine vêtus qui trottinent autour d'elle, quand elle ne les porte pas sur son dos, où les retient son rebozo, dont elle se sert aussi pour placer des fardeaux, en même temps qu'elle tient à la main des paniers, des fruits, des légumes, etc.

Quand la mère veut allaiter, ce qu'elle fait partout où elle se trouve, elle détache son rebozo, qu'elle noue d'ordinaire au-devant du cou ; elle en passe sous le bras une extrémité qui va rejoindre celle qui surmonte l'épaule

opposée, et le nourrisson, glissant sa tête le long de la poitrine, vient saisir le sein de celle qui n'interrompt pour cela ni sa marche ni ses travaux.

Les étrangers et les étrangères conservent généralement au Mexique le costume de leur pays, avec quelques modifications cependant, qui portent principalement sur la coiffure, car chacun reconnaît la nécessité de se garantir des rayons d'un soleil ardent, par l'usage d'un chapeau qui préserve suffisamment la tête, la nuque, etc., et ceci aussi bien sur les hauts plateaux que dans les autres parties du pays.

X

Habitations : maisons de l'intérieur des villes, maisons des faubourgs, cases des Indiens, etc.

Au point de vue des habitations, il faut distinguer celles des villes, celles des campagnes, et dans les villes elles-mêmes, les maisons de l'intérieur ne ressemblent nullement à celles des faubourgs.

Les maisons de l'intérieur des villes, qui sont toutes à terrasses, généralement à un étage, se composent ordinairement de quatre corps de bâtiment circonscrivant une cour à peu près carrée où se trouvent souvent, dans le centre, un bassin, une fontaine, avec des arbustes, des fleurs. Sur les côtés de la cour il y a un impluvium qui permet de gagner à pied sec le bel escalier en pierre, en marbre, qui conduit au premier étage. Là, une galerie couverte, garnie encore de fleurs, conduit au grand salon ainsi qu'aux autres pièces qui toutes communiquent entre elles, et qui, outre leurs amples dimensions, prennent en abondance, sur l'extérieur, de l'air et de la lumière, par des portes, par des fenêtres bien pròportionnées, et garnies ordinairement de vastes balcons donnant sur les rues.

Au rez-de-chaussée, se trouvent les magasins, les remises, les écuries; les salles du dessus servent à l'habitation et sont pourvues de tout le mobilier que l'on rencontre en Europe.

Il n'y a de cheminée nulle part, et réellement le froid n'est jamais assez intense pour qu'on ne puisse s'en passer. Les cheminées ne conviendraient guère que dans les rez-de-chaussée et les maisons basses, pour y dissiper l'humidité; alors elles seraient préférables aux braseros dont on y fait usage, et qui vicient nécessairement l'air par l'acide carbonique qu'ils dégagent, si bien qu'ils soient installés.

La salle à manger communique avec la cuisine au moyen d'une ouverture par laquelle on passe les aliments, et dans cette cuisine il y a au centre des fourneaux en briques sur lesquels on fait cuire tous les mets. Ici encore, à défaut de courant d'air suffisant, les émanations du charbon se font souvent sentir d'une manière nuisible.

Plusieurs maisons possèdent une salle pour les bains dont on fait un assez grand usage. Presque toutes ont leur puits, et leurs pierres à filtrer, creusées en forme de pyramide renversée, et disposées sur des supports en bois.

Les latrines sont pourvues de tuyaux qui communiquent avec les égouts de la rue, et c'est ordinairement la partie du bâtiment qui laisse le plus à désirer.

A l'extérieur, les maisons ont un charmant aspect. Elles sont habituellement construites en belles pierres revêtues,

ici d'une couche en porcelaine en forme de mosaïque, là d'un enduit de plâtre aux couleurs les plus tendres.

Dans les faubourgs il est loin d'en être ainsi : ce sont de petites maisons mal bâties, sans étage, qui ne sont ni planchéiées ni pavées et où règne une humidité constante. Ces huttes infectes n'ont ordinairement qu'une porte, pas de fenêtre, et l'air s'y renouvelle avec les plus grandes difficultés. C'est là que végète dans la malpropreté, dans la fange, une population nombreuse, mal nourrie, mal vêtue et plongée dans la plus profonde misère. Tout à l'heure on avait ménagé dans des pièces très-hautes et très-aérées, toutes les commodités de la vie, toutes les jouissances d'un climat chaud avec quelques précautions contre les froids subits; maintenant c'est le contraire qui a lieu, et il est difficile, dans cet état de choses, de ne pas attribuer à l'insalubrité des logements, comme à celle des villes, une part énorme dans le développement du typhus qui est endémique sur les hauts plateaux.

Les cases des Indiens sont construites en planches, en terre ou avec des pierres entassées sans art, et recouvertes d'un toit enfumé, fait lui-même de bois, de feuilles d'aloès, de spathes de maïs ou zacate, etc. On n'y rencontre guère, en fait de meubles, que la pierre, metate, sur laquelle on broie le maïs, le plateau, comalli, sur lequel on fait cuire la pâte, le petit pot dans lequel on confectionne l'atole; ce sont là les objets de première nécessité que la femme apporte en dot à son mari. Il y a de plus une natte en jonc qui sert de lit, de table, de siége, une cruche,

quelques tasses de calebasse; le fourneau se compose de trois grands cailloux disposés en triangle. Les instruments d'agriculture ou autres se trouvent dans un coin. Les murs sont tapissés d'images de saints, de saintes, auxquels les habitants adressent des oraisons, des prières, comme ils l'auraient fait autrefois à leurs idoles. La religion nouvelle a été en effet adoptée par les Indiens, plutôt dans son culte extérieur que dans son culte moral, qu'ils ont confondu avec celui de leurs anciennes divinités; ils assimilent encore la passion du Christ aux apothéoses sanguinaires des victimes humaines, et l'adoration de la vierge de Guadalupe ou de *los remedios*, au culte de Centeotl et d'Omecihuatl.

Au-dessous des hauts plateaux, dans les terres tempérées et surtout dans les terres chaudes, ces mêmes cases sont faites de tiges de bambous ou de roseaux, fendues dans leur longueur et placées de manière à laisser librement circuler l'air. A ce point de vue encore, il y a moins de raisons d'infection que sur les altitudes où l'aération est difficile, impossible, malgré le séjour dans un espace étroit, non-seulement de la famille, des meubles, des ustensiles de toutes sortes, mais encore des poules, des cochons, des chiens qui vivent pêle-mêle et en bonne harmonie avec les femmes, les enfants, etc. Là, les chaumières perdues au milieu des jardins, et d'une luxuriante végétation, ont un aspect riant, agréable; ici, ce sont d'immondes refuges où l'âtre fumeux mêle à l'atmosphère les produits d'une combustion incomplète, où règnent l'in-

curie, la malpropreté, où le sol est sans cesse empreint d'une humidité qui active la décomposition des débris organiques qui le jonchent.

Quelques-unes de ces cases cependant, sont construites en adobes ou briques cuites au soleil, et leur toit en tuiles, prolongé sur des poteaux, forme une galerie couverte autour du petit édifice; mais, presque toujours encore, il n'y a qu'une porte pour donner du jour, de l'air, et pas plus que dans les précédentes, le sol n'est planchéié ni carrelé, de sorte que tout dans l'hygiène publique, comme dans l'hygiène privée, semble se réunir sur les hauts plateaux, aussi bien dans les campagnes que dans les villes, pour produire des foyers d'infection.

Toutes ces cases disséminées sans ordre, ou disposées en allées bordées de cactus, de maguey, etc., forment des villages dont l'église, souvent hors de proportion avec leur importance, est toujours le monument principal, et ceci sur les hauteurs de même qu'à des niveaux inférieurs où le village indien, vu de loin, ressemble à un petit bois dont les arbres sont dominés par un clocher, et où les rues sont de véritables promenades tirées au cordeau, se coupant perpendiculairement.

Nous savons que les villes aussi sont presque toutes bâties sur le même plan, avec des rues droites se coupant perpendiculairement de manière à former des cadres ou carrés, et orientées suivant les quatre points cardinaux, tantôt au nord vrai, tantôt et le plus souvent dans le sens du méridien magnétique. Ce système, s'il présente trop

d'uniformité à la vue, est du moins commode, et favorable sous le rapport de la ventilation ; mais il n'est pas une des villes des hauts plateaux qui ne soit parcourue par des ruisseaux où se rendent toutes les immondices, et qui, remplis d'eau pendant la saison des pluies, sont ensuite presque à sec, et deviennent ainsi des cloaques infects où les matières organiques végétales et animales se trouvent dans les meilleures conditions pour subir une fermentation putride, active et continue. Que l'on parcoure Puebla, Mexico, Queretaro, San Luis de Potosi, etc., et l'on sera étonné de l'incurie qui règne partout au point de vue de la conservation de la santé. Heureusement encore que la libre et puissante ascension de la vapeur d'eau vers les montagnes boisées qui bordent les vallées entraîne avec elle les miasmes qui se dégagent en tous lieux, car sans cela le typhus y ferait bien d'autres victimes qu'on ne l'observe. On verra que nous n'exagérons rien quand nous donnerons la topographie de ces villes, quand nous décrirons le mode de construction et de curage des égouts, les systèmes de fosses d'aisances, les dispositions des marchés, des abattoirs, la multiplicité des puisards autour des habitations des villes et des campagnes, etc., etc.

XI

Mœurs et coutumes des créoles, des métis, des Indiens et des étrangers.

Le Mexicain, et j'entends sous ce nom le créole, a conservé la fierté espagnole; il vous accable de politesses auxquelles il ne faut se fier que dans une certaine limite, car si l'on voulait toujours abuser de son expression *à la disposicion de usted*, à votre disposition, qu'il emploie à tout propos, on serait souvent mal venu. Il est extrêmement susceptible, orgueilleux. Il veut paraître quand même. Il a la conscience du bien et du mal, mais il n'en a pas le sentiment.

Sa passion dominante est le jeu, et le monte, la roulette, etc., n'ont pas de plus fervents adorateurs. C'est là que se font et se défont les fortunes; tel qui était riche la veille, en sort pauvre le lendemain. Le Mexicain perd du reste des sommes fabuleuses sans sourciller, et dans l'adversité il ne fait pas paraître plus d'émotion que quand il gagne. Il roule, il fume sa cigarette tranquillement, et lorsque la fortune lui a été contraire, il se promet bien de reprendre sa revanche à la première occasion, dès que,

par un moyen quelconque, il aura pu rentrer en fonds. Ce moyen ne sera pas toujours honnête, loyal, mais qu'importe cela dans un pays où il n'est guère de réprobation attachée au métier de voleur, de bandit, et où un chef de bande est souvent l'individu le plus considéré. Il faut des laquais, des équipages ; il faut des habits brodés, des toilettes de toutes sortes, et pour y arriver rien ne repugne ; on se fait détrousseur de grand chemin, on mange chez soi de la tortille, des haricots, le tout arrosé d'eau claire.

Outre la passion du jeu, le Mexicain a encore celle du cheval, et il s'exerce dès le jeune âge à l'équitation. Il excelle à lancer son coursier à fond de train et à l'arrêter brusquement sur place. Il dépense des sommes folles pour le harnachement de sa monture plaqué d'argent, avec des tapis, des fourrures du plus grand prix.

Puis, ce sont les combats de taureaux qui font ses délices; il acclame avec frénésie, en lançant son chapeau dans l'arène, le toreador, le picador, le matador, et même l'animal, lorsque l'un ou l'autre s'est distingué par quelque prouesse. Les courses de taureaux, où le cavalier poursuit l'animal lancé dans l'espace, le lace, le renverse avec une ardeur, une adresse, un courage que l'on regrette de ne pas voir employés à un meilleur usage, ont aussi pour lui le plus grand charme, comme les combats de coqs dont j'ai déjà parlé.

Le Mexicain aime encore à aller, dans la nuit, donner des sérénades à la dame de ses pensées qui, un instant

auparavant, était derrière les barreaux de sa fenêtre, entretenant avec lui, pendant des heures entières, une conversation d'amour. Il préfère tout cela aux travaux utiles, et on en voit peu qui s'occupent réellement, sérieusement de commerce, d'industrie, etc.

La jeunesse mexicaine est remarquable par la vivacité de l'intelligence, par la rapidité de la compréhension ; malheureusement ces qualités précieuses, livrées à elles-mêmes et privées du concours de l'attention, de la persévérance et du travail, ne suffisent point pour la culture sévère des sciences, qui, effectivement, font peu de progrès au Mexique. On est surpris de la rapidité avec laquelle les jeunes gens arrivent à un certain degré d'instruction, ils y arrivent même plus vite que ceux d'Europe ; mais ce degré ils ne le dépassent plus, car, pour cela, il faudrait travailler opiniâtrément, et peu sont susceptibles d'une attention profonde et soutenue. Ils apprennent par cœur le droit, la médecine, etc., dans des livres écrits en français, dont ils ne comprennent pas toujours le sens. On les entend, sous les galeries des écoles, étudier à demi-voix la leçon qu'ils iront répéter le lendemain ; ils deviennent ainsi de beaux parleurs, de beaux phraseurs, mais ils restent praticiens médiocres. Cependant le droit et la médecine sont sans contredit les deux professions qui brillent le plus au Mexique ; mais les hommes qui y sont surtout distingués sont presque tous venus se perfectionner chez nous... Toutes les grandes exploitations sont d'ordinaire abandonnées aux étrangers.

La toilette, la promenade, le bain, la musique, la danse, voilà à peu près à quoi se borne la vie des Mexicaines. On ne les voit guère coudre, broder, se mêler aux travaux du ménage ; tout est abandonné aux domestiques qui ont souvent avec les maîtresses la plus grande familiarité. Elles ne lisent même pas, et, en arrivant chez elles, il est ordinaire de les trouver nonchalamment étendues sur un divan, fumant la cigarette, ou bien, les bras croisés, les yeux fermés, et rêvant.... probablement d'amour qui fait le principal objet de leurs pensées. Elles sont vêtues de satin, de soie, mais il est bien rare qu'on n'aperçoive pas un trou à la robe, une tache au corsage. Les cheveux sont disposés avec un goût exquis, mais souvent les pieds sont mal chaussés et les jambes nues. Quand elles sortent, ce n'est guère qu'en voiture qui est escortée par un ou plusieurs cavaliers portant à la tête de leurs chevaux des rubans de la couleur de leur costume. Ce sont ce que l'on nomme les novios, dont le préféré possède le pouvoir de faire ouvrir ou fermer à volonté les fenêtres des balcons, qui met le veto sur les entrées et les sorties, qui dans un bal s'inscrit pour toutes les contredanses et surtout pour la habanera que la novia ne fait jamais qu'avec lui. Ceci dure pendant un an, deux ans, puis le novio se retire et un autre lui succède jusqu'à ce qu'enfin un mariage arrive à se conclure, toujours sans dot de la part de la femme qui aurait besoin cependant de beaucoup d'argent pour satisfaire son goût de luxe, et qui estime d'autant plus son mari qu'il lui en donne davantage à

dépenser, à gaspiller, para gastar, selon son expression.

Les Mexicaines connaissent presque toutes à fond le langage des fleurs; elles savent dans les théâtres, à leurs croisées, jouer admirablement de l'éventail et correspondre ainsi avec leurs adorateurs, qui restent blottis, pendant des temps infinis, en face d'elles, dans l'encoignure d'une porte, sur le bord d'un trottoir. Ceci n'empêche pas l'échange des billets doux où, dans un style imagé, se lisent les plus charmantes et les plus poétiques expressions d'un amour qui souvent est plus imaginaire que réel. La Mexicaine donne à l'occasion tout ce que peut donner l'amitié, mais il est rare qu'elle aille au delà. Au demeurant, c'est une bonne personne, d'une souplesse extrême de caractère, ayant le sentiment de la famille très-prononcé, et si elle laisse à désirer sous le rapport des qualités solides, elle n'en est pas moins infiniment supérieure à l'homme.

Autrefois, surtout du temps où les prêtres régnaient, beaucoup de jeunes filles entraient dans les couvents, et se faisaient monjas, religieuses, quelquefois de leur plein gré, mais le plus souvent contre leur volonté. Une señorita, demoiselle, aimait un jeune homme, ce n'était pas la volonté de ses parents ; le moine s'en mêlait et immédiatement elle était enfermée dans un cloître. J'avais une amie, me disait un jour une Mexicaine, pero que hermosa era, mais qu'elle était belle ! elle perdit son père, elle aimait un fiancé qui l'adorait, et il vint à l'esprit de sa mère endoctrinée par les frères, frailes, qu'elle se fît monja ;

l'infortunée ne voulait pas, elle pleura amèrement, *pero tuvo que entrar, contra su voluntad, porque su madre y los frailes la obligaron*, mais elle fut forcée d'entrer au couvent, contre sa volonté, parce que sa mère et les moines l'y obligèrent. Aujourd'hui, heureusement, il n'en est plus tout à fait ainsi, mais le cas, cependant, se représente encore trop souvent sous l'influence d'un clergé fanatique, ignorant et dépravé. C'est ce clergé qui porte le trouble et le déshonneur dans les familles ; qui fait vœu de chasteté et qui vit publiquement avec des femmes dont il a des enfants ; qui tend la main dans les rues pour se la faire baiser comme on le fait à un seigneur et maître. C'est ce clergé enfin, devant lequel tout le monde se découvre, et qui, au lieu d'inculquer de saines doctrines aux populations, ne semble leur enseigner la religion que par ce qui peut frapper les sens. Ainsi, naguère encore, on voyait à chaque instant au Mexique des processions qui ressemblaient plus à des mascarades qu'à de véritables cérémonies religieuses.

C'était à Palmar, au mois de décembre 1862, à propos de la fête de Noël ; la Vierge, en vraie caricature, montée sur un âne conduit par l'ange Gabriel et suivie de saint Joseph, sortit solennellement de chez l'alcade, le 24, à huit heures du soir ; elle était vêtue de blanc, et l'on avait eu soin, en raison de la circonstance, de lui dessiner des formes en rapport avec sa position. On lui fit faire ainsi le tour de la ville, et l'on se rendit chez le curé où eut lieu la naissance de l'enfant Jésus au milieu de force litanies

et d'actions de grâces. De cet endroit, la procession se remit en marche vers l'église, et là on procéda au baise-pied d'une poupée emmaillotée. .

Va-t-il porter le viatique à un malade, le prêtre est logé dans une voiture d'apparat traînée par deux mules ; un enfant le précède en agitant sans cesse une énorme cloche, et, de chaque côté, des hommes en manteaux gris, armés de lanternes, entonnent en marchant les chants les plus discordants. Du plus loin qu'ils entendent ce vacarme, les Mexicains de tout âge et de tout sexe se découvrent et se prosternent à terre jusqu'à ce que l'ordre et le silence soient rétablis.

A la Toussaint, les places se garnissent de baraques de saltimbanques, de boutiques où l'on vend des tombeaux ornés de feuillage, des squelettes en carton peint dont le membres se meuvent au moyen de ficelles, des têtes de mort, des cadavres en sucre, etc., etc. Au milieu de tout cela se trouve une rotonde où la musique joue, et où se promène de neuf heures du soir à minuit, moyennant rétribution, toute la jeunesse dorée ainsi que les dames parées pour cette fête, de chapeaux impossibles tant ils sont chargés de rubans et de fleurs. Partout l'on s'amuse, l'on chante, l'on danse sur ceux qui ne sont plus.

Mais c'est surtout lors des fêtes de Pâques que les cérémonies prennent un caractère burlesque, et les églises deviennent alors de véritables théâtres où l'on se rend en foule pour admirer les décorations, les illuminations, etc.

Un enfant meurt-il, on place son corps sur une plan-

che, ou sur une table, au milieu de fleurs effeuillées ; son front est ceint d'une couronne en métal brillant, et c'est ainsi qu'il est conduit en terre, entouré de porteurs de cierges, et précédé d'une musique plus ou moins gaie. Si c'est une jeune fille, elle est vêtue de blanc, et étendue sur une espèce de char tout garni de rubans et de roses. Dans toute autre circonstance, le cadavre est ordinairement enfermé dans un cercueil de bois noir que huit hommes, qui se relayent par quatre, transportent rapidement au cimetière en passant un instant par l'église. Ici, point de pompes, point de musique, pas davantage le plus souvent de parents ni d'amis. Il arrive même dans la basse classe qu'on ne fait pas les frais d'une bière, et que le mort, enveloppé dans un linceul grossier, est dirigé vers sa dernière demeure couché dans une sorte de brancard qu'à tour de rôle plusieurs individus soutiennent sur leurs épaules.

Aux offices, c'est un bourdonnement confus dans lequel les lèvres parlent sans doute plus que le cœur. Certaines églises ont une destination toute particulière, et il en est une à Mexico où les voleurs, quand ils méditent un bon coup, vont promettre une offrande à Notre-Dame de la Soledad, en cas de réussite. La promesse tenue, ils croient ne plus rien avoir sur la conscience.

Voilà brièvement comment est l'esprit moral et religieux au Mexique, où les fêtes sont très-multipliées, où les églises, dans lesquelles on ne trouve ni chaises ni bancs, servent souvent de rendez-vous aux Mexicaines, qui, as-

sises sur leurs talons, se livrent à toutes sortes de signaux, quoiqu'elles aient l'air de prier.

On voit que dans tout cela la forme l'emporte beaucoup sur le fond, et ceci surtout chez les Indiens, qui honorent encore les idoles que le temps a épargnées, et qu'ils appellent les vieux saints, los santos antiguos. Il n'y a pas si longtemps que, quand on eut déterré à Mexico même la statue d'une affreuse divinité formée par les images de Teoyaotlatohua, le dieu qui présidait à la mort violente, et de Teoyaomiqui, la déesse de la mort pour la guerre sacrée, pour la défense de l'abominable religion ancienne, on observa, chaque matin, qu'elle avait été couronnée de fleurs pendant la nuit.

Pour en revenir aux créoles proprement dits, qui, comme nous l'avons vu, préparent leur ruine sans inquiétude, et se soumettent avec calme au malheur, on les voit poser jusqu'aux approches de l'éternité. Presque tous meurent bravement, en apparence du moins, et pourvu qu'ils aient été confessés, ils se laissent pendre et fusiller sans montrer la moindre trace de peur ou de regret. C'est presque le fatalisme de l'Orient, où l'on aime aussi à étaler du faste dans l'opulence, et où l'on supporte l'adversité avec insouciance, avec indifférence même. Il y a dans le Mexicain un singulier mélange d'activité, d'énergie, de stoïcisme, d'indolence, d'apathie et de timidité. Les femmes elles-mêmes, par leurs habitudes de mollesse, de *dolce far niente*, etc., ne sont pas sans rappeler celles des peuples du Levant.

Toute cette société, qui s'éteint en riant, comme disait Salvien en parlant de l'empire romain à la veille de son renversement, a des habitudes d'urbanité qui se révèlent surtout dans les réceptions. Rien de plus cordial que l'accueil qu'on y reçoit, et bientôt l'intimité devient si grande, les relations si franches et si aisées, que l'on croirait être au sein de sa famille ; mais, les démonstrations amicales du premier jour ne se transforment guère, et après des relations assez longues et suivies, c'est toujours la même manière d'agir.

Dans cette classe que nous venons de décrire, il est aussi des métis qui vivent de la même vie, qui ont les mêmes mœurs, les mêmes coutumes ; cependant ceux-ci fournissent généralement la catégorie des tailleurs, des cordonniers, etc., qui passent leur existence assis ou mal couchés sur un sol froid et humide, dans des habitations étroites, malpropres, malsaines, où végètent ensemble et pêle-mêle deux et trois familles ; ne se nourrissant que de tortilles, de frijoles, de chile, qu'ils n'ont même pas toujours à discrétion dans les années de sécheresse ; ne buvant que de l'eau, ou bien de l'aguardiente, du mescal, qu'ils ne prennent qu'en dehors des repas, à jeun, alors que les alcooliques sont plutôt nuisibles qu'utiles ; vêtus de lambeaux de tissus qui ne les mettent à l'abri ni des intempéries de l'air, ni des variations de température si brusques et si fréquentes sur les hauts plateaux du Mexique, entre le soleil et l'ombre, entre le jour et la nuit ; portant souvent le cachet d'une procréation impure et prématurée, par suite de l'état des mœurs et l'absence de police sanitaire

dont on se prive sous prétexte qu'elle répugne au sentiment national, sans songer aux inconvénients, aux dangers qui en résultent au point de vue de la santé publique, aussi bien pour l'individu que pour sa race.

On devine sans peine quel doit être l'aspect de ces habitants, et au moral ils ne valent pas mieux qu'au physique. Ce sont surtout les métis qui sont cruels, menteurs, voleurs et fourbes ; ils fournissent ce que l'on nomme les léperos, sortes de fainéants crasseux et déguenillés, qui obstruent tous les chemins et fatiguent les étrangers de leurs tyranniques obsessions. On en rencontre surtout aux portes des églises, où on les voit assis au soleil, drapés dans leurs loques comme des empereurs romains dans leur manteau de pourpre, et se traitant mutuellement de Grâces et de Seigneuries, tout en se livrant à la chasse des coassociés de leurs guenilles. Ce sont de véritables lazzaroni qui font le mal sans remords, si faible que soit l'intérêt qu'ils puissent y trouver. S'ils ne sont pas surveillés, ils ne sauraient entrer dans une maison sans y dérober quelque chose, ne fût-ce qu'un rien, pour satisfaire au génie malfaisant qui les domine; pour le plus léger motif, ils plongent leur couteau dans le sein d'un autre, et entre eux ils déploient la plus impitoyable barbarie. Cependant ils ne sont pas vindicatifs, et dans leurs rapports ordinaires avec les classes élevées, ils sont toujours humbles et polis. Peu craintifs de la mort, qu'ils ont souvent envisagée de près, habitués aux privations, se contentant de quelques tortilles pour nourriture, allant nu-pieds quand ils n'ont pas de souliers, ne

connaissant d'autre lit que la terre et une couverture, ces léperos sont ceux qui donnent les meilleurs soldats, tandis que les Indiens restent difficilement sous les drapeaux et désertent presque tous.

Les bonnes, les cuisinières, les femmes de chambre, etc., sont presque toutes métisses, et leur immoralité ne le cède guère à celle des hommes. Ce sont elles qui entretiennent surtout la prostitution, à laquelle on n'oppose nulle règle, nulle limite. Dès le jeune âge elles ont vécu couchées pêle-mêle avec des hommes, des femmes, parents ou amis, et quand elles sortent intactes de ce contact, elles conservent toujours le souvenir des plus détestables exemples. La mère, du reste, ne se fait pas scrupule de vendre sa fille; elle la conduit elle-même là où la honte et le déshonneur lui sont réservés, ou bien c'est un frère qui lui sert de guide, et qui attend son retour pour partager avec elle le produit de son commerce. Je n'en dis pas davantage, car cela suffit déjà largement pour juger de la valeur de cette race. Je passe aux Indiens.

Comme nous l'avons dit, l'Indien est laborieux, docile, et l'on est étonné de la force physique, de l'énergie qu'il est susceptible de déployer dans les travaux les plus rudes. Né dans une hutte, couché sur une natte, nourri de quelques fruits, de tortilles, il ne rêve pas un état meilleur; il semble aussi attaché à sa pauvreté que les peuples civilisés le sont à leurs richesses. De même que le Lapon ne change pas son gîte enfumé, ni son poisson sec, ni son huile puante pour notre bien-être et nos mets délicats, de même l'In-

dien du Mexique préfère sa cabane, ses haillons, ses coutumes agrestes aux douceurs de la vie citadine. Il travaille juste ce qu'il faut pour subvenir à ses besoins, qui demandent bien peu, et si parfois il accumule de l'argent, c'est pour l'enfouir çà et là dans la campagne ou sous les rochers des collines. Lui seul alors connaît sa cachette, et ne la découvre jamais à qui que ce soit ; il s'éteint sans en dire un mot à ses enfants, et sans que ceux-ci se mettent en peine de s'en informer. Si par hasard un Indien trouve un de ces trésors, il en est comme effrayé, et recouvre soigneusement le dépôt sacré sans en distraire un demi-réal, persuadé qu'il mourrait dans l'année s'il se permettait le plus léger larcin aux mânes de l'enfouisseur.

L'Indien n'est ni bon ni méchant, il est insouciant ; il ne s'occupe ni des arts ni des sciences, et s'il cultive la terre, c'est sans faire faire un seul pas à l'agriculture. Tel est le descendant de ces anciennes tribus au nombre desquelles fut surtout célèbre par sa civilisation supérieure celle des Toltèques, qui partirent, suivant leurs traditions, vers l'an 544 de l'ère vulgaire, du royaume de Tollan, dont la situation au nord du nouveau Mexique est restée indéterminée, et qui, cent quatre ans après, arrivèrent au lieu qu'ils nommèrent Tollancingo, aujourd'hui Tulancingo, à vingt lieues de Mexico, plus près duquel ils fondèrent bientôt Tollan, actuellement Tula, qui devint la capitale de leur empire. Ils cultivèrent les arts avec succès, et ils eurent des connaissances exactes et étendues en astronomie. Ce furent eux qui divisèrent le siècle en cinquante-

deux ans, qui donnèrent à l'année trois cent soixante-cinq jours ou dix-huit mois de vingt jours chacun, en ajoutant au dernier cinq jours complémentaires consacrés au repos, et un jour intercalaire de plus tous les quatre ans, manière de compter qui fut adoptée par tous les peuples de l'Anahuac.

Si l'Indien sommeille aujourd'hui, le réveil viendra, et à moins qu'on ne le fasse disparaître complétement, il sortira de l'abrutissement dans lequel il a été maintenu depuis la conquête ; ses facultés se développeront au contact de la société qui l'accueillera dans son sein, et qui, sans altérer sa simplicité, sauve-garde de son bonheur, lui prodiguera l'instruction qui lui manque aujourd'hui. Il subira le degré d'amélioration sociale, car si la civilisation vend souvent ce que l'on croit qu'elle donne, elle n'en contribue pas moins, malgré ses abus, ses vices et ses excès, à agrandir la sphère d'intelligence en imprimant plus d'activité aux esprits.

Chez l'Indien cultivateur, le mari et la femme se partagent d'une manière équitable les peines et les travaux. Si l'homme paraît peu soucieux de surveiller sa compagne, il s'irrite cependant d'un manque de fidélité, et il s'en venge quelquefois d'une manière terrible. Cette compagne n'est souvent qu'une concubine; on sait en effet que naguère encore le mariage religieux était le seul admis au Mexique ; or, pour contracter ce mariage, il fallait une certaine somme, et à défaut de cette somme on s'unissait sans le concours du curé, fréquemment alors que la femme était à peine

arrivée à l'époque de la puberté, qu'elle atteint rapidement au Mexique, de sorte que dans ce pays on voit des enfants qui sont déjà mères, et qui, à trente ans, paraissent avoir le double d'âge.

Les enfants des Indiens s'élèvent sans qu'ils en prennent beaucoup plus de soins que les Arabes ne le font à l'égard de leur progéniture. De cette façon tous les malingres meurent, et il n'y a que les bien constitués qui restent.

Dans la basse classe des créoles, des métis, les enfants issus d'une union souvent impure et prématurée, comme je l'ai dit, ne naissent que pour mourir immédiatement, ou bien s'ils vivent, ils mènent une existence chétive au milieu de l'abandon, du dénûment, de l'insalubrité etc. Dans la société mexicaine, les pauvres petits sont habituellement condamnés à rester enfermés jusqu'à l'époque du sevrage, et l'on oublie complétement que l'exercice, le grand air, etc., leur sont aussi indispensables que le lait qu'ils aspirent. C'est ainsi que la mortalité dans le jeune âge est si grande partout au Mexique.

L'Indien aime le pulque, l'aguardiente, le mescal, et nous avons vu que la passion pour les liqueurs fortes était déjà très-prononcée chez ses pères ; mais alors on avait établi de sages mesures préventives à l'égard de l'ivrognerie. L'usage du pulque était seul permis, et encore fallait-il avoir plus de cinquante ans pour obtenir l'autorisation d'en boire quelques tasses que l'on considérait comme nécessaires à cet âge, pour procurer de la chaleur et du sommeil. Les guerriers de cette époque tenaient pour

point d'honneur de ne point prendre de boissons fermentées, et, en marchant au combat, ils ne faisaient usage que du cacao et d'autres boissons rafraîchissantes (*sus bebidas eran el cacao y otras refrigerantes. Torquemada*, lib. XII, chap. x). Toute infraction aux lois entraînait des peines infamantes et parfois la mort. Aujourd'hui, non-seulement l'ivresse n'est plus punie, mais souvent même elle devient une excuse, une circonstance atténuante dans le crime. Chacun s'y livre, surtout les métis et les Indiens, qui n'ont rien de gai alors, qui sont mornes, taciturnes, et qui ressemblent à de véritables brutes.

L'Indien est très-poli à l'égard des personnes qu'il connaît, mais il est méfiant quand il ne connaît pas. Ceci tient aux mauvais traitements de toutes sortes auxquels il a été soumis depuis la conquête. Cortès fonda sur des ruines le pouvoir espagnol au Mexique, et le système d'oppression, de pillage, ne mourut point avec lui ; on y perpétua la politique de dépopulation en traitant les indigènes comme des bêtes de somme. Aussi ces indigènes s'éloignent-ils le plus possible des villes ; ils craignent toujours de nouvelles vexations, et ils redoutent surtout d'être lacés, comme cela a lieu d'ordinaire, pour être incorporés ensuite dans des armées qu'ils détestent, et où ils ne restent, autant que possible, que pendant le temps qu'ils sont enfermés dans les églises où on leur apprend à faire l'exercice sur les terrasses, avant de les envoyer en expédition lointaine. Il n'est pas rare de voir l'Indien et

surtout l'Indienne, faire un grand détour pour éviter la rencontre des étrangers qu'ils aperçoivent sur leur chemin. Alors que je me livrais sur eux à des études physiologiques, je n'avais trouvé d'autre moyen de m'en procurer que de les faire arrêter par des chasseurs d'Afrique, à l'hacienda de la Condessa, sur la route qu'ils suivaient en descendant de la montagne pour aller à Mexico vendre leur charbon; bientôt je n'en vis plus paraître, et plutôt que de passer par Tacubaya, ils contournaient Chapultepec par le Molino del Rey, c'est-à-dire qu'ils faisaient une lieue ou deux de plus qu'il n'était nécessaire.

Entre eux, les Indiens sont aussi très-polis ; quand ils se rencontrent, ils se découvrent, baisent la main aux anciens, et se font force compliments en s'enquérant, sur un ton toujours le même, de la santé de toute la famille et même des animaux. Ils montent rarement à cheval, qui leur sert plutôt, ainsi que l'âne et le mulet, à transporter les produits de leur récolte ; et quand ils n'ont ni l'un ni l'autre, c'est sur leur dos qu'est posé le fardeau retenu sur le front au moyen du metlapal formé de deux cordes reliées entre elles par un morceau de natte doublé de toile, de manière à ne pas blesser la partie sur laquelle elle repose. Ils ont ainsi la respiration, les mouvements libres, et c'est les avant-bras croisés et relevés qu'ils marchent toujours en trottinant.

Nous connaissons la nourriture de l'Indien, et je dois ajouter que je l'ai vu souvent dépecer des chevaux, des mulets morts de maladies diverses, pour en avoir la chair

et la manger. A cet égard, on sait que dans l'origine les chevaux, soit sauvages, soit rendus domestiques, servaient à l'alimentation des indigènes, avant le bœuf, qui, comme le cheval, se multiplia cependant tellement et si rapidement, que le père Acosta raconte qu'en 1587, c'est-à-dire soixante ans environ après l'introduction de ce mammifère au Mexique, la race bovine fournissait déjà soixante-quatre mille trois cent soixante cuirs que l'on transportait en Espagne. On sait aussi qu'à une époque antérieure, les Aztèques, que l'histoire nous représente comme jouissant d'une civilisation assez avancée, étaient cependant anthropophages, et il semble ainsi qu'en tout temps et en tous lieux, des coutumes barbares aient toujours été susceptibles de s'allier avec un développement social en apparence satisfaisant; les nouveaux Zélandais, remarquables par leur intelligence, sont célèbres par leur anthropophagie; la Grèce héroïque sacrifiait Iphigénie; Homère, qui a exprimé, dans l'entrevue d'Achille et de Priam, ce que l'âme humaine contient de plus pathétique, montre ce même Achille égorgeant douze captifs sur le tombeau de Patrocle ; les Romains, après avoir pleuré sur Didon, allaient applaudir aux horreurs de l'amphithéâtre; les dames de la galante cour de François Ier assistaient au brûlement des hérétiques; la jeune Andalouse joue coquettement avec son éventail et prête l'oreille à des propos d'amour, tandis que ses regards boivent le sang versé dans l'arène, etc., etc.

Quand l'Indien travaille dans la forêt, dans la monta-

gne, loin d'un cours d'eau, il se désaltère avec des plantes qui conservent longtemps l'humidité, comme certaines lianes, entre autres la barra de agua ou tige d'eau, et surtout les feuilles de cactus. C'est aussi de ces dernières que se servent les arrieros, qui les soumettent au feu pour en enlever les épines, et qui les donnent ensuite à leurs animaux.

Malgré leur goût d'anthropophagie et des sacrifices humains, les anciens Mexicains aimaient les fleurs. Ils adoraient Coatliène, qui en était la déesse, et qui avait dans la capitale un temple où les xochimilques, ou marchands de fleurs, célébraient sa fête à l'époque du printemps, en lui offrant des bouquets très-artistement faits qu'il n'était jusque-là permis à personne de sentir, et dans lesquels on remarquait surtout le dahlia, jicamatl, originaire du Mexique, introduit en Europe vers 1790, en France vers 1802. Les artistes mexicains se plaisaient beaucoup à imiter les fleurs dans leurs broderies ainsi que dans les superbes mosaïques qu'ils faisaient avec des plumes, et dont le secret s'est conservé parmi les religieuses. Les fleurs enfin, inspiraient encore aux poëtes de belles images dont ils embellissaient leurs chants. Nezahualcoyotl, un roi de Texcoco, qui avait déjà fait élever un autel au Dieu inconnu, cause de toutes les causes, et qui, proscrivant les sacrifices humains, n'admettait d'autres offrandes aux divinités que celles qui se composaient de fleurs ou de résines odorantes, Nezahualcoyotl, dis-je, comparait dans une ode la vie et les grandeurs de ce monde à un bou-

quet, à une fleur qui se fane bien vite. Les Aztèques se complaisaient à planter des arbres pour se reposer sous leur ombre, pour en recueillir les fruits; ils multipliaient les jardins pour se récréer la vue, pour aspirer le parfum des fleurs; leurs instincts de cultivateur se font remarquer dans tous les lieux de la vallée de Mexico où ils s'arrêtèrent lors de leurs longues pérégrinations, et quand leurs dissensions intestines les forcèrent à se réfugier sur les îles des lacs, la nécessité et l'industrie leur apprirent à former, à la surface mobile des eaux, des chinampas ou jardins flottants, dans lesquels ils cultivaient les plantes d'agrément comme les plantes utiles. Combien tout cela a changé! Par suite du déboisement, du retrait des lacs de la vallée de Mexico, du mouvement de la population, des changements d'usages, de coutumes, des guerres intestines, de la misère, etc., etc., on voit aujourd'hui de pauvres villages là où existaient autrefois des villes importantes. C'est ainsi que Texcoco, qui, au xve siècle, rivalisait avec Tenochtitlan, ne conserve rien maintenant de son antique splendeur. Les vestiges du palais de ses rois qui subsistent sur la place principale, les fondements des édifices mis à découvert par la charrue, les restes de quelques promenades, les ruines de la colline de Tetzcucingo attestent seuls sa grandeur passée. Il n'en est pas seulement ainsi dans la vallée de Mexico, mais encore dans tout le Mexique, où l'on a tout détruit sans reconstruire, où tout est ravagé, où tout reste incomplet, inachevé, et où les populations languissent dans le décou-

ragement et le malheur. L'Indien maltraité, bafoué, ne songe plus guère à élever des palais, à cultiver les muses, etc. Cependant il est une passion qu'il a conservée : c'est celle des fleurs, et il est bien rare qu'on n'en rencontre pas autour de sa misérable cabane. Dans les fêtes, où il brûle d'innombrables cierges, ce sont toujours elles qui font le principal ornement de ses cérémonies. Viennent ensuite les feux d'artifice, le son des cloches, les danses interrompues de temps en temps par des cris aigus, la musique où la grosse caisse joue le principal rôle, etc., etc.

Les Indiens, indépendamment de la culture des champs, de la fabrication du charbon, des bois de construction, etc., savent aussi faire, grossièrement il est vrai, des tables, des chaises et d'autres ustensiles en bois. Dans les villes, il en est qui parviennent à un degré avancé dans les arts manuels, ainsi que dans les professions libérales, et ce n'est pas leur faute, si la justice mexicaine, par exemple, laisse tant à désirer sous le rapport de ses lenteurs, de sa partialité, et de l'influence qu'ont sur elle l'or et l'argent.

Dans la campagne, ils aiment à faire vibrer les cordes en laiton d'un instrument qu'ils nomment jarana, espèce de mandoline. Les sons qu'ils en tirent sont monotones comme leurs chants, et tout en eux semble révéler la tristesse et la mélancolie. Ils paraissent sans cesse pleurer sur leur grandeur déchue. Autrefois, ils savaient travailler la pierre en se servant d'un liquide corrosif fait

avec un certain mélange d'herbes, et qui avait la même action que l'eau forte sur l'acier ; ils savaient extraire les métaux, les souder, les empêcher de s'oxyder, etc., etc., aujourd'hui ils ne connaissent plus rien. Livrés à la misère, à l'oppression, ils se sont éteints successivement, et leur nombre, lorsque Clavijero écrivait, était déjà réduit de la dixième partie au moins. Ils avaient parfaitement l'idée d'un être suprême, créateur du ciel et de la terre ; leur Teotl était le Θεος des Grecs, le Deus des Latins, le Dios des Espagnols, le Dieu des Français, le El des Hébreux, le Allah des Arabes, etc. ; leur morale ne laissait guère à désirer, comme on peut s'en convaincre par la lecture des conseils du père à son fils, de la mère à sa fille, que l'on trouve dans Clavijero, t. I, lib. 7, p. 197, 198, 199, d'après Motolinia, Olmos, Sehagun, et qui sont reproduits dans l'ouvrage de M. Chevalier sur le Mexique; à l'heure qu'il est, tous leurs sentiments sont plongés dans l'engourdissement le plus profond, et l'on peut dire que la religion catholique, par la manière dont elle leur a été imposée, enseignée, n'a nullement amélioré leurs croyances ni leurs mœurs.

L'Indien parle l'espagnol comme le reste des habitants du Mexique, mais il ne sait de cette langue que ce qui est nécessaire pour se faire comprendre. Il emploie l'idiome de sa race, et comme cette race était, lors de l'arrivée de Cortès, divisée en plusieurs rameaux qui offraient autant de différence entre eux qu'en présentent aujourd'hui, sur le sol de la vieille Europe, les Grecs, les Espagnols,

les Italiens, les Anglais, les Allemands et les Français, tous membres de la race caucasienne, il s'ensuit que cet idiome variait comme il varie encore; le langage aztèque, par exemple, ne ressemble guère à celui des Otomites, rempli d'aspirations gutturales, nasales, assez difficile à prononcer, mais qui ne manque ni d'abondance ni d'expression.

Dans les villes du Mexique, il y a l'ayuntamiento ou municipalité, le préfet politique, le préfet municipal, les sous-préfets, etc., etc. Dans les villages indiens, c'est l'alcade, espèce de maire qui rend la justice et qui jouit du respect, de la considération de tous ; c'est son adjoint qui l'assiste et le remplace au besoin; c'est le syndic qui est chargé de veiller aux intérêts des habitants et de les soutenir en cas de contestation ; c'est le secrétaire de l'alcade, et enfin le curé qui n'est malheureusement pas le personnage le moins important, et auquel, indépendamment de ses contributions aux autorités civiles, l'Indien est obligé de payer sans cesse pour les baptêmes, les mariages, les enterrements, les messes, l'entretien de l'église, du presbytère, etc., etc.

Dans les villes, il y a des prisons où sont ordinairement entassés pêle-mêle tous les coupables qui, pour de simples délits, sont attachés par les pieds au moyen d'une chaîne, et qui vont ainsi dans les rues, qu'ils sont chargés de nettoyer, habituellement conduits par quelques soldats. C'est un spectacle étrange que celui des bandes de ces misérables dont le fer à chaque pas résonne sur le pavé. On voit là des types de toutes espèces, et ce ne sont pas les

métis qui fournissent les moins hideux. A chaque pronunciamiento, on s'empresse de leur rendre la liberté, et ils vont alors grossir les rangs de ceux qui ont levé l'étendard de la révolte.

Dans les campagnes, les Indiens qui ont manqué aux corvées personnelles connues sous le nom de faena et qui ont lieu en commun le lundi de chaque semaine ; ceux qui résistent aux sentences du juge, etc., sont mis au cepo, formé de deux pièces de bois entaillées, entre lesquelles les pieds sont emprisonnés. Les fautes plus graves entraînent nécessairement des peines plus rigoureuses, et ici comme dans les villes, on ne se fait pas faute de jouer souvent avec l'existence des accusés.

Voici, en peu de mots, les mœurs et les coutumes de ce pays où l'homme est loin encore d'avoir rempli ses devoirs d'amélioration de l'espèce, et de conservation à l'égard de la terre qu'il habite.

Malgré des essais considérables, les travaux humains, jusqu'à présent, ont eu pour résultat, dans cette contrée, plutôt d'appauvrir le sol, de gâter le climat, d'enlaidir la nature, que d'utiliser les forces et les produits de la terre, que d'exercer une influence salutaire sur la salubrité, que de donner aux paysages du charme, de la grâce, de la majesté. Dans la vallée de Mexico, si belle autrefois, au bords des grands lacs, en face des montagnes bleues et des glaciers étincelants, sous un ciel d'une limpidité sans égale, on ne voit plus ni jardins, ni villas, ni chalets, qui, par leurs pelouses, leurs massifs de fleurs, leurs allées ombreuses,

rendent partout la nature plus belle encore, et charment comme un doux rêve le voyageur qui passe. Les révolutions, les guerres intestines aidant, cette vallée, si prospère jadis, est devenue déserte relativement, comme une grande partie de la Perse, comme la Mésopotamie, l'Idumée, diverses régions de l'Asie mineure et de l'Arabie qui dans un temps découlaient de miel et de lait, qui nourrissaient une population considérable, et qui ne sont plus habitées aujourd'hui que par de misérables tribus. Ce que je dis de la vallée de Mexico s'applique au reste du Mexique. Naguère encore, du côté de Valle Purissima entre autres, nous parcourions un pays où tout n'était que ruines et désolation : les champs étaient dévastés, les maisons abandonnées, et on ne rencontrait partout que des femmes, des enfants, criant la faim et la misère. Leurs maris, leurs pères, leurs frères avaient été enlevés tour à tour par les impérialistes, par les libéraux, et il ne restait plus de bras pour cultiver, plus de grains pour semer, plus de bœufs pour labourer. Voilà l'image raccourcie de l'état dans lequel se trouve cette région qui est, je ne dirai pas la plus belle du monde, mais au moins une des plus riches en productions de tous genres, la seule qui réunisse les métaux précieux aux végétaux de tous les climats.

Quant aux étrangers qui habitent le Mexique, ce sont presque tous des commerçants, des industriels, venus d'Espagne, de France, d'Italie, d'Angleterre, d'Allemagne, etc. La plupart, sans ressources à leur arrivée, entrent dans des magasins d'épicerie, de mercerie, de liqueurs, etc.,

et adoptent des coutumes qui les assimilent, quant à l'hygiène, aux basses classes de la population mexicaine. Ils passent leur journée dans des comptoirs sales, mal aérés, et se retirent la nuit dans des chambres basses et fort humides, se nourrissant le plus souvent d'aliments insuffisants et nullement appropriés au climat.

Peu à peu, par la sobriété, le travail, les économies, ces étrangers arrivent à avoir des intérêts dans les maisons où ils étaient entrés comme garçons, comme commis, et on les voit dans la suite devenir maîtres, propriétaires.

Les Espagnols se trouvent au Mexique au milieu de compatriotes, et quoiqu'il y ait une certaine rivalité entre eux et les fils du pays qui les nomment capuchines, comme ils ont en somme les mêmes mœurs, le même langage, les mêmes habitudes, la fusion est naturellement facile.

Les Français, les Italiens, se prêtent aussi aisément aux instincts, aux usages des Mexicains, dont ils apprennent facilement la langue. Les Anglais, les Allemands s'isolent plus dans leurs familles, mais presque tous n'ont qu'une seule et même idée, c'est de retourner au plus vite dans leur patrie. Ils savent trop bien qu'au Mexique rien n'est stable, rien n'est durable, et qu'une fortune disparaît en beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour l'acquérir. Ils s'empressent de réaliser ce qu'ils possèdent, aussitôt qu'ils le peuvent, et ils s'en vont.

Il en est quelques-uns qui épousent des Mexicaines, ils deviennent alors à peu près Mexicains, et leurs enfants le sont complétement ; mais c'est là l'exception, et l'on conçoit

que de cette manière la population blanche ne puisse guère augmenter. En revanche la classe des métis a toujours prospéré et prospère encore pour des raisons bien simples : les premiers conquérants n'avaient amené avec eux que très-peu de femmes européennes, et les nouveaux venus contractèrent avec les indigènes des unions plus ou moins passagères. Avec le temps les femmes européennes arrivèrent, il est vrai, à leur tour ; elles suivirent leurs maris ou leurs parents, employés du roi d'Espagne, ou négociants que le commerce attirait dans ces contrées ; mais, leur nombre fut toujours très-restreint, et la majorité des immigrants qui venaient seuls, sans famille, étaient encore obligés de s'allier de la même manière à ces femmes indigènes. Ajoutons que, par suite d'un sentiment inné, la métisse a une préférence marquée pour le blanc. D'où, comme conséquences de tous ces faits : impossibilité d'accroissement de la race blanche ; augmentation de la classe des métis ; absorption de la race indienne ; tendance à un rapprochement progressif de la classe des métis du type supérieur dont les régions caucasiennes sont le berceau. Nous reviendrons plus loin sur ces questions importantes.

XII

Tribut d'éloges à l'armée, sentiments de reconnaissance à M. le général Douay, pensées affectueuses au médecin en chef et aux médecins de l'armée du Mexique, regrets et souvenir aux morts.

Depuis le départ des colonnes françaises de Mexico pour l'intérieur, de la fin de 1863 à 1867, ce furent des expéditions de toutes sortes que les troupes eurent sans cesse à effectuer dans le Jalisco, la Sonora, le Chihuahua, etc., etc. Sans doute l'historique de ces quatre ans n'offre pas, à chaque page, de ces faits éclatants que l'on nomme des prodiges, comme des forteresses emportées d'assaut, des batteries enlevées, des carrés enfoncés, etc., etc.; mais ce que l'on ne pourra jamais se lasser d'admirer, c'est le courage, le dévouement, l'abnégation que nos soldats ont toujours montrés dans ces régions lointaines, à travers les marais sans route, sous un soleil brûlant, ou à travers la pluie, la fièvre et les privations sans nombre qu'ils eurent à supporter. Tous les obstacles ont été franchis, le drapeau s'est avancé partout triomphant des rives de l'Atlantique à celles du Pacifique, et quand une armée a accompli ce que la nôtre a exécuté au Mexique, elle mérite certainement les palmes de la victoire.

Après ce tribut d'éloges mérités, je veux, avant de commencer la partie médicale de cet ouvrage, exprimer mes sentiments de reconnaissance bien sincère à un général que j'aime autant que je vénère, et qui s'est acquis la confiance, les sympathies de tout le corps expéditionnaire. Je parle de M. le général de division Félix Douay, sous les ordres duquel j'ai eu l'honneur et le bonheur de servir pendant presque tout le temps de mon séjour au Mexique, et qui m'a toujours rendu la tâche aussi facile qu'agréable. Qu'il serait à souhaiter pour le bien du service, pour l'honneur du corps de santé, que l'on arrive enfin à comprendre la mission du médecin comme la comprend cet excellent chef!...

Je veux adresser une pensée d'estime, d'affection, d'amitié, à l'honorable médecin en chef de l'armée, M. Ehrmann, et à tous mes collaborateurs du Mexique.

Je veux enfin donner quelques paroles de regret, de souvenir, à ceux de nos camarades qui, sur ces plages lointaines, sont morts par le feu ou par la maladie.

C'est d'abord Ludger Lallemand, que la fièvre jaune enlève prématurément à la science, à l'armée, à l'humanité. Bientôt après, Michaux et Bazoche succombent à ce même vomito qui, plus tard, devait emporter encore Chadourne, Patin, Théron et deux autres jeunes médecins du plus bel avenir, MM. Fricot et Cornuty, dont le zèle et le dévouement ne s'étaient pas ralentis un seul instant pendant toute la campagne. Ils sont morts au moment où ils allaient revoir leur patrie qu'ils aimaient, leur famille

qu'ils chérissaient et qui se préparait à leur faire oublier au sein d'une tendre affection les peines et les tourments d'une absence prolongée. Par leur belle conduite ils avaient partout commandé l'estime, la sympathie, et c'est à Paso del Macho qu'ils ont puisé au milieu des malades qu'ils reconduisaient en France les germes du mal qui devait bientôt les entraîner au tombeau.

Après la fièvre jaune, c'est la dyssenterie qui tue Afflatet et ensuite Hoffmann dont la colonne du Tamaulipas, en 1865, a été à même d'apprécier le noble caractère, les brillantes qualités, le savoir et l'abnégation. Se sentant lui-même atteint par le fléau qui frappait à coups redoublés parmi les troupes, il n'abandonna son poste qu'à la dernière extrémité, alors qu'il était déjà à deux pas de sa fin prochaine.

Puis, ce sont Gueneau, Seyer, Lhonneur, Dehous que le typhus moissonne.

Pendant le siége de Puebla, le brave Gueneau avait, par sa brillante conduite, mérité la croix de la Légion d'honneur ; c'était un homme d'un commerce facile, d'un cœur sûr, et dans les salles d'ambulance comme sur le champ de bataille, chacun admirait son sang-froid, sa prudence et son inaltérable bonté. A peine échappé aux dangers de la tranchée, il partit pour Pachuca où régnait le typhus qui ne tarda pas à l'atteindre, et où il s'éteignit au milieu des malades qu'il s'efforçait naguère d'arracher à la mort. Son trépas fut celui du juste, il exhala son dernier soupir en pensant à son père.

Dehous, au milieu d'une population où le typhus exerçait ses ravages, se multipliait, et c'est en prodiguant à tous, civils comme militaires, sans distinction de nationalité, ses soins généreux, qu'il absorba à longs traits le poison mortel.

Zacatecas conservera le souvenir de ce médecin distingué qui, entraîné par sa belle nature, s'oubliait lui-même pour ne songer qu'à soulager, qu'à guérir ses semblables. Son désintéressement était absolu, sa bonté inépuisable, son zèle infatigable. Les rares moments qu'il pouvait dérober aux malades, il les consacrait à la science, écrivant d'une plume élégante et facile tout ce qu'il observait de curieux et d'intéressant.

Enfin, c'est Verjus que le fer ennemi abat sans pitié, le 5 mai sous Puebla, lui qu'avaient épargné les épidémies d'Orient.

C'est Mercadier qui, parti de Tulancingo avec une petite colonne expéditionnaire, reçoit une balle mortelle à la tête en pansant un blessé ennemi.

C'est Rustégho, qui a le même sort à Santa Isabel, près de Parras. Je vois encore l'endroit où arriva ce triste événement... C'était au bas d'un cerro dont l'ennemi couronnait les hauteurs, et derrière lequel il était en partie dissimulé, attendant le bataillon étranger qui, après de vains efforts, coupé dans sa retraite par des barrancas profondes, fut obligé de se rendre, alors qu'il avait eu déjà un grand nombre de tués parmi lesquels se trouvait le jeune aide-major dont nous déplorons la perte.

Tous ces médecins militaires ont partagé courageusement le sort de leurs compagnons d'armes, et c'est un honneur que nous revendiquerons toujours.

N'oublions pas un pharmacien aide-major, M. Fabre. Atteint d'une hypertrophie commençante du cœur lors de son arrivée au Mexique, cette maladie fit chez lui de rapides progrès après son ascension sur les hauts plateaux. Il était avec nous à l'ambulance de la 2e division, et nous pouvions admirer avec quelle énergie il supportait ses souffrances. Nous voulions le faire retourner en France, ou au moins à des niveaux inférieurs, mais il aspirait à la croix de la Légion d'honneur qui était sa plus grande ambition, et il insista pour marcher en avant, malgré nos conseils. Il eut cette croix après le siége de Puebla : malheureusement il ne lui fut pas donné d'en jouir longtemps.

C'était une bonne nature, droite, loyale. Il remplissait sa mission avec une modestie, une conscience et un tact parfaits. Il était toujours prêt à obliger, et ne savait pas ce que c'était que de refuser un service. Nous l'aimions tous.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

PARTIE MÉDICALE

DES

ALTITUDES DU MEXIQUE

DANS LEURS RAPPORTS

AVEC L'HOMME SAIN ET AVEC L'HOMME MALADE

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES

Pendant mon séjour de plus de cinq ans au Mexique, je n'ai guère fait que passer à Vera-Cruz ; je dois par conséquent m'abstenir de parler de tout ce qui se rattache à cette localité, et je ne puis dire que quelques mots de la fièvre jaune qui, non-seulement diffère d'année en année dans le même lieu, mais qui encore présente, dans la même saison, des caractères variables selon que l'épidémie est à son début, dans sa période d'état ou à son déclin.

Il m'a semblé que cette affection avait, sinon une analogie absolue, du moins une certaine parenté avec les fièvres intermittentes, rémittentes, etc. Toutes ces maladies se confondent à tel point, au commencement et surtout à la fin de certaines épidémies, que l'on discute souvent pour savoir si l'on a affaire à un vomito ou à une fièvre palustre dans le sens que nous l'entendons. J'ai vu, à Orizaba, des hommes qui éprouvaient des phénomènes identiquement semblables à ceux qu'ils avaient ressentis à Vera-Cruz, où on les rattachait à la fièvre jaune, et qui guérissaient par le sulfate de quinine. Partant de ce prin-

cipe, peut-être découvrira-t-on un jour un spécifique contre cet empoisonnement général qui a souvent deux périodes distinctes, laissant entre elles une sorte d'intermittence, sans que l'on puisse dire toujours si la seconde suivra nécessairement la première.

Ce qui m'a le plus frappé dans ma courte période d'observation, comme je l'écrivais à M. le président du conseil de santé, au mois d'avril 1862, ce sont les degrés, c'est la multiplicité des formes que tend à revêtir la fièvre jaune. En voici quelques exemples :

Peu après mon débarquement, j'éprouve un malaise général fébrile avec céphalalgie, barre dans les reins, embarras gastro-intestinal, etc.; je me purge immédiatement et je guéris rapidement. Etais-je sous l'influence d'une fièvre d'acclimatation ou d'une fièvre jaune? Si c'était une fièvre jaune, elle était au moins légère.

A un deuxième degré, la maladie débute de la même manière, chez le médecin en chef Lallemand, auquel je ne parviens à faire faire ce que j'avais fait moi-même que quand déjà son énergique volonté a été obligée de fléchir. En raison de sa constitution, de son tempérament, des symptômes inflammatoires qui se manifestent, d'accord avec M. Gantelme, chirurgien principal de la marine, nous insistons sur les purgatifs et nous avons recours à la saignée. Pendant vingt-quatre heures un mieux extrêmement sensible se produit, mais la deuxième période arrive, et la mort en résulte.

Mêmes phénomènes de forme inflammatoire chez

M. Houchard, comptable des subsistances, auquel rien ne manque, pas même la pratique des femmes du pays, qui font métier de soigner le vomito. La mort a malheureusement lieu cependant, et néanmoins la maladie, comme chez Lallemand, était certainement à un degré moindre que dans les cas suivants, qui ont été presque foudroyants, tout en s'annonçant avec un aspect différent.

M. l'aide-major Michaux, après plusieurs quarts de nuit passés au chevet de Lallemand, se couche un matin, persuadé qu'il a contracté la fièvre jaune. Quoi que nous fassions, l'inquiétude s'empare de son esprit, son moral en est profondément affecté, il se considère tout de suite comme voué à un trépas certain, et il ne tarde pas à être en proie à des phénomènes ataxiques de toute espèce qui l'emportent rapidement.

Chez M. Ancelin, chirurgien de la marine, la raison ne cesse pas un seul instant d'exister, la confiance persiste jusqu'au dernier moment, il n'y a pas de souffrances, mais le pouls devient bien vite petit, faible, la peau tend à se refroidir, l'adynamie se prononce de plus en plus, et chez lui comme chez M. Michaux, une fin très-prompte arrive au milieu de tous les symptômes caractéristiques de la fièvre jaune. De part et d'autre on se serait presque cru en face de certaines espèces d'accès pernicieux.

Lallemand, Houchard, étaient doués d'une forte constitution, d'un tempérament sanguin ; Michaux, Ancelin, d'une constitution moins robuste, avaient un tempérament nerveux.

Que dire de ces faits? c'est que le principe morbide du vomito étant considéré le même, subissant seulement des modifications suivant des conditions d'air, de lieu, etc., manifeste son existence dans l'économie d'une manière différente, selon la dose à laquelle il agit, et selon aussi le terrain qu'il rencontre. Mais quel est ce principe morbide? On a bien décrit, d'une manière générale, les symptômes de la fièvre jaune; la connaissance des lésions anatomiques laisse peu à désirer; quant à l'étiologie, il faut avouer que rien de bien sérieux n'a encore été fait jusqu'à présent à cet égard, et c'est un point qui mérite surtout d'être éclairci. C'est un miasme, on en convient généralement, qui produit la maladie en question, et ce miasme n'est probablement pas bien différent de celui qui engendre les fièvres paludéennes (1). Ce dernier a trouvé son antidode et il se peut que celui du premier en soit

---

(1) Lorsque, au mois d'octobre, les vents du nord habituels, vents d'ordinaire très-violents, chassent les miasmes qui s'exhalent des marais stagnants du Bajio, de la Tembladera, de la Hormiga, du rancho de la Hortaliza, d'Arjona, etc., situés autour de Vera-Cruz, alors cette ville est comparativement saine, tant sous le rapport des fièvres intermittentes que sous celui du vomito; mais vers la fin de mars ou au commencement d'avril, quand les vents cessent, que les feux du soleil, reprenant toute leur ardeur, viennent de nouveau activer dans les marais les décompositions de matières mortes, et que les miasmes peuvent se condenser librement dans une atmosphère que rien n'agite plus, alors les maladies reparaissent avec une nouvelle intensité.

bien voisin. En attendant qu'on le connaisse, les efforts du vulgaire, comme ceux du médecin, tendent à chasser de l'organisme le poison de la fièvre jaune, par les sueurs, les selles, le sang, etc., et c'est encore ce qu'il y a de mieux à faire, en tenant compte des indications diverses qui peuvent se présenter. Je laisse à mon ami, M. le médecin principal Fuzier, le soin d'en dire davantage sur ce sujet, et avec plus de compétence.

De Vera-Cruz, où je reste seulement du 24 mars à la fin d'avril 1862, je traverse les terres chaudes, et je m'élève rapidement sur les plateaux intermédiaires, puis sur les hauts plateaux du Mexique, que je ne quitte qu'au moment de l'évacuation de l'armée, au commencement de 1867. Pendant tout ce temps, mon attention a sans cesse été portée sur les phénomènes que présente l'organisme sous l'influence des modificateurs multiples qu'on rencontre à ces hauteurs différentes. J'ai adressé, à cet égard, un nombre considérable de lettres à mes savants et vénérés maîtres, M. Michel Lévy, M. le baron Larrey, et ce sont les faits contenus dans cette longue correspondance que je me propose aujourd'hui d'analyser, de classer, de coordonner.

Je le ferai avec tout le soin et toute l'indépendance que mérite une pareille question, qui n'a guère encore été étudiée, et qui intéresse, non-seulement la science, mais encore la vie de plusieurs millions de nos semblables.

Ce qui se passe, en effet, sur les altitudes mexicaines peut sans doute se rapporter aussi à celles de la Nouvelle-

Grenade, de la Bolivie, du Pérou ; en un mot à toutes ces régions de l'Amérique centrale et de l'Amérique méridionale, habitées par des peuples entiers, et où, entre autres modifications, l'air compte souvent un quart de diminution dans son poids et sa densité.

On voit dès à présent quelle est l'importance de ce sujet qui touche d'une manière directe aux sources de l'existence et au maintien de la santé. Je ne m'en dissimule pas les difficultés, et c'est pourquoi j'ai pris, en commençant mon ouvrage, la devise que la Société de géographie et de statistique de Mexico a placée elle-même en tête de ses bulletins :

Quod si deficiant vires, audacia certe
Laus erit : in magnis et voluisse sat est.

DIVISION DU TRAVAIL

Ce sujet se divise naturellement en trois parties :

La première comprend l'étude des phénomènes qui se produisent au moment du passage des régions inférieures dans les régions supérieures de l'atmosphère, et réciproquement.

La seconde s'applique à la connaissance des modifications qu'éprouve l'organisme dans les premiers temps du séjour sur les hauteurs.

La troisième a trait aux particularités que présente l'homme qui vit d'une manière permanente à des niveaux élevés, qu'il y soit né, ou qu'il y habite seulement depuis un temps déjà éloigné.

Cette division s'étend à ce qui est encore la santé et à ce qui concerne la maladie. Elle envisage l'homme malade et l'homme sain dans leurs migrations à des hauteurs différentes. Elle englobe, en un mot, tout ce qui est relatif aux altitudes considérées dans leurs rapports avec la vie.

A ces différents points de vue, comme la pression atmosphérique n'est pas l'élément unique, et qu'il y a un en-

semble de circonstances diverses agissant en même temps, il s'ensuit que les ascensions aérostatiques, et plus encore l'application du vide faite d'une manière permanente ou passagère, au moyen d'appareils, sur l'habitant du niveau des mers, ne peuvent rendre compte qu'incomplètement et des influences inhérentes aux conditions habituelles de la vie sur les altitudes, et de ce qui se produit lorsque le corps ne subit pas passivement les effets d'une élévation progressive. Je signale immédiatement ce fait afin de ne pas être obligé d'y revenir.

I

Phénomènes qui se produisent au moment du passage des régions inférieures dans les régions supérieures de l'atmosphère, et réciproquement.

Les documents que nous possédons à cet égard ne se rapportent, en ce qui concerne le Mexique, qu'aux ascensions faites, à différentes époques, sur les pics élevés de cette contrée : l'Orizaba, cinq mille deux cent quatre-vingt-quinze mètres ; l'Iztaczihuatl, cinq mille deux cent sept mètres; le Popocatepetl, cinq mille quatre cent vingt-trois mètres. Encore faut-il ajouter que les relations des premiers explorateurs ne nous apprennent presque rien sur ce sujet. Telles sont celles de Diego Ordaz, 1519 ; des soldats de Cortès, 1520 ; de Francisco Montaño et Mesa, 1522 ; du religieux franciscain, le père Sahagun, 1529 ; de Sonneschmidt, 1772 ; de Juan Antonio Alzate, 1781, etc., etc., etc. Ce n'est qu'à une époque plus rapprochée de nous que quelques voyageurs prirent l'utile soin de noter les impressions qu'ils éprouvaient en franchissant les montagnes.

Le 27 avril 1827, MM. William et Frédéric Glennie font l'ascension du Popocatepetl. A partir de la limite des

pins, c'est-à-dire à trois mille huit cent vingt-trois mètres au-dessus du niveau de la mer, à trois mille neuf cent quatre-vingts mètres d'après MM. de Montserrat, Dolfus et Pavie, l'air, disent ces auteurs, est si léger que c'est à peine si l'on peut respirer. L'action de monter, et la diminution de pression atmosphérique, occasionnent tant de fatigue qu'on ne peut faire quinze ou vingt pas sans être forcé de se reposer. A mesure que l'on avance, cette fatigue augmente, il s'y joint des douleurs aux genoux, et alors l'arrêt devient nécessaire tous les huit ou dix pas.

A cinq mille cent quarante-neuf mètres d'élévation, à la base du pico del Frayle, des douleurs de tête et des envies de vomir commencent à se faire sentir d'une manière violente. Quintana, domestique de l'expédition, ressent surtout ces effets, ce que l'on attribue à ce qu'il a fumé toute la journée, et l'on en conclut que fumer beaucoup à ces hauteurs est aussi pernicieux que de faire usage des alcools. Ce Mexicain tombe subitement dans un état presque syncopal, se plaignant d'une lassitude extrême et de maux de tête horribles. Il lui est impossible d'aller plus loin, et au retour on constate que sa céphalalgie persiste, qu'il a le pouls très-agité, de la fièvre, etc.

En s'élevant encore, les douleurs de tête, des genoux, la difficulté de respirer, les nausées deviennent insupportables, et forcent de s'arrêter à chaque instant.

En novembre 1827, M. Berbeck monte au Popocatepetl, mais on a peu de renseignements sur cette ascen-

sion, et nous n'y trouvons pas un mot de ce qui nous intéresse.

Le 24 mai 1833, MM. Frédéric Gerolt et le baron Gros constatent qu'au rancho de Zacapepelo, situé à trois mille cinq cent vingt-cinq mètres de hauteur absolue, l'air est assez raréfié pour rendre la respiration très-fatigante. Survient une effroyable tempête qui empêche d'aller au delà de la base du pico del Frayle, et déjà les Indiens qui accompagnaient les explorateurs étaient restés en arrière, accablés par la fatigue, et les yeux irrités par la blancheur resplendissante de la neige.

Rien de ce qui est relatif à notre sujet dans l'expédition plus heureuse qui fut entreprise par ces mêmes savants, plus M. Egerton, le 29 avril 1834.

En 1838, le 29 août, Enrique Galeotti franchit l'Orizaba avec deux naturalistes belges, et il ne dit que ceci : « On sentait bien la raréfaction de l'air en arrivant près du sommet, mais elle nous gênait peu, ce qui tenait sans doute à notre jeune âge. »

En janvier 1857, une commission scientifique est envoyée pour explorer l'Iztaczihuatl et le Popocatepetl, par les soins de M. Siliceo, alors ministre de l'intérieur.

Jusqu'à la Cruz, limite des neiges éternelles, quatre mille trois cents mètres, pas d'observations. En ce point, le 21 janvier, vers huit heures et demie du matin, on met pied à terre, et l'expédition se compose alors d'un Mexicain, D. Saturnino Perez de Tlamanalco, qui est en tête, et de MM. Sonntag et Laveirière, qui le suivent, ré-

glant leur marche sur la sienne, parce que, dans cette circonstance, tout mouvement désordonné occasionne une fatigue plus grande et une perte correspondante de forces. En allant à pas égal et lent, la respiration s'exécute avec régularité et s'active d'une manière incroyable. Viennent ensuite deux élèves, l'un de l'école d'agriculture, l'autre de l'école de médecine de Mexico, MM. Salazar et Ochoa, le tout précédé de beaucoup d'un majordome, Arnold, et d'un guide, Angel, qui, comme les Indiens, sautent et franchissent les terrains les plus escarpés avec une agilité et une légèreté extraordinaires, sans en paraître autrement incommodés.

MM. Salazar et Ochoa éprouvent bientôt une suffocation telle qu'ils sont obligés de s'arrêter et de s'asseoir.

A mesure qu'on avance, D. Saturnino conserve son pas et semble même marcher avec plus d'assurance ; mais son visage est pâle, ses lèvres bleuâtres, sa bouche contractée, et tout indique que chez lui la respiration s'exécute avec la plus grande peine.

M. Laveirière est couvert de sueur, et sa respiration est si courte, si précipitée qu'il semble sur le point de rendre ses poumons.

M. Sonntag commence à se plaindre de douleurs au cœur qui augmentent sa difficulté de respirer.

On monte encore, et un repos de une minute ou deux pris de temps en temps, donne un bénéfice réel en ce sens que plus la respiration est complète, moins on perd de force.

Celui qui est le plus à plaindre est M. Sonntag, dont le cœur est hypertrophié d'ancienne date, et qui est sujet aux palpitations. Il lui semble que plus il s'élève, plus cet organe augmente de volume. Ses poumons oppressés ne fonctionnent que d'une manière très-incomplète, et sa circulation est tout à fait imparfaite. La couleur naturelle de son visage a fait place à des nuances plombées, et tout en lui révèle une souffrance qu'il s'efforce en vain de vaincre. Ses paupières sont enflées, lourdes, et l'on voit poindre l'écume à l'extrémité de ses lèvres.

Arrivée au cratère à une heure et demie de l'après-midi. Sous l'influence du repos, la peau, humide d'abord, se sèche bientôt, elle se ride, se resserre, se crispe, et devient comme pulvérulente. Il semble que le moment est venu de se réconforter, et les vivres apportés par les Indiens sont distribués. Le vin, l'aguardiente, en même temps qu'ils exciteront l'estomac, stimuleront sans doute l'organisme et aideront à résister au froid pénétrant qui se fait sentir; mais, loin d'en agir ainsi, c'est un effet contraire qu'ils produisent; leur action, à ces hauteurs, débilite au lieu de fortifier; en passant par la gorge ils brûlent les tissus qu'ils baignent. Le majordome, arrivé le premier, et qui s'est livré à des libations répétées, ne peut recouvrer son activité habituelle; il reste couché, il est pâle, défait; incapable de prononcer une seule parole, il l'est bien plus encore de remplir son office.

M. Sonntag souffre beaucoup de sa douleur de poitrine, et c'est à peine s'il a le courage de prendre quelques aliments.

M. Laveirière est très-abattu ; les quelques gorgées de vin qu'il absorbe ne font qu'augmenter la soif qui le dévore ; les aliments lui répugnent, et il ne se sent pas le moindre appétit, bien que lui, comme ses compagnons, n'aient pris qu'un peu de café le matin avant le départ. Craignant de se laisser dominer par la faiblesse qui l'envahit de plus en plus, il se couvre d'un vêtement chaud et mange de la neige, qui le rafraîchit à l'intérieur.

A quatre heures et demie, apparition de MM. Salazar et Ochoa, qui sont parvenus à vaincre leurs souffrances et tous les obstacles qu'augmentait encore le vent qui soufflait depuis deux heures.

La situation de M. Sonntag s'aggrave par moments ; il éprouve des douleurs très-vives dans la tête et au cœur.

A la nuit, on se réunit dans la grotte du Mort, Cueva del Muerto, ainsi nommée parce qu'un Indien y mourut subitement ; on se serre l'un contre l'autre pour se réchauffer ; chacun semble bientôt plongé dans un engourdissement profond ; le silence n'est interrompu que par des soupirs plaintifs. Cependant, au dehors, les Indiens ont conservé leur vivacité ; on entend leurs refrains monotones qu'ils ne cessent qu'à une heure très-avancée pour dormir à la belle étoile sur un lit de roches.

Cette nuit, dit M. Laveirière, fut la plus cruelle de ma vie. Une soif ardente m'empêchait de dormir ; j'avais la tête brûlante et les membres glacés. De plus, un malaise général augmenté par les émanations sulfureuses, m'agaçait les nerfs à tel point que j'étais à chaque instant obligé

de changer de position. Mon pouls marquait cent vingt pulsations à la minute. Dès l'aurore, je m'empressai de quitter notre refuge, j'allai sur le bord oriental du cratère, me gorger de glace pour calmer ma soif, et bientôt j'y fus rejoint par mes compagnons, dont le sommeil agité n'avait pu réparer leurs forces, et qui étaient tous abattus.

En juin 1857, le capitaine en second des ingénieurs, D. Lorenzo Perez Castro, monte aussi au sommet du Popocatepetl, et descend dans le cratère. Il a avec lui plusieurs compagnons, et, à partir du rancho de la Nieve, chacun constate que la vigueur s'éteint, que la lassitude se produit. La respiration manque à chaque pas ; on enfonce de quatre décimètres au moins dans la neige, et ceci augmente encore la fatigue. La parole met hors d'haleine, et l'on est forcé de cheminer en silence ; la différence des forces fait que l'on s'avance à des distances inégales. A l'arrivée au cratère, des maux de tête et des nausées se font sentir.

Enfin, en avril 1865, MM. A. Dolfus, E. de Montserrat et P. Pavie entreprennent de nouveau l'ascension du même volcan, et voici comment ces voyageurs rendent compte de leurs impressions :

« A cent mètres environ des neiges éternelles, on commence à éprouver une grande difficulté à respirer; les poumons sont oppressés, et chaque pas, chaque mouvement du corps vous rend presque haletant ; on est forcé de s'arrêter tous les vingt pas pour reprendre haleine, et

il est certaines constitutions qui ne peuvent supporter le malaise, assez faible du reste, que l'on ressent.

« La réverbération du soleil sur la neige est intense, et il est prudent de se munir de verres colorés et de voiles pour ne pas ajouter à la fatigue et à l'essoufflement les vertiges que vous donnerait sans aucun doute cet immense linceul de neige qui vous entoure.

« Nous avons pu observer, d'ailleurs, qu'on a beaucoup exagéré les souffrances physiques inhérentes à une pareille ascension ; il n'a pas été question pour nous d'hémorrhagie d'aucune sorte, et les vêtements que nous portions, appropriés au climat et par conséquent assez lourds, ne nous ont point paru un fardeau trop pesant ; nous avons pu transporter quelques instruments, légers, il est vrai, sans en être autrement incommodés.

« Les Indiens, habitués à cette ascension, peuvent porter un arrobe, onze kilogr., et ils montent très-rapidement.

« A peine étions-nous arrivés au sommet du volcan, que la difficulté de respiration qui nous accablait cessa de se faire sentir, et nos poumons n'étaient plus oppressés dès que nous demeurions au repos. Cependant nous avons pu tous observer une certaine exaltation, qui augmenta, chez quelques-uns d'entre nous, au point de leur donner un violent mal de tête ; cette exaltation peut se comparer presque à un léger état d'ivresse : le sang circule avec rapidité, et on peut compter près de cent pulsations par minute. Nous croyons qu'il serait très-impru-

dent, à ce moment-là, de faire usage des boissons alcooliques, qui semblent devoir vous réconforter dans un milieu dont la température est si basse, et qui ne feraient qu'augmenter outre mesure cet état d'excitation. » *Archives de la Commission scientifique du Mexique*, tome II, 2e livraison.

On voit que dans tous ces récits, chacun s'est efforcé de nous rapporter l'histoire discordante de ses sensations bien plutôt que des observations exactes. C'est l'analogue de ce qu'ont fait l'Anglais Moorcroft, le capitaine Web, le lieutenant Gérard, dans l'Himalaya; MM. Bonpland, Boussingault, le colonel Hall, etc., au Chimborazo; MM. Bary, de Tilly, Atkins, Martins, Bravais, etc., au Mont-Blanc ; Breschet, Becquerel, au Saint-Bernard, etc. Cependant il résulte en dernière analyse de l'ensemble de ces données, que sur les montagnes du Mexique comme dans les Andes, l'Himalaya, les Alpes, il est un certain nombre de phénomènes dont l'explication est toute naturelle, et qui se produisent d'une manière constante lors de l'ascension à des hauteurs considérables.

Ainsi : la respiration est difficile, elle s'accompagne d'oppression, il faut s'arrêter souvent pour reprendre haleine....

Ceci est la conséquence de toute série d'efforts, et la preuve en est que quand on monte lentement, d'un pas égal, ou bien surtout lorsque l'on s'arrête quelque temps, la fonction respiratoire, tout en restant plus active, n'en est pas moins régulière, exempte de suffocation, d'anhélation,

ainsi que l'ont constaté tous les explorateurs dont nous venons de parler. Par suite de la diminution de pression, de la raréfaction de l'air, le besoin se fait sentir de respirer fréquemment ou profondément, mais la gêne ne se produit que lorsqu'on franchit avec une certaine rapidité des endroits difficiles, escarpés.

Il en est de même de la circulation... A partir d'un certain niveau le nombre des pulsations s'accroît toujours, mais ici aussi, tandis qu'au repos relatif ou absolu les battements du cœur sont à peine perceptibles, à une allure un peu rapide dans des endroits où les obstacles se multiplient, ils deviennent violents, tumultueux, et peuvent aller jusqu'à donner lieu à de la douleur , à de l'anxiété précordiale.

Sur-activité de la respiration, sur-activité de la circulation, voilà déjà un double élément de faiblesse, de fatigue, d'abattement ; si l'on y joint la contraction permanente des muscles en général, nécessaire pour le maintien de l'équilibre sur un sol inégal, sur la neige, sur le bord des ravins, des précipices, etc., et surtout celle des muscles des jambes qui se lie à toute action de monter, on comprendra comment une lassitude plus ou moins grande ne peut ne pas se produire dans de pareilles conditions : les genoux sont brisés, les membres sont endoloris, etc., etc.

Ce n'est pas tout..... Le sang circule avec rapidité, et il en résulte d'abord une sorte d'excitation notée déjà par de Saussure au Mont-Blanc ; mais, que la dépression baro-

métrique continue, et les fluides faisant effort contre les parois des vaisseaux, il y a tendance à la congestion cérébrale et même à l'apoplexie, comme l'a éprouvé Moorcroft au col du Ghôt. On souffre de la tête, le corps est pesant, on a des envies de dormir, et si l'on s'arrête pour prévenir les effets de l'hypérémie du cerveau, le sang peut refluer au cœur et menacer de syncope.

Comme conséquence de l'hypérémie cérébrale, viennent ensuite les nausées, les vomissements, le malaise d'estomac augmenté peut-être un peu par la distension gazeuse de cet organe et des intestins, accrue sous la pression décroissante de l'atmosphère.

Enfin, en raison de la sécheresse de l'air jointe à la diminution de pression atmosphérique, les perspirations pulmonaires et cutanées sont très-actives ; il en résulte que les sécrétions internes se réduisent, que la bouche se sèche, que l'appétit baisse, et que la soif, exaspérée par les incessantes déperditions de la peau, exige l'ingestion de boissons aqueuses qu'une absorption rapide fait passer dans le sang, et qui se dissipent presque immédiatement par la surface cutanée. D'autre part, comme par suite de ces mêmes conditions atmosphériques, l'évaporation est très-rapide, ainsi que nous venons de le dire, et que la sueur, à peine produite, disparaît bien vite malgré la marche, à plus forte raison au repos, il s'ensuit que par l'effet de la soustraction de calorique qui est inhérente à cette évaporation, la sensation du froid qui augmente avec l'ascension, devient plus intense encore. Telle est l'expli-

cation de tous les phénomènes notés dans les descriptions précédentes.

L'injection de la face et des conjonctives, les vertiges éprouvés par MM. Bonpland et de Humboldt au Chimborazo, proviennent de la réverbération du soleil par les neiges, et pour prévenir ces accidents, il suffit de faire usage de verre colorés, de voiles verts, etc.

J'aurai tout dit si s'ajoute : 1° que sur les hauteurs, l'alcool est pernicieux, pour ce motif surtout, qu'il détourne à son profit l'action comburante de l'oxygène apporté par la respiration, et dont la quantité est déjà si amoindrie qu'il est nécessaire d'y suppléer par une suractivité de la fonction ; 2° que la réplétion de l'estomac par les aliments, y est nuisible en ce sens qu'elle comprime la cavité thoracique et gêne le jeu des poumons qui ont besoin, en ces lieux, de conserver toute leur liberté.

Tous ces phénomènes sont évidemment plus ou moins prononcés, et se déclarent à une élévation plus ou moins considérable, suivant les conditions physiques de chacun, les dispositions individuelles et les circonstances de l'ascension. Tel n'éprouve qu'un malaise léger, tandis que tel autre est bientôt arrêté par des souffrances insupportables, ainsi que nous l'avons vu. Il faut, pour franchir les grandes élévations, une certaine vigueur corporelle, et surtout l'intégrité des organes respiratoire et circulatoire. Nous savons les accidents éprouvés par M. Sonntag, qui était atteint d'une ancienne hypertrophie du cœur. Puis, l'habitude vient se mettre de la partie ; les hommes qui

ont le plus exercé leurs muscles sont aussi les derniers à ressentir la fatigue locale des montagnes. Les Indiens qui se livrent sur le Popocatepetl au transport du soufre, font plusieurs fois par jour le trajet du rancho de Tlamacas, trois mille huit cent quatre-vingt-dix-sept mètres de hauteur, où sont situés les fourneaux d'exploitation, au sommet du volcan, c'est-à-dire mille cinq cent vingt-six mètres, et ils ne paraissent pas en être autrement incommodés. Il en est de même de ceux qui conduisent à Mexico la neige, la glace qu'ils vont chercher sur les hauteurs de l'Iztaczihualt et à la base du pico del Frayle.

Mais, jusqu'ici, il n'a guère été question que de ce que l'on a nommé mal des montagnes, qui ne se fait sentir qu'à la limite des neiges perpétuelles, quelle qu'en soit la hauteur absolue, et où l'on parvient d'habitude, dans les voyages d'exploration, à cheval ou à mulet. Examinons ce qui se passe au-dessous de cette ligne, lorsque l'on s'élève progressivement d'un niveau inférieur à un niveau supérieur, et réciproquement.

En quittant Vera-Cruz pour se rendre sur les hauts plateaux, on traverse d'abord un pays dont le sol est sablonneux, aride, brûlé, et où l'on ne rencontre çà et là que quelques arbres des tropiques, chétifs, rabougris, parmi lesquels se perdent de distance en distance de pauvres hameaux, de misérables cases en roseaux qui soutiennent une toiture aux feuilles de palmier. C'est une partie de la terre chaude proprement dite, dont le niveau est à peu près le même que celui de l'Océan, car, sur un trajet de

quatre-vingts kilomètres environ, de Vera-Cruz à la base du Chiquihuite, il n'y a guère qu'une différence de trois à quatre cents mètres, et ces légères élévations ne doivent pas nous occuper.

Laissons cette contrée dont il a déjà été question, où la race se flétrit, dégénère, s'éteint, et où, au milieu des sables sans vie, des marais sans fin, semble sans cesse régner un souffle de mort.

Franchissons le Chiquihuite aux calcaires jaunâtres, et, en passant par Cordova, neuf cent trois mètres de hauteur, arrivons à Orizaba, qui est situé à mille deux cent cinquante mètres environ au-dessus du niveau de la mer.

Voici le souvenir que nous a laissé cette ascension, et ce que nous en extrayons de nos notes :

« Le spectacle qui se déroule à nos regards a sur notre esprit une influence des plus heureuses ; nous oublions bien vite l'horrible paysage, les mamelons secs et dénudés de la zone où la Tejeria, la Soledad, Camaron, Paso-Ancho, Paso del Macho, viennent tour à tour attrister la vue par leur aspect sombre et désert. Nous atteignons, sans presque nous en douter, une hauteur de plus de mille mètres, par des chemins en pente douce, creusés dans la montagne calcaire, et bordés de tous côtés de bananiers, de caféiers, d'orangers, et enfin de mille plantes qui étalent au soleil leurs fleurs diverses, aussi originales par leur forme que brillantes par leur éclat. C'est plaisir à voir les oiseaux au riche plumage, les papillons aux couleurs les plus tendres et les plus éblouis-

santes, voltiger tour à tour des capricieuses orchidées qui s'alimentent au suc d'une sève étrangère, sur les sapotées, les myrtacées, les anonacées, etc., qui confondent leur feuillage toujours vert. C'est merveille d'entendre ces oiseaux moqueurs, le cenzontle, le cuitlacoche, dont le premier, le roi des chanteurs d'Amérique, imite tour à tour le sifflement du merle, le miaulement du chat sauvage, le cri de l'aigle et du faucon, le hurlement du coyote, le gémissement de la chouette et du hibou, tandis que le second, perché sur une liane au-dessus des cascades, semble, en sifflant, s'enivrer du murmure des eaux. C'est charmant enfin, de voir ces admirables légions de perroquets qui se perdent, en chantant, au milieu des lataniers dont les palmes gigantesques et luisantes s'inclinent jusqu'à terre; à travers les cocotiers qui balancent, sur leurs troncs élevés, leurs larges éventails, et livrent au souffle de la brise leurs colliers de fruits verts; parmi les arbres à soie qui laissent échapper les flocons blancs de leurs gousses entr'ouvertes.

« On s'avance d'un pas réglé, et, à la dépression des jours passés succède bientôt une sorte d'excitation produite par la marche comme par l'action d'un air plus vif, moins chaud, moins embrasé ; le pouls qui s'est relevé est devenu plus fréquent; la respiration est plus ample, plus accélérée; on se sent la poitrine à l'aise et comme débarrassée d'un poids incommode. La peau, pâle, décolorée, et comme macérée par la transpiration, se couvre encore de sueur, mais une teinte rosée se répand à sa sur-

face et de légers picotements s'y font sentir par place. Les muscles agissent avec énergie, la pensée est libre, la digestion puissante. »

A Orizaba, on est dans la région des nuages, il y pleut presque constamment et l'hygromètre y marque souvent quatre-vingt-dix à quatre-vingt-quinze degrés, quand il n'atteint pas son maximum de saturation. D'un autre côté, la température, qui arrive jusqu'à vingt-deux degrés Réaumur aux mois d'avril et de mai, y est de dix-huit degrés en moyenne pendant toute l'année : de sorte qu'on est soumis dans cette ville, ainsi que dans toute la zone où elle se trouve, sauf des différences d'exposition, à l'action à peu près continuelle d'un air chaud et humide.

Nous examinerons plus loin les conséquences qui en résultent pour l'organisme dans ses divers états; mais, dès à présent, je puis dire que l'atmosphère cesse de présenter à cette élévation, qui est portée à mille deux cent soixante-dix-neuf mètres par MM. Dolfus, de Montserrat et Pavie, les qualités que l'on rencontre à la limite intermédiaire que nous venons de traverser.

D'Orizaba, à la base des cumbrès d'Acultzingo, le niveau change de quatre cent quatre-vingt-onze mètres. En effet, d'après MM. Dolfus, de Montserrat et Pavie, Orizaba étant à mille deux cent soixante-dix-neuf mètres au-dessus du niveau de la mer, Tecamalucan se trouve à mille quatre cent deux, et Acultzingo à mille sept cent soixante-dix, un peu plus haut que Tehuacan. Nous ne remarquons rien de particulier en traversant rapidement cette

vallée de trente-deux kilomètres de long, resserrée entre des montagnes calcaires, et parcourues par de nombreux ruisseaux qui arrosent de luxuriantes végétations. On y marche sur les tufs diluviens, et l'on y rencontre l'orge le maïs, les haricots, les pois, les fèves, les radis, les choux, le cresson, le pourpier, les piments, et une foule de végétaux, comme l'aristoloche fétide que l'on emploie en décoction pour laver les ulcères, ou en alcoolé et en infusion contre les fièvres intermittentes; comme le ricin qui a une hauteur de deux à trois mètres, et qui étale le long des routes ses larges feuilles à huit ou neuf divisions palmées; comme le *datura arborescens* qui exhale le soir de ses blanches corolles une odeur des plus suaves, et que l'on trouve dans les jardins au milieu des roses, de la délicate mentzelia, de la *solvita fulgens* dont les fleurs cramoisies ont tant d'éclat; comme l'*arum sanguinum* dont le suc brûle et corrode la peau; comme le tabac, la patate douce, la tomate, la capillaire du Mexique, le *lycopodium selago*, le *bromelia pinguis*, le chajote, de la famille des cucurbitacées, décrit par Schwartz, botaniste allemand, sous le nom de *sechium edule*, etc., etc.

De la base des cumbrès jusqu'aux hauts plateaux, il y a sept cent trente-deux mètres. C'est une série de lacets dont l'inclinaison est plus ou moins prononcée, coupés par moitié à peu près, à Puente Colorado dont la hauteur est de deux mille deux cent seize mètres, et formés de calcaires grisâtres, gris-jaunâtres, bleuâtres, brunâtres, de grès, de schistes argileux, de grauwackes (Dolfus, de

Montserrat et Pavie). Ici, en franchissant l'espace de seize kilomètres qui sépare Acultzingo de la Cañada, les effets de la raréfaction de l'air sont plus prononcés que lors de la première ascension : la respiration s'accélère davantage, mais chacun monte encore sans être forcé de s'arrêter. Nous avons vu les zouaves et les chasseurs à pied grimper des pics élevés, en dehors des routes tracées, à peu près comme s'ils avaient été en rase campagne, sur les bords de l'Océan. C'était lors du combat des Cumbrès, quand l'armée de Saragoza nous barrait le passage, et garnissait au loin les mamelons qui furent escaladés en un instant. Cependant, en mettant de côté ces conditions où il faut toujours tenir compte de l'enivrement du combat, on s'aperçoit que l'haleine est plus courte; le pouls, en même temps, est plus fréquent, et surviennent de légères palpitations qui sont très-incommodes. D'un autre côté, l'air est devenu plus sec, on s'élève progressivement au-dessus de la ligne des nuages, et c'est à peine si la peau s'humecte encore malgré la marche; la soif est plus vive, la chaleur n'est plus accablante, mais déjà la fatigue se fait plus fortement sentir : il y a un sentiment de courbature général, et les jambes sont rompues.

Après avoir franchi les trente-huit lacets que décrit la route des premières cumbrès à Puente Colorado, de l'aguardiente absorbé par des soldats les laisse pendant douze heures dans un état d'ivresse impossible à décrire, et dont je ne les tire qu'avec la plus grande peine. C'étaient des masses inertes, à la figure congestionnée, aux

yeux hagards, aux lèvres bleuâtres, et qui ne faisaient plus entendre que quelques sourds grognements. Leurs forces motrices et sensitives paraissaient complétement anéanties. D'autre part, un capitaine du 95e de ligne, nouvellement arrivé de France, M. de P., est frappé subitement d'hémiplégie de tout le côté droit, sans perte de connaissance; il ne peut plus coordonner ni les lettres, ni les mots, et je suis obligé de le renvoyer bientôt en France. Ailleurs il y a de la douleur de tête, les carotides battent, les oreilles tintent, des bâillements se produisent, et ces phénomènes sont d'autant plus prononcés que l'on approche davantage des hauts plateaux où un sous-lieutenant du 1er bataillon de chasseurs à pied, M. L. de la P., est encore atteint subitement de paralysie, avec perte de connaissance cette fois, en même temps qu'un chasseur du même bataillon. Je ne parle pas pour le moment des congestions diverses, des saignements du nez, des gencives, des bronches, des hématuries, etc., qui s'offrirent ensuite à notre observation : il en sera question dans le chapitre suivant.

De la cañada d'Istapa à Puebla, nous faisons, comme nous l'avons vu, des pauses prolongées à Palmar, Quecholac, Acazingo, San Bartholo, Amozoc. Pendant ce temps, l'organisme de tous s'adapte progressivement au milieu nouveau dans lequel il se trouve, et c'est à peine si, après le siége de Puebla, il est permis de constater une légère exagération dans le fonctionnement habituel des appareils à cette hauteur, lorsque le corps expéditionnaire

en marche sur Mexico, franchit le Rio-Frio. Jamais je n'avais vu, en France, en Afrique, en Crimée, si peu de soldats s'arrêter en route et ne pas suivre leur régiment. (*Gazette hebdomadaire* du 11 décembre 1863.)

Arrivé au Rio-Frio, le temps et mes occupations me le permettant, le désir me prend de pousser plus loin mon ascension, afin de me rendre compte des effets que j'en éprouverais, et je me dirige vers les neiges éternelles sans aller plus loin cependant que la végétation arborescente dont la limite est à trois mille neuf cent quatre-vingts mètres au-dessus du niveau de la mer.

Voici ce que j'écrivais à cet égard dans la *Gazette hebdomadaire* du 22 avril 1864 :

« A ce point auquel je suis arrivé dans une ascension que je fis avec M. le docteur Laval, le 5 juin 1863, lors de mon passage au Rio-Frio, les arbres, élancés à des hauteurs prodigieuses, croisent leurs cimes et forment un berceau comme une galerie sans fin. Par intervalles, à droite ou à gauche, le voile de ces arbres semble se déchirer pour laisser voir, dans des éclaircies lumineuses, des tapis de verdure où les laurinées se mêlent aux magnoliacées, aux grossulariées, etc., etc... Ici ce sont des pins, des sapins renversés par les vents ou tombés de vétusté; là, de grands chênes ont été frappés par la foudre ; ailleurs on aperçoit des pans énormes de rochers porphyriques suspendus aux flancs des montagnes ou se précipitant dans des ravins profonds; partout la nature bouleversée offre un spectacle étrange par les contrastes qu'il pré-

sente, et c'est à peine si, à cette hauteur déjà, on aperçoit encore quelques cases dont les habitants arrivent cependant à un âge assez avancé.

« Nous marchions toujours, franchissant pic sur pic, et, malgré la rapidité de notre course sur un terrain sans cesse glissant, aucune sueur n'inondait notre corps, nous éprouvions au contraire un véritable sentiment de fraîcheur. Notre bouche et notre gorge étaient sèches ; nous avions les jarrets brisés ; notre respiration était haletante, précipitée, profonde, souvent entrecoupée ; notre pouls, petit, donnait cent vingt-huit pulsations à la minute. Tous ces phénomènes se calmaient, se régularisaient au repos, et nous n'éprouvâmes point de céphalalgie, de dispositions nauséeuses, etc.., etc. ; nous étions en proie à une véritable excitation, mais rien de plus.

« A notre retour au camp, à minuit, nous avions voyagé pendant treize heures, sans interruption pour ainsi dire, et sans avoir ni bu ni mangé. Nous étions, on le comprend, tellement fatigués que c'est à peine si nous pûmes prendre alors quelques aliments, ce qui ne nous empêcha pas de nous remettre en route à quatre heures du matin pour Mexico. »

Plus tard, nous entreprîmes une nouvelle expédition dans la sierra du Nuevo-Leon, et en voici la relation telle que je la fis alors, et telle qu'elle est insérée dans les *Mémoires de médecine militaire* de la fin de l'année 1866 :

« Nous rentrons d'une longue et pénible expédition faite, sous le commandement du général Douay, dans la

sierra du Nuevo-Leon. Nous nous sommes avancés à travers les montagnes et les rochers, jusqu'à Galeana, véritable nid d'aigle perché à deux mille quatre cents mètres au moins au-dessus du niveau de la mer, dans un enfoncement de terrain qui ne permet guère d'apercevoir cette cité que quand on est dessus, et où l'on arrive par une pente considérable depuis le cañon del Guachichil. C'était plaisir à voir comment nous gravissions les sommets les plus escarpés, traînant nos chevaux par la bride. Notre teint était animé, notre circulation rapide, et, quand on avait franchi un mamelon, il fallait se reposer un peu pour reprendre haleine, pour laisser se calmer l'essoufflement, et pour permettre aux mouvements précipités et fatigants du thorax de s'apaiser, de se régulariser. Pas un soldat, fantassin ou cavalier, ne resta en route.

« Ouverte, comme toutes les villes mexicaines, Galeana est semée de jardins et de champs d'orge, d'avoine, etc., arrosés par des cours d'eau qui descendent des hauteurs voisines, et qu'on utilise pour les irrigations. C'est en somme une triste bourgade de trois à quatre mille âmes, aux maisons délabrées, n'offrant aucune ressource. Le seul monument qui l'enrichisse est une pauvre église d'architecture gothique. On y trouve des sources d'eau douce et d'eau sulfureuse qui coulent à côté l'une de l'autre et qui semblent sortir des mêmes profondeurs. Aux environs on rencontre de l'albâtre gypseux du plus bel aspect, et qui sert à former des clôtures. La température y est froide l'hiver, pendant lequel il tombe souvent de la

neige ; les pluies y sont assez abondantes. Les pins, les sapins des forêts voisines sont employés aux constructions. Nulle industrie, nul commerce du reste dans ce coin de terre qui est on ne peut mieux approprié pour servir de refuge aux bandits. Patrie d'Escobedo, de Martinez, etc., Galeana, où les Français arrivaient pour la première fois, était devenue déserte à notre approche ; la population, chargée de ses effets les plus précieux, avait gagné les montagnes d'alentour pour ne pas assister à une occupation passagère, et par sympathie pour ceux que nous poursuivions. Les habitations étaient abandonnées, et force me fut de faire enfoncer les portes de l'une d'elles par les sapeurs du génie pour y abriter mes malades, après avoir parlementé en vain avec le curé, qui était resté presque seul gardien de la localité, et qui ne voulut pas m'ouvrir un gîte convenable. Les magasins étaient presque à sec, et les tiendas vides, même de ces eaux-de-vie du pays, aguardiente, mescal, que l'on trouve d'ordinaire dans les plus modestes villages. En revanche il y avait des troupeaux de porcs énormes, des volailles en grand nombre, dont nos soldats firent un massacre général, tandis qu'on allait dans les ranchos voisins à la recherche des bestiaux, des chevaux, à la taille petite, au sabot résistant, qui furent vendus sur la place publique, en même temps que les mules et les mulets de prise.

« Avant d'entrer dans Galeana, nous avions fait un temps d'arrêt sur la rive nord d'une vaste pièce d'eau qui l'avoisine à l'ouest ; le gouverneur militaire qui venait de quit-

ter la ville, à midi, et qui se trouvait sur la rive opposée avec deux de ses mozos (domestiques), tira sur nous un coup de fusil : ce fut le seul que nous entendîmes de l'expédition. Arrivés dans la place, nous y faisons séjour, et le général qui nous commande, le général Douay, qu'on ne peut connaître sans l'aimer, fractionne sa division en trois colonnes : l'une reste à Galeana, l'autre se dirige sur Pablito, et nous-mêmes prenons la route de San Pedro Iturbide, autre nid de brigands, où l'on pénètre après avoir traversé d'abord de vastes et belles cultures, qui cessent dès qu'on ne rencontre plus d'eau. En cet endroit commencent des terrains arides, couverts de broussailles, d'yuccas qui fatiguent par leur éternelle uniformité, et nous descendons dans des gorges profondes, foulant souvent aux pieds des tas de pierres écroulées, surmontées sur plusieurs points d'une croix en bois plantée à la hâte, et indiquant le théâtre de quelque meurtre.

« San Pedro Iturbide ne se compose que d'une cinquantaine d'habitations dont quelques-unes offrent assez de confortable, entre autres celle de la Peña, dont la fille, fiancée, disait-on, de Martinez, était cachée entre deux matelas lorsque l'on pénétra chez elle. Une église inachevée s'élève solitairement sur la place de ce petit et pauvre endroit, qui servait cependant d'entrepôt aux bandes des Chinacos. Les cases regorgeaient de maïs, de sel, de frijoles, de cuirs, etc. ; et par la menace on parvint à connaître le lieu où, à l'annonce de notre venue, on avait transporté tout récemment les munitions de guerre. C'é-

tait à douze ou quinze kilomètres de là, dans la montagne, d'où l'on rapporta un grand nombre de caisses de poudre de fabrication américaine.

San Pedro Iturbide est à quelques centaines de mètres plus bas que Galeana; il est traversé par un arroyo (ruisseau) qui porte son nom, et dont l'eau, assez bonne, fournit aux besoins des habitants, qui, ici comme à Galeana, étaient presque tous partis à notre approche. Le cadre qui entoure ce pueblo est formé de rochers aux reflets fauves et rosés, et par des montagnes d'une hauteur prodigieuse où çà et là on aperçoit au milieu d'un maigre gazon quelques arbres chétifs et rabougris.

Presque au sortir de San Pedro l'aspect change : on s'engage dans des ravins immenses, bordés de chaque côté par des pics élevés qui revêtent mille formes à mesure que les rayons du soleil glissent sur leur tête, et par des collines recouvertes d'une luxuriante végétation qui nous rappelle celle du Chiquihuite. Ce sont déjà les géants de la forêt que nous admirions naguère, et dont les rameaux s'entrelacent avec les lianes et les lichens pour produire de délicieux ombrages. Tout embaume dans ces défilés, dans ces déchirements souterrains où notre colonne, nécessairement légère, puisqu'elle était appelée à des marches rapides à travers des pays impossibles, était souvent obligée de se frayer un chemin à coups de pioche.

Nous arrivons au rancho de las Anaguas. Ici, à l'air sec des altitudes, a succédé une température chaude et humide ; nous sommes dans les nuages comme nous

étions, il y a quatre ans déjà, à Orizaba ; notre corps se couvre de sueur, notre bouche s'imprègne d'une humidité à laquelle elle n'était plus habituée; les mouvements de la respiration comme de la circulation se ralentissent, et je constate sur trente hommes que le nombre d'inspirations à la minute n'est que de dix-huit, celui des pulsations s'élevant à soixante-treize, tandis que dans des expériences que je faisais en traversant le cañon del Guachichil, avant d'arriver à Galeana, au sommet du col qui y conduit, je trouvais vingt-deux inspirations et quatre-vingt-trois pulsations dans le même temps et sur les mêmes sujets.

Le lendemain, le général Douay ayant donné rendez-vous au général Jeanningros, qui venait d'arriver à Linarès, nous allons à mi-chemin, et nous rencontrons la colonne qui était partie de Monterey, à Cianegas, autre rancho où nous déjeunons. Le sol, dans ces parages, est tellement fertile, que nous avons compté jusqu'à huit cents grains sur un seul épi de maïs. Partout le pays est couvert d'un vaste manteau de verdure; mais, malgré le charme que nous éprouvons au milieu de cette nature en fête, l'atmosphère nous pèse, l'air nous semble lourd, et c'est presque avec joie que nous regagnons Galeana pour redescendre à Potosi, riche hacienda des hauts plateaux, à cheval sur plusieurs routes, et d'où les bandes d'Escobedo, de Martinez, composées, pour la plus grande partie, de gens sans aveu, d'esprits inquiets, remuants, passionnés, etc., dirigeaient leurs opérations

sur le trajet qui conduit de San Luis de Potosi à Saltillo.

Potosi a des sources abondantes qui s'échappent d'un monticule sur lequel on a élevé une chapelle. Elles servent à arroser une vaste étendue de terrain qui présente de splendides cultures. Avec l'eau sur les hauts plateaux, le désert se transforme en oasis où, à côté de la vigne, des chênes, des peupliers, etc., on trouve de magnifiques lauriers-roses, de superbes orangers qui fournissent des fruits excellents, ainsi qu'on le remarque à l'hacienda de Pathos sur la route de Parras, et à Parras même, dont les places sont de délicieux tapis de verdure et de fleurs, où des bassins, des fontaines entretiennent sans cesse une douce fraîcheur. Puis, avec la sécheresse, à ces horizons si beaux en succèdent rapidement d'autres d'une affreuse monotonie ; rien ne vient plus réjouir ni la vue ni l'esprit, si ce n'est le tableau des montagnes qui revêtent les aspects les plus bizarres, et qui, par la direction tantôt horizontale, tantôt verticale des couches qui les forment, indiquent à quels terribles bouleversements le sol partout a dû être en proie. Les espaces qu'elles circonscrivent dans leurs divisions infinies sont d'une uniformité désespérante, et c'est un triste spectacle que de voir les troupeaux étiques qui les parcourent, et qui, s'acharnant après les quelques maigres broussailles épineuses qu'on y rencontre, n'en tirent cependant qu'une pauvre pâture. En plusieurs endroits, leur terrain, miné par des rongeurs que l'on appelle ici chiens de prairie, offre sur de vastes

étendues une couleur blanchâtre, et la lumière, dans ses caprices, y produit les effets de mirage les plus surprenants, comme nous en avons été témoins à las Animas, près de Salado, et surtout en arrivant au rancho d'Edionda, où l'illusion fut tellement grande, que le lendemain les soldats étaient persuadés qu'ils avaient à traverser un immense lac.

C'est au milieu de ces espaces plats, resserrés entre les chaînes dénudées de la Cordillère des Andes, et qui s'allongent indéfiniment, que de Potosi à Saltillo on rencontre quelques pauvres ranchos, comme ceux de Guadalupe, de Navidad, d'Edionda, où les cases, bâties en adobes, fourmillent de rats, de souris, de toute espèce d'insectes, et où languit dans une malpropreté insigne une rare population que dévore le typhus, et qui porte au moral comme au physique le cachet de la plus profonde misère. Ces ranchos sont alimentés par des norias qui servent à abreuver les bestiaux et qui fournissent à quelques irrigations. Nous avons donc trouvé de l'eau, souvent mauvaise, il est vrai, sur tout notre parcours, et ce n'est que pour les grandes haltes qu'on fut obligé d'en transporter à dos de mulets. D'un autre côté, l'administration a su pourvoir à tous les besoins, et presque toujours les soldats ont mangé du pain. Les animaux ont été un peu moins heureux ; plusieurs fois on fut obligé de leur distribuer du maïs en guise de paille, et cette nourriture, qui les échauffait, a déterminé chez beaucoup des coliques, des entérites : un de mes chevaux a succombé à cette dernière affection.

Le climat et la fatigue aidant, d'autres ont eu des fourbures, des coups de sang, etc., etc.

Le 22 mai nous rentrions à Saltillo, après avoir traversé le rancho d'Agua-Nueva, aboutissant des routes de Galeana, de San Luis de Potosi, de Parras, et tour à tour ravagé par d'innombrables passagers ; le défilé de la Angostura, creusé par des barrancas profondes, et célèbre dans les annales de la guerre américaine ; Buena-Vista, où l'on aime à se reposer de l'aspect sablonneux du chemin en contemplant les champs cultivés qui entourent de toute part les bâtiments de l'hacienda qui porte ce nom.

Ainsi se terminait notre expédition, et si nous avions rencontré sur notre route ces rongeurs dont il a été question plus haut que les anciens Mexicains nommaient itzcuintli, et qui transforment en villages souterrains les endroits où ils creusent leurs terriers ; des lapins, des lièvres au poil clair qui se levaient sous les pieds de nos chevaux, et que les indigènes ne mangent pas parce qu'ils prétendent que ces herbivores ne se nourrissent que de la viande des animaux morts ; des armadilles, des chevreuils, des serpents, entre autres de magnifiques serpents à sonnettes, etc., etc., en revanche nous n'avions pas aperçu une seule fois l'ennemi, qui se retirait à mesure que nous avancions, et que nous ne pouvions poursuivre indéfiniment. Cependant, à défaut de combats, cette expédition n'avait pas été sans résultats ; elle avait au moins eu celui de détruire les approvisionnements et les moyens de défense des dissidents, ce qui était plus

important que la perte de quelques hommes dont la mort eût été bientôt comblée par de nouvelles levées, faites, selon l'habitude, de gré ou de force, sur les péons des ranchos, des haciendas qui sont sans cesse à la merci des bandes qui viennent les rançonner, les dépouiller, etc.

Pendant cette marche dont on se figure les peines et les difficultés, je n'ai eu aucun décès, comme, du reste, depuis mon départ de San Luis de Potosi, il y a quatre mois de cela. Les maladies ont été des fièvres intermittentes, rémittentes, contractées sur les points où mille irrigations baignent les plantations ; des diarrhées, des dyssenteries , nées sous l'influence des eaux habituellement de mauvaise qualité, et par l'usage immodéré de la viande de porc ; des embarras gastriques bilieux qui disparaissaient du jour au lendemain à l'aide d'une dose d'ipéca ; quelques bronchites dues au refroidissement nocturne, etc.

J'avais, avant le départ, organisé l'ambulance de manière à pouvoir la fractionner, et les malades n'ont jamais manqué de rien. Ils étaient portés en cacolets, en litières, et je ne les faisais marcher que quand, dans les sentiers tortueux et pierreux suspendus au-dessus d'effroyables précipices, ils eussent été, sur les mulets, exposés aux plus terribles accidents.

Aujourd'hui, à Saltillo, où la température est extrêmement élevée, avec une sécheresse très-grande, et où j'ai repris le service de l'hôpital en attendant de nouveaux voyages, les affections qui dominent sont encore les em-

barras gastriques bilieux, les diarrhées, les dyssenteries, presque toutès compliquées de phénomènes bilieux, comme les autres maladies, à tel point qu'il n'est guère d'entrants auxquels je ne sois obligé d'administrer tout d'abord un vomitif. A cet égard je ne puis trop dire combien toutes ces affections guérissent vite et bien lorsqu'elles sont prises au début, tandis que le contraire a lieu lorsqu'elles ont déjà un certain degré d'ancienneté ; les lésions peuvent bien alors disparaître, mais la nutrition ne se fait plus, les aliments passent dans les intestins sans être digérés, il n'y a pas de réaction, le malade se nourrit de sa propre substance, et il ne se relève qu'avec les plus grandes difficultés. Sur les hauts plateaux du Mexique, on devrait faire connaître, par un ordre du jour de l'armée, l'importance qu'il y a à ne pas négliger les maladies quelles qu'elles soient, et alors il n'arriverait pas ce que je viens d'observer chez un maréchal des logis chef du 12ᵉ de chasseurs de France, qui, par excès de zèle, par crainte des reproches, etc., a traîné pendant toute l'expédition dernière avec une dyssenterie grave sans la déclarer, et qui m'est arrivé il y a quelques jours dans le plus fâcheux état, dont je n'espère guère pouvoir le tirer. On en serait quitte pour plus d'entrées peut-être à l'hôpital, mais le nombre des journées de traitement serait moins grand, les hommes reprendraient plus tôt leur service, et la mortalité, comme les non-valeurs, en diminueraient considérablement.

Dans ces derniers temps j'ai observé quelques coliques

sèches ; j'ai eu aussi plusieurs cholérines, des fièvres bilieuses, des ictères assez rebelles, quelques congestions du foie, deux cas de phthisie pulmonaire, dont l'un avait pris au début une marche galopante, etc., etc., le tout sans mortalité jusqu'à présent.

Les enfants de la ville m'ont présenté de la variole, des coqueluches, du croup, des diarrhées tenant surtout à la dentition ; d'autres ont une fièvre violente, avec douleur vive à l'estomac, et le tout se termine en vingt-quatre heures par d'abondants vomissements bilieux. Les femmes ont d'interminables séries d'accidents nerveux qui tiennent beaucoup à leur genre de vie, et qui se rattachent à la chlorose, à l'hystérie. »

Cet exposé fait voir encore les effets de l'ascension, et de plus il montre ce qui se produit à la descente des hauts plateaux. Sous ce dernier point de vue, ce sont les mêmes phénomènes que nous avons éprouvés lorsqu'à la fin de l'expédition, au mois de janvier 1867, nous avons quitté les altitudes pour les terres dites tempérées. Puis, l'humidité venant de moins en moins joindre son influence à celle de la hauteur et de la chaleur, nous avons ressenti progressivement toutes les conséquences d'un air chaud et sec comparativement, tempéré par une certaine élévation au-dessus du niveau de la mer. Les actes de la vie se font alors avec plus d'expansion, il y a plus d'harmonie, plus de régularité dans les fonctions, plus d'entrain, plus d'animation, et il est une zone, celle qui est située entre Cordova, neuf cent trois mètres au-dessus du niveau de

la mer, et le Potrero, six cent quarante mètres de hauteur environ, où nous avons joui d'un véritable bien-être relatif en montant comme en descendant.

Dans cette région, le type indien s'est conservé avec toute sa pureté. Les habitants des villages, avec leur costume original, leurs mœurs à part, leur langage primitif, y ont un aspect de force et de santé qui ne laisse rien à désirer. C'est plaisir à les voir sur le marché de Cordova vendre les ananas, la canne à sucre, le café, la vanille, tlilxochitl des anciens Mexicains, en un mot, tous les produits de leurs champs qu'ils cultivent eux-mêmes, et qu'ils savent au besoin défendre, les armes à la main, contre les bandes de voleurs qui existent partout au Mexique. Ils sont vêtus de blanc, et les femmes portent des chemises brodées qui rappellent la gandoura des Arabes ; ils sont agiles, alertes, et d'une très-grande propreté dans leur mise, en même temps que d'un ordre parfait dans leurs affaires. Ils ne s'unissent qu'entre eux, et les enfants, robustes, solides, héritent de toutes les qualités de leurs parents, dont le sang n'a point encore été corrompu par toutes ces funestes maladies qui assiégent aujourd'hui l'humanité. Étrangers aux révolutions, ils ne demandent qu'à vivre calmes et paisibles dans leurs belles campagnes, où l'Européen lui-même prospère, et où il prospérerait plus encore avec une hygiène mieux entendue, en desséchant les marais, en opérant d'une manière bien comprise des défrichements, des déboisements, etc., etc., là où la végétation par trop abondante entretient encore une hu-

midité plus grande, dont il est possible de diminuer les effets.

Cette zone est à peu près celle où, à l'autre extrémité du Mexique, dans le nord, s'élève la cité très-florissante de Monterey. Dans cette ville, où les étrangers affluent, nos soldats ont toujours joui d'un état sanitaire extrêmement satisfaisant. Le blanc venu d'Europe s'y porte bien, parvient sans souffrance à une vieillesse avancée, et ses enfants comme ses petits-enfants n'y dégénèrent pas.

Nous avons envisagé maintenant, d'une manière assez complète, ce me semble, les effets qui se produisent sur l'homme sain au moment du passage des régions inférieures dans les régions supérieures de l'atmosphère, et réciproquement; il nous reste, pour terminer ce chapitre, à examiner ce qui se passe chez l'homme malade dans les mêmes conditions.

A une élévation considérable, comme sur les hautes montagnes, au-dessus de la limite des neiges éternelles, l'ascension a une action plutôt déprimante que fortifiante, par suite de la fatigue, des efforts trop violents qu'elle nécessite ; mais, à une hauteur moindre, il n'en est plus ainsi, et la perturbation qui se produit alors suffit parfois pour amener une modification heureuse dans certains états morbides : les mouvements respiratoire et circulatoire s'activent dans une certaine mesure, le travail d'absorption augmente sous l'influence de l'exercice, les fonctions de la peau deviennent plus vives, et cet ensemble de phéno-

mènes produit des perturbations, des excitations, des dérivations, qui conviennent aux anémiques, aux dyspepsiques et aux individus qui souffrent d'affections inflammatoires légères et chroniques.

En revanche, toute ascension un peu prolongée est préjudiciable aux sujets atteints de maladies du cœur, de poitrine, comme à ceux qui sont prédisposés aux congestions, aux hémorrhagies. J'ai déjà cité de funestes exemples à cet égard, et mes lettres onze et douze à M. le baron Larrey, en renferment bien d'autres que je signalerai en parlant des évacuations de malades qui me furent faites, à diverses époques, des terres chaudes et des terres tempérées sur les hauts plateaux.

Au retour, s'il est brusque, suivant la hauteur à laquelle on s'est élevé, ou bien il y a de la fatigue, de la prostration qui fait qu'à la sur-activité des appareils succède un ralentissement de leurs fonctions ; ou bien l'excitation se prolonge et les malades en conservent pendant quelque temps le bénéfice d'une respiration parfaite, d'une dérivation puissante à la peau, d'une nutrition exceptionnelle.

Ce qui conviendrait aux pléthoriques d'une part, si l'on n'avait pas à craindre pour eux les résultats premiers de la montée, est très-avantageux dans l'autre cas, aux anémiques peu irritables, aux cachectiques, etc., etc.

Si, après l'ascension, le séjour se continue sur les hauteurs, alors, suivant la station, se montrent des phénomènes particuliers que nous examinerons bientôt, et nous

dirons en même temps les effets qui se sont produits sur les malades que nous avons ramenés lors de l'évacuation du nord du Mexique jusqu'aux bords du golfe de ce nom, pour les embarquer.

II

Modifications qu'éprouve l'organisme dans les premiers temps du séjour sur les hauteurs.

Dans les premiers temps de son séjour sur les hauteurs, l'homme éprouve des modifications qui varient suivant la station à laquelle il s'élève.

A son passage du niveau de l'Océan à une hauteur de sept à huit cents mètres, nous avons vu les phénomènes qui se produisaient, et ces phénomènes se continuent sans qu'on en ait autrement conscience que par le sentiment de bien-être qui en résulte. L'acclimatement se fait sans difficulté, sans aucune secousse. Il n'y a rien à noter qu'une influence heureuse au point de vue de l'activité, de la régularité des fonctions, et de l'ensemble des actes de la vie organique.

A quelques centaines de mètres plus haut, dans la région des nuages, une lutte s'établit entre les besoins instinctifs de l'individu et l'action débilitante de l'humidité jointe à l'élévation que la légère diminution de chaleur avec le niveau inférieur ne peut contre-balancer. Il y a encore effort de l'organisme pour suppléer par l'expansion,

par la rapidité de ses manifestations, à la perte d'élasticité, de pesanteur de l'air; mais, bientôt, la respiration se ralentit, le pouls devient moins vif, moins fréquent, et les contractions du cœur perdent de leur force. Il s'établit un calme relatif qui peut paraître agréable au premier abord, surtout lorsque l'on descend des hauts plateaux, mais qui ne tarde pas à produire des effets fâcheux que ne peut compenser la plus grande facilité d'absorption de l'oxygène par l'interposition de la vapeur aqueuse dans l'atmosphère. L'air, comme nous l'avons dit, semble lourd quoique plus léger; la peau passe à un état de moiteur incommode et permanente; elle laisse s'accumuler dans les vaisseaux périphériques une partie des fluides qu'elle est chargée d'éliminer; la circulation capillaire devient languissante et favorise les hypérémies passives des organes; il y a tendance à un état d'affaissement général considérable, et voici ce que j'écrivais à cet égard, dès le mois de juillet 1862, à propos des fusiliers marins qui étaient des premiers arrivés dans ces régions :

« Presque tous sont dans un état d'atonie, d'affaissement tel, qu'il est, quoi qu'on fasse, à peu près impossible de les en tirer... La circulation ne s'exécute plus, et il arrive ainsi que de véritables escarres gangréneuses se montrent sur différents points du corps, principalement aux extrémités. Lettre V à M. le baron Larrey. »

Les hommes de l'armée de terre résistèrent plus longtemps, en raison des conditions meilleures dans lesquelles ils se trouvaient au point de vue de l'administration de l'ordinaire,

de l'habitude du bivouac, etc., etc., et cependant, au mois de novembre 1862, je m'exprimais déjà en ces termes sur leur compte dans ma neuvième lettre à M. le baron Larrey :

« Depuis le 24 du mois de septembre, le nombre de mes blessés étant considérablement diminué, et l'hôpital San Jose regorgeant de malades, la Concordia a été ouverte aux fiévreux.

« Je vais vous donner un aperçu des affections qui s'y présentent, et je commencerai par celles qui fournissent le plus de victimes à la mort.

« Les hommes qui en sont atteints arrivent à ma visite dans un état d'abattement, de prostration extrêmes; ils ont la démarche lente, le facies abattu, l'air morne et triste ; leur corps est amaigri; ils présentent quelque chose de terne dans les yeux, qui sont injectés, recouverts souvent d'une légère couche de mucosité transparente, et ce sont là des signes de mauvais augure qui suffisent pour m'inspirer les plus vives inquiétudes.

« A travers la teinte bistrée, blanc-grisâtre, quelquefois ardoisé pâle de la peau, on aperçoit des arborisations qui donnent un coloris plus ou moins prononcé aux pommettes, et qui se dessinent aux membres, sur la poitrine, sur l'abdomen, et surtout au creux épigastrique, sous forme de vergetures granitées, d'une apparence bleuâtre, noirâtre même.

L'enveloppe cutanée est sèche, rugueuse et parsemée d'écailles furfuracées. Quelquefois on observe de la bouf-

fissure à la face, aux extrémités inférieures; des épanchements dans le ventre, dans les plèvres, dans le péricarde.

Les lèvres sont d'un rouge sombre, et il en est de même des gencives, qui ne sont pas ramollies, mais dont le bord alvéolaire offre ordinairement un liséré violacé.

La langue est aussi d'un rouge plus ou moins vif; elle est dépouillée de son épithélium; ses papilles sont à nu; elle est recouverte d'une substance blanchâtre, lamelleuse, assez résistante, et qui n'est probablement que de la matière épithéliale décomposée. Cette matière reste bornée à la langue, ou bien elle s'étend à la cavité buccale dans son entier et jusqu'au pharynx, où l'on observe de tous côtés une injection très-prononcée, et qui revêt parfois une teinte noire-bleuâtre.

L'haleine n'est pas mauvaise, si ce n'est à une période un peu avancée; la soif est assez vive; le malade n'a d'appétence pour rien, non par dégoût, mais par apathie, par indifférence, et plus encore par un sentiment instinctif. Quand il mange, en effet, les aliments ne passent qu'avec difficulté; ils s'arrêtent à la gorge, symptôme funeste, et des vomissements se produisent, ou bien surviennent des gargouillements abdominaux bientôt suivis de selles liquides, mal liées, jaune-blanchâtre, ressemblant à de la bouillie à moitié cuite. Quelquefois ces selles ont une nuance verdâtre, d'autres fois elles sont rouge-noirâtre et comme briquetées; ailleurs elles présentent des substances nutritives non élaborées, et toujours elles exhalent une odeur

forte, parfois repoussante. Les boissons elles-mêmes augmentent leur nombre ; elles sont alors claires, et dans ce cas il arrive d'y rencontrer des débris épithéliaux semblables à ceux dont il a été question pour la langue, la bouche et le pharynx. Il est même des circonstances où elles sont réellement putrilagineuses, et l'on comprend, ce que démontre du reste la nécropsie, qu'à un certain degré, l'arrêt de la circulation puisse déterminer une gangrène à la surface de l'intestin, comme elle le fait à la peau.

Ces évacuations, assez abondantes, se font involontairement chez certains sujets qui sont pris subitement d'envie d'aller à la selle, et qui vont sous eux sans avoir eu ni la force ni le temps de se retenir. Il n'y a pas d'épreintes, pas de faux besoins, la diète les diminue de nombre sans les arrêter; ce n'est pas toujours une diarrhée, ce n'est jamais une dyssenterie, c'est souvent un flux secondaire qui est sous la dépendance de l'état général et des stases sanguines qui se montrent dans l'intestin.

Le foie, la rate, soumis à la percussion, paraissent souvent diminués de volume. Les urines sont limpides, transparentes, quelquefois rougeâtres, albumineuses.

Le pouls est petit, faible ; les mouvements du cœur à peine perceptibles à la palpation. Cet organe, ainsi que les gros vaisseaux font entendre, dans les cas assez avancés, des bruits de souffle intermittents et continus.

La puissance calorifique semble sur le point de s'éteindre, les extrémités sont froides.

La respiration est ralentie comme la circulation, le

murmure vésiculaire diminue, disparaît à la base des poumons.

Le sujet ne se plaint pas, seulement il éprouve parfois un peu de céphalalgie, quelques étourdissements, quelques tintements d'oreille, de la courbature, des brisements dans les membres, dans les jointures; mais, le plus souvent il semble ne ressentir aucune souffrance, et il arrive qu'il meurt presque subitement sans avoir poussé le moindre gémissement. Le système nerveux qui anime et coordonne les viscères n'est pas le seul frappé d'impuissance, les mouvements sont lents, paresseux, et la sensibilité tant générale que spéciale est aussi émoussée. Il est curieux et pénible à la fois, de voir de pauvres soldats enveloppés dans leurs couvertures, et restant des heures entières dans la même position. On dirait qu'ils ne parlent qu'à regret, et le moindre effort augmente leur fatigue, leur faiblesse. C'est l'image d'une stupéfaction générale de tous les éléments organiques, qui éteint les aptitudes fonctionnelles des molécules élémentaires comme celles des tissus et des appareils.

La mort arrive lentement ou brusquement, comme nous l'avons dit, par une aggravation indéfinie de la cause par les effets, et les quelques observations suivantes vont donner une idée des lésions anatomiques que l'on rencontre alors...

Le Corre, chasseur à pied au 1er bataillon, entré à l'hôpital le 8 octobre, mort le 5 novembre à quatre heures du matin, autopsie faite le lendemain matin.

Amaigrissement considérable de tout le corps, vergetures granitées à la base de la poitrine et à l'épigastre; parois du ventre affaissées.

Poumons crépitants, perméables à l'air, congestionnés à la base.

Un peu de sérosité dans le péricarde. Cœur petit, violacé, noirâtre, revenu sur lui-même. Son tissu est ferme et présente une coloration foncée, ses cavités renferment un peu de sang fluide, noirâtre.

Coloration rouge, très-intense de la langue, de la bouche, du pharynx et de la partie supérieure de l'œsophage, l'épithelium est partout détruit, et la muqueuse est recouverte en ces différents points d'une matière blanchâtre, lamelleuse, qui est disséminée sous forme d'îlots et qui s'enlève facilement sous le scalpel.

L'estomac paraît revenu sur lui-même ; ses replis sont très-saillants ; sa coloration qui est d'un rouge foncé au niveau de la petite courbure, est ardoisée, bleuâtre, légèrement teinte par la bile dans le grand cul-de-sac.

Le duodenum est aussi coloré par la bile, et, dans le reste de son étendue, l'intestin grêle présente une injection d'autant plus prononcée qu'on approche davantage du cœcum. Elle est surtout marquée au niveau des valvules conniventes. La muqueuse n'offre aucune altération de consistance, et, en la détachant de la tunique musculeuse, elle laisse apercevoir par transparence des arborisations vasculaires plus ou moins prononcées.

Le gros intestin offre une coloration d'un rouge foncé

dans sa première et dans sa dernière partie où elle revêt une apparence lie de vin. Au milieu, il est parsemé d'arborisations rougeâtres tranchant sur le fond général qui est blanc-grisâtre. La muqueuse est recouverte d'une matière épaisse, gluante, légèrement teinte de sang, qui s'enlève avec le scalpel sous forme de bouillie, mais elle ne laisse voir aucune ulcération.

Le foie, d'un rouge noirâtre foncé, a dix-huit centimètres de hauteur sur vingt-huit de largeur; il pèse un kil. cent cinquante gr. Son tissu est foncé en couleur, le doigt le pénètre facilement, et, à la coupe, il s'en écoule un sang fluide, noirâtre. La bile est rouge-noirâtre, épaisse ; la vésicule en renferme quarante gr.

La rate est lie de vin ; sa hauteur est de onze centimètres, sa largeur huit; elle pèse cent gr.; son tissu est résistant, rouge-noirâtre foncé.

Les reins sont congestionnés. La substance tubuleuse et la substance corticale présentent une coloration à peu près uniforme.

La vessie est remplie aux trois quarts d'une urine claire, jaune-rougeâtre; ses parois, blanches à l'extérieur, sont à l'intérieur d'une couleur rouge au niveau du bas-fond, et légèrement bleuâtre au sommet. La muqueuse, sans être ramollie, se détache assez facilement de la tunique musculeuse.

Il n'y a pas de sérosité dans le péritoine.

Il n'y en a pas non plus dans la cavité de l'arachnoïde ; les vaisseaux de la pie-mère sont injectés ; léger piqueté de la substance blanche ; un peu de diminution de consis-

tance de la matière cérébrale ; rien dans les ventricules.

Daydé, Joseph-Adolphe, sergent au 1er bataillon de chasseurs à pied, entré à l'hôpital le 28 septembre 1862, mort le 22 octobre, autopsie vingt-quatre heures après le décès.

Même aspect extérieur que chez Le Corre. Semblable réflexion à propos de la poitrine ; il n'existe de particulier que des adhérences pleurales anciennes.

Il n'y a pas de sérosité dans le péricarde. Le cœur est rempli de sang fluide, noirâtre, son tissu est flasque.

Intestin grêle comme précédemment ; gros intestin gris-bleuâtre dans toute son étendue.

Foie d'un rouge-pâle à l'intérieur comme à l'extérieur; pas d'altérations organiques ; poids neuf cents grammes, hauteur vingt-six centimètres, largeur seize ; quatre-vingts grammes de bile verdâtre.

Rate d'une teinte lilas, hauteur onze centimètres, largeur neuf, poids quatre-vingt grammes.

Reins d'une couleur rosée plus prononcée dans la substance tubuleuse que dans la substance corticale.

Pas d'injection de la vessie qui est remplie d'urine limpide, transparente et presque incolore.

Cerveau sans diminution de consistance. Le reste comme plus haut.

Leguen, Yves, chasseur à pied au 1er bataillon, entré à l'hôpital le 1er octobre 1862, mort le 25 du même mois, autopsie le 26 à trois heures du soir.

Amaigrissement extrême ; yeux caves, bordés de noir ;

teinte bleuâtre des pommettes; cyanose du ventre, de la poitrine, des extrémités, et ces phénomènes existaient déjà pendant la vie.

Poumons gris-ardoisé, crépitants, perméables à l'air.

Cœur flasque, violacé, renfermant du sang fluide, noirâtre, à l'intérieur.

Quelques arborisations rouges, et un léger piqueté noirâtre au niveau du grand cul-de-sac de l'estomac.

La muqueuse de l'intestin grêle est d'une couleur rosée plus vive, plus foncée sur certains points que sur d'autres.

Le gros intestin présente une injection en plaques au voisinage du cœcum. La muqueuse offre sur le reste de son étendue une coloration d'un blanc-grisâtre. Au niveau de l'S iliaque et du rectum, elle est entamée par quelques ulcérations superficielles ; on dirait qu'elle a été résorbée.

Le foie est de couleur lie de vin foncée, sa hauteur est de vingt-neuf centimètres, sa largeur de vingt-deux, son poids de un kil., trois-cent-soixante-dix grammes. Bile jaune-noirâtre, poids quarante grammes.

Rate noirâtre, tissu normal, hauteur douze centimètres, largeur huit, poids cent-dix grammes.

Reins légèrement congestionnés.

Vessie gonflée, distendue par une urine claire et limpide.

Injection des vaisseaux de la pie-mère, léger piqueté de la substance blanche, consistance normale de la matière cérébrale.

Chez Bazin, Adolphe, fusilier au 99e de ligne, chez Galot Joseph, caporal au 2e régiment d'infanterie de marine, chez Laville, François, fusilier au 99e de ligne, etc., ce sont toujours les mêmes altérations : des congestions passives visibles aussi bien à l'extérieur que dans l'intérieur des viscères, de l'intestin dont la muqueuse a disparu en certains points, et qui dans d'autres présente des débris épithéliaux qui s'enlèvent sous l'influence d'un filet d'eau.

Chez Som de Dougé, Pierre, chasseur au 1er bataillon, la muqueuse du gros intestin, ardoisée, bleuâtre, est parsemée d'un nombre considérable de ces petites ulcérations dont nous venons de parler. Leur fond, formé par la tunique musculeuse, est blanchâtre et tranche sur la couleur du pourtour. Vers le cœcum on en trouve un groupe d'une dizaine, assez rapprochées l'une de l'autre, dont les bords sont d'un rouge vif, et le fond recouvert d'une matière jaune, noirâtre, gangréneuse, qui s'enlève facilement.

Chez Puech, grenadier au 99e de ligne, ce sont de véritables escarres que l'on rencontre à la surface du gros intestin ; mais, on n'y observe ni ces altérations de parois, ni cet aspect boursoufflé, fongueux, ni en un mot aucun de ces phénomènes qui sont propres à la dyssenterie gangréneuse.

Ce qui domine partout, comme on le voit, c'est la prostration, l'atonie, la faiblesse, l'arrêt de la circulation, etc., avec toutes leurs conséquences.

Voilà l'état dans lequel se présentaient les hommes peu de temps après notre arrivée à Orizaba, alors qu'ils n'avaient encore que quelques mois de séjour dans cette localité, ou dans la zone où elle se trouve. Je veux bien que beaucoup de sujets, avant d'arriver à cette extrémité, aient eu des maladies antérieures ayant agi comme causes débilitantes; mais beaucoup aussi n'avaient rien éprouvé de semblable. Je veux bien rattacher nombre de ces états à des diarrhées chroniques, mais dans nombre de cas il n'avait existé et n'existait réellement pas de diarrhée; le traitement employé ordinairement dans cette affection était complétement impuissant alors, tandis que le régime, les stimulants, les toniques, étaient seuls capables de produire quelques résultats avantageux. Je veux bien tenir compte de l'alimentation, des fatigues, des émotions morales, des voyages dans les terres chaudes, etc., etc., mais je ne puis ne pas faire une part et une large part au climat. Ce climat, quand son action se prolonge, a une influence mauvaise sur l'homme sain comme sur l'homme malade, ainsi que nous venons de pouvoir nous en convaincre, et ainsi qu'on le verra surtout dans le chapitre suivant. On s'y habitue sans doute, et même sans beaucoup s'en apercevoir, mais c'est au détriment de l'individu et de sa race. Je ne parle que d'après les faits qui sont plus probants que toutes les théories. Je ne disconviens pas qu'à Jalapa qui est déjà plus élevée qu'Orizaba, puisque sa hauteur est de mille trois cent quatre-vingt-dix mètres au-dessus du niveau de la mer, et que cette

ville jouit d'une exposition toute exceptionnelle sur le flanc du Macuiltepec, on ne puisse se bien porter, de même surtout qu'à Tehuacan dont la hauteur est de mille six cent quarante-huit mètres ; mais, de part et d'autre, on commence déjà à s'élever au-dessus de la région des nuages, et par conséquent l'humidité est déjà moins grande en ces points, de sorte que ceci ne détruit en rien ce que j'ai dit.

Après le passage des Cumbrès, à une élévation de deux mille mètres au moins, la scène change, et ce sont des phénomènes opposés à ceux que nous rencontrions naguère qui se montrent maintenant. Il y a encore lutte, mais lutte en sens inverse ; c'est-à-dire que les appareils tendent à s'adapter aux conditions de sécheresse et de raréfaction de l'air, sans qu'il vienne s'y joindre un obstacle, une impossibilité insurmontable. Les fonctions qui sont encore calmes au repos, reprennent leur élan sous l'influence de la moindre excitation. La respiration, précipitée par moments, dans les marches, dans les travaux, etc., se ralentit ensuite et se suspend même comme si les poumons fatigués avaient besoin d'un temps d'arrêt pour fournir encore à de nouveaux efforts. Les battements du pouls, du cœur, présentent des alternations non moins remarquables, et, au lieu de congestions passives ce sont maintenant des hypérémies actives qui tendent à se produire. J'ai cité des cas de congestion, d'apoplexie, qui se sont déclarés lors de l'ascension à cette hauteur. J'ai vu encore, entre autres faits, celui d'un jeune vétérinaire

frappé subitement d'hémiplégie, sans perte de connaissance, en arrivant brusquement de Vera-Cruz à Mexico, en 1865, etc., etc. Je dois ajouter que pendant les premiers temps du séjour sur les altitudes, ces tendances congestionnelles, hémorrhagiques se continuent du côté du cerveau, comme du côté des poumons, des intestins, etc., et ceci d'autant plus qu'il existe déjà du côté de ces organes, une cause qui y appelle par elle-même l'afflux sanguin, comme une bronchite, une diarrhée par exemple. Dans ce dernier cas on trouve du sang presque pur dans les selles, et c'est sous le nom de diarrhées sanguines que je désignais ces diarrhées dans ma correspondance de décembre 1862, alors que j'étais à Palmar avec un effectif de trois mille cinq cents hommes environ, qui me donnèrent dans le mois, troiscent un malades entrés à l'ambulance, dont un mourut d'une fièvre typhoïde contractée à Orizaba, un autre d'une hémorrhagie des méninges rachidiennes, le troisième d'une dyssenterie devenue hémorrhagique à l'arrivée sur les hauts plateaux.

Un simple mouvement fébrile suffit dans ces conjonctures pour donner lieu à des congestions du côté des poumons. C'est ainsi qu'à propos des fièvres intermittentes, j'écrivais à M. le baron Larrey :

« Comme j'ai eu l'honneur de vous le faire remarquer dans ma précédente lettre, les fièvres intermittentes contractées à Orizaba et dans les terres chaudes, ont de la tendance à s'éteindre sur les hauts plateaux. Toutes celles qui ont été soumises ici à mon observation, et elles sont

au nombre de quatre-vingts, n'ont, pour ainsi dire, réclamé que quelques doses de sulfate de quinine pour disparaître, et le plus souvent sans récidive. Mais, ce que j'ai noté de particulier, ce sont des congestions pulmonaires liées à ces fièvres, et qui suivent en quelque sorte les phases de l'accès, commençant avec eux et disparaissant presque en même temps. Cette complication exige parfois que l'on recoure à des applications de ventouses sur la poitrine, en même temps que l'on administre l'antipériodique. A cet égard, je citerai principalement un sous-lieutenant du 95e de ligne, M. P., qui m'a offert un cas très-remarquable de ce genre. Il venait de la cañada et était atteint d'une fièvre remittente pendant les paroxysmes de laquelle se déclaraient des phénomènes de congestion pulmonaire, qui ne disparaissaient pas complétement, mais qui diminuaient beaucoup lors des rémissions. Cet officier guérit rapidement sous l'influence du sulfate de quinine et de quelques ventouses scarifiées sur la poitrine. » (*Lettre* XI. Décembre 1862.)

Le 4 janvier au soir, à Quechoulac, je reçois un caporal du 2e des zouaves nommé Loth. Ce jeune homme fort, d'un tempérament sanguin, a été pris tout d'un coup dans la région des reins, d'une douleur assez vive se propageant le long des uretères jusqu'aux testicules, et s'accompagnant de pissement de sang qui donne aux urines une coloration rouge-clair. C'est la première fois que pareil accident se présente et les urines ont toujours été normales. Il n'y a pas de fièvre. Je fais appliquer six ven-

touses scarifiées *loco dolenti*, et le lendemain, plus de douleur; les urines, jaunes, claires, limpides, ne renferment plus d'albumine. (*Lettre* XII.)

A la même époque, un soldat du 2e de zouaves, Pothon, 32 ans, constitution forte, tempérament sanguin, éprouve presque subitement une douleur assez intense dans l'hypocondre droit, augmentant par la pression, s'accompagnant de tiraillements dans l'épaule correspondante et dans la région lombaire; la respiration est laborieuse, le foie déborde les fausses côtes d'un travers de doigt; avec cela je constate que la langue est nette, il y a de la céphalalgie, des vomissements formés de matières bilieuses vertes; les selles sont irrégulières et les évacuations sont sanguinolentes. Le malade est très-abattu, mais le pouls n'a pas augmenté de fréquence et la température du corps n'est pas élevée.

Deux applications de ventouses scarifiées, et deux doses vomitives d'ipéca suffisent pour faire disparaître rapidement cet état que je ne puis considérer que comme se rattachant à une hypérémie active du foie. (*Lettre* XII.)

Dans ma lettre XIII, je dis : Les congestions hépatiques sont encore à l'ordre du jour, et le plus souvent elles me sont envoyées comme des pneumonies, en raison sans doute de l'oppression, de la gêne de la respiration qui les accompagne; mais il y a augmentation de volume du foie, douleur dans la région de cet organe, dans l'épaule correspondante ; la fièvre manque et il en est de même des phénomènes stéthoscopiques. Ainsi :

Henry, Valentin, sergent au 2e régiment du génie, 27 ans, bonne constitution, tempérament lymphatico-sanguin, entre à l'ambulance de Quechoulac le 15 janvier.

Ce sous-officier n'a jamais été malade en France. Au Mexique, dans le commencement de décembre dernier, à son arrivée sur les hauts plateaux, il a eu une hémorragie intestinale dont je me suis rendu rapidement maître à l'ambulance de Palmar. Depuis cette époque il s'est toujours bien porté et n'a pas interrompu un instant son service.

Le 13 janvier, à la suite d'une marche assez longue, il éprouve un sentiment de gêne dans l'épaule droite, le lendemain cette gêne augmente, et il se sent de plus la respiration embarrassée.

Le 15, en même temps que la gêne persiste à l'épaule droite, je constate une douleur hépatique qui augmente à la pression, et qui existe surtout au niveau du lobe gauche du foie. La percussion au niveau de l'épigastre indique en ce point une matité manifeste et étendue. L'organe ne dépasse pas les fausses côtes, mais il remonte en haut jusqu'à deux travers de doigt du mamelon.

Il n'y a aucun râle dans la poitrine qui ne présente qu'une absence du bruit respiratoire, à la base, du côté droit.

Langue blanche, saburrale, pas d'appétit, bouche amère, soif assez vive, nausées, selles normales, urines jaunâtres, claires.

Il n'y a pas de fièvre, le pouls est naturel, la chaleur

normale, tête lourde, sommeil un peu troublé. Ce qui est le plus pénible, c'est la gêne de la respiration. De temps en temps Henry semble comme en proie à des accès de suffocation, et il fait des efforts involontaires pour remplir d'air sa poitrine oppressée.

Prescr., diète; lim.; ipéca deux grammes; six ventouses scarifiées à la région hépatique; cataplasme.

Le 16. Il y a eu en abondance des vomissements bilieux qui ont énormément soulagé le malade. L'oppression est beaucoup moindre, la respiration plus facile; la langue est débarrassée en partie de son enduit, la bouche est moins mauvaise, la soif moins vive. Il n'existe plus de nausées, mais l'appétit n'est pas encore revenu.

La douleur hépatique est moindre, mais le foie reste engorgé, l'épigastre tuméfié.

Deux selles verdâtres, demi-liquides, dans les vingt-quatre heures. Urines abondantes, claires et limpides.

Presc., diète; lim.; trois ventouses scarifiées à la région hépatique; cataplasmes.

Le 17. Le malade n'éprouve plus de gêne que quand il respire fortement. Le volume du foie a beaucoup diminué, la langue est encore un peu chargée, l'appétit ne se rétablit pas.

Presc., nouvelle dose d'ipéca, deux grammes.

Le 18. A la suite de nouveaux vomissements bilieux abondants, tout est rentré dans l'ordre, et le malade se trouve parfaitement bien, l'appétit commence, il n'y a plus de matité à l'épigastre, et cette matité remonte en haut à

l'endroit où la perpendiculaire abaissée du mamelon coupe la sixième côte, pour la ligne mammaire; sur la ligne axillaire la limite supérieure correspond à la huitième, et près de la colonne vertébrale à la onzième.

L'étendue de cet ouvrage ne me permet pas de multiplier les exemples, et je ne ferai non plus que signaler les hémorragies des gencives, du nez, des bronches que nous observâmes alors, les rapportant comme aujourd'hui aux effets de l'altitude. (*Lettres* XI et XII.)

Ce qu'il y a d'important à étudier maintenant, c'est l'influence de cette même altitude sur les maladies contractées à des niveaux inférieurs.

Nous avons déjà vu ce qu'il en était pour les fièvres intermittentes, et peu de temps après mon arrivée à Palmar, je demandais de faire monter sur les hauts plateaux tous les individus qui, séjournant à Orizaba, voyaient leurs maladies se perpétuer, s'éterniser, se reproduire sans cesse. Outre l'amélioration que j'observais moi-même dans ces affections, j'avais encore, pour motif d'en agir ainsi, l'opinion répandue dans le pays, qu'on ne guérit des fièvres en particulier, que quand on a franchi les cumbrès.

Cependant, il ne faut pas perdre de vue la crise que l'homme a à traverser pour se mettre en rapport avec le milieu nouveau dans lequel il arrive, et qui est plus sensible ici que lorsqu'il s'élève à des hauteurs moindres. Pour surmonter cette crise, pour ne pas succomber à la peine, il a besoin, même à l'état sain, d'une certaine force de résistance vitale, et, quand cette force lui manque,

quand il est déjà malade, l'adynamie tend bientôt à se mettre de la partie. C'est ainsi que j'écrivais de Quechoulac à M. le baron Larrey :

« Il est quelques individus faibles, délicats, qui tombent dans une sorte de langueur dont ils sortent avec peine. A la moindre maladie, sous l'influence d'un simple embarras gastrique, par exemple, la langue se sèche bien vite, les dents s'encroûtent de fuliginosités, la stupeur, la prostration font de rapides progrès. »

Ces phénomènes se montrent aussi chez les sujets forts, robustes, mais alors ce n'est qu'à la suite d'une fièvre intense qui a eu une durée de plusieurs jours. Il semble, dans ce cas, que les efforts de la réaction ont épuisé l'organisme qui tombe ainsi dans la prostration, la faiblesse, etc. C'est là un phénomène bien curieux que nous constations dans le principe, sans nous en rendre compte, avant d'avoir porté notre attention sur le fonctionnement physiologique des appareils sur les altitudes, et avant de nous être expliqué les conséquences d'une activité organique poussée jusqu'à la sur-activité. Nous développerons cette pensée dans la suite, et pour le moment, je vais me borner, par un exemple, à donner une idée de ces faits, tels que je les ai recueillis à cette époque.

Souladié, Jean, cavalier de première classe, au 5e escadron du train des équipages, 6e compagnie, vingt-cinq ans, constitution forte, tempérament sanguin, n'a eu qu'une pleurésie en France, à l'époque de l'adolescence, n'a jamais été malade au Mexique, où il est depuis bientôt

un an. Entré à l'ambulance de Quechoulac le 24 janvier 1863.

Il a été pris le 22 du même mois, à la suite d'une marche un peu longue, d'un grand mal de tête suivi de frissons violents, avec courbature générale.

Le 23. Mêmes symptômes avec crachements de sang, perte complète d'appétit, soif vive, constipation.

Le 24. La face est rouge, vultueuse, le regard vif, les pupilles contractées, les yeux brillants, injectés, céphalalgie frontale intense, sommeil pénible, intelligence nette, parole facile, voix bonne, sentiment général de courbature.

Bouche sèche, soif vive, langue rouge, inappétence.

Ventre un peu tendu, pas de selles depuis trois jours; miction facile, urines rougeâtres, peu abondantes.

Pouls à cent huit, plein, fort, vibrant, sans dureté, peau chaude et sèche.

Respiration précipitée, inspirations courtes, au nombre de vingt-neuf à la minute.

Prescription : diète, limon., sulfate de soude, quarante-cinq grammes.

Le 25. Cinq selles abondantes à la suite du purgatif. Ventre souple et mou, quelques borborygmes et quelques gargouillements dans l'une et l'autre fosse iliaque, sans douleur. Urines toujours rares et rouges, sans albumine.

Mêmes phénomènes fébriles que la veille, sans symptômes particuliers du côté des poumons. La céphalalgie est un peu moindre.

Prescription : diète, limon., trois pots ; compresses sédatives sur le front.

Le 26. La nuit a été calme, le malade a même un peu dormi. Le pouls, à cent, est moins plein, moins fort ; la respiration est toujours très-accélérée. Le teint et le regard sont moins animés, et ce dernier a même quelque chose d'atone. La peau est toujours chaude et sèche.

Les narines sont sèches, les lèvres fendillées, teintes de sang ; les gencives sont entourées d'une matière blanchâtre formant liséré, la langue est racornie, ventre souple et mou, urines un peu plus claires et un peu plus abondantes, une selle semi-liquide dans les vingt-quatre heures.

Prescription : bouillon, limon., 3 pots ; compresses sédatives sur le front.

Le 27. Prostration considérable; le pouls, mou, est tombé à soixante-douze, respiration fatigante mais ralentie, dix-neuf inspirations, état de stupeur prononcé, langue parcheminée, jaune-noirâtre. Rien du côté du ventre, il n'y a plus de céphalalgie. Le malade semble inerte, insensible.

Prescription : panade, limon. vineuse, vin de quinquina, cent vingt-cinq grammes.

Le 28. Les phénomènes d'adynamie persistent, sans qu'il y ait la moindre tache sur le corps, sans que l'on constate du côté du ventre quoi que ce soit se rapportant à notre fièvre typhoïde d'Europe.

Prescription : bouillons, panades, limon. vineuse, vin de quinquina, frictions stimulantes.

Les 29, 30, etc. Sous l'influence du régime, des toniques, des stimulants, le malade parvient à sortir de son état d'abattement, de prostration, de stupeur, d'adynamie en un mot, mais sa convalescence est longue.

Comment caractériser cette maladie? J'observais, à la même époque, des cas à peu près semblables chez Leblatier, fusilier au 95e de ligne ; chez Crière, du 2e régiment de chasseurs d'Afrique ; chez Moisans, grenadier au 95e de ligne ; chez Eral, également grenadier au 95 de ligne ; chez Bèges, ouvrier d'administration, etc., etc. ; et tout en en rapportant les observations complètes dans ma *Lettre XIV* à M. le baron Larrey, je désignais ces affections sous le nom de fièvres continues à forme typhoïde, à forme adynamique. C'est tout ce que je pouvais faire alors, et il est évident maintenent pour moi que ces états, comme les précédents, se rattachent à la même cause. C'est ce qui m'a fait dire plus tard, en parlant des influences débilitantes nombreuses inhérentes aux altitudes :

« Si à ces influences multiples dont je viens de parler, vient se joindre encore une complication morbide, les phénomènes varient alors suivant le degré de résistance vitale de chacun : mais, en général, les réactions, on le comprend, ne sont ni intenses ni de longue durée, en raison des efforts nécessaires en pareil cas, efforts qui épuisent encore par eux-mêmes, et qui font rapidement

tomber l'organisme dans une prostration, une faiblesse et une stupeur d'où il a d'autant plus de peine à se tirer que l'atteinte a été plus profonde et la lutte plus difficile. » (*De la respiration sur les hauts plateaux du Mexique. Mémoires de médecine militaire,* année 1866.)

Je ne fais, pour le moment, qu'effleurer cette question, qui doit être traitée à fond dans le chapitre suivant, où nous verrons que, malgré l'acclimatement, les cas de ce genre ne sont pas rares.

J'ajoutais ensuite dans la même *Lettre XIV :* « Les diarrhées, les dyssenteries contractées dans les terres chaudes et à Orizaba guérissent bien, mais à condition qu'elles soient encore récentes, et que, comme pour les fièvres, l'individu soit bien constitué et non par trop affaibli. »

Plus tard, nous fîmes les mêmes remarques, et à cet égard, je ne puis mieux faire que de citer ce que j'ai relaté dans le tome XVII, 3e série, des *Mémoires de médecine militaire* (octobre 1866), relativement à l'influence des altitudes sur les fièvres intermittentes, les diarrhées et les dyssenteries contractées dans les terres chaudes du Mexique : « Le bataillon d'Afrique venant d'Oajaca, où il n'avait pas de malades, s'est embarqué à Vera-Cruz le 14 juin 1865. Débarqué à Tampico le 16 du même mois, il est forcé de séjourner dans cette ville jusqu'au 23, et, dès le 18, un homme de la division montée meurt à l'hôpital du vomito. C'était le premier cas de l'année, et sur six soldats qui sont ensuite atteints de cette maladie,

il en succombe deux dans les journées du 24 et du 25.

Parti de Tampico le 23, le bataillon, dans ses cinq jours de marche à travers des marécages, des lagunes et des savanes, perd trois hommes, deux d'insolation et un de delirium tremens.

Le 28, arrivée à Tanquasnequi, misérable pueblito composé de trente à quarante huttes indiennes, et situé sur le bord du Tamesin; le terrain, à perte de vue, est plat, sans accidents ni sinuosités appréciables; l'altitude ne diffère guère de celle de la côte que de cinquante mètres au plus. Le sol, presque partout inculte, est couvert d'herbes, de bruyères, de broussailles et de quelques touffes d'arbres; il forme, au moment des pluies d'août, de vastes marais; les dépressions qu'il présente se remplissent d'eau, et il en résulte des arroyos se déversant les uns dans les autres, sans écoulement possible vu l'absence absolue de pentes.

Le Tamesin, d'un courant assez rapide, coule entre deux rives, présentant presque partout un escarpement perpendiculaire d'une moyenne environ de six mètres de hauteur. Le fleuve est poissonneux, excepté au moment des fortes pluies, pendant lesquelles ses eaux grossissent, débordent sur quelques points, charrient de fortes quantités d'herbes et de troncs déracinés.

Pendant juillet et août, presque pas de vents; des semaines entières se passent sans un souffle de brise appréciable. Le soleil est naturellement presque perpendiculaire, et le ciel, impitoyablement serein, ne se couvre

qu'une heure au plus, avant les pluies, des nuages qui les apportaient.

Impossible de se mouvoir à cause de la forte chaleur, du manque absolu de lieux propices à des campements provisoires, et de moyens de transport.

Le bataillon, fort de six cents combattants environ, s'installe dès le jour de son arrivée. Il était impossible de laisser les hommes sous la petite tente, et il fallut les répartir dans les cases, sous les hangars, pendant qu'ils construisaient des gourbis qui furent prêts d'ailleurs en quelques jours.

L'ambulance, presque vide alors, est placée dans deux cases.

Les soldats reçoivent la ration journalière de vin ; l'ordinaire fournit du café trois fois par jour ; distribution quotidienne d'eau-de-vie prise avec le café au réveil ; on mange presque tous les jours du rôti ; les hommes prennent du poisson en abondance, on fait venir des légumes de Tampico.

Au 15 juillet, il n'y a que vingt malades à l'ambulance; mais dans la deuxième quinzaine du mois, ce chiffre monte à quarante, et serait porté à quatre-vingts si les locaux permettaient de les recevoir tous ; il en reste une partie dans les gourbis ; la moyenne des hommes se présentant journellement à la visite du médecin du bataillon est de cent environ.

Vers la fin de juillet, trois militaires meurent de fièvre pernicieuse ; ce sont de vieux ivrognes comme ceux qui

ont été enlevés par le vomito à Tampico et en route par l'insolation.

Dans la première quinzaine d'août, il y a un décès tous les deux jours; les fièvres paludéennes augmentent encore, mais jusque-là les diarrhées, les dyssenteries sont peu nombreuses, et ne commencent à sévir fortement que vers le 15 du même mois.

Il était resté un dépôt de cinquante hommes à Tampico; ils rejoignent le bataillon vers le 10 août, et cinq ou six d'entre eux succombent rapidement à des accès pernicieux.

Les pluies inondent la plaine dans les premiers jours d'août; la colonne est bloquée par les eaux; les dyssenteries prennent de l'intensité, et M. l'aide-major Hoffmann succombe, le 13, à cette maladie.

Dès le 14 août, un décès par jour, souvent deux, deux cents hommes à la visite; un grand nombre ne s'y présentent pas quoique malades; souvent il n'y a pas cinquante chasseurs capables de prendre les armes. Vers la fin d'août on ne trouve plus de quoi former le poste de police. Tout le bataillon est atteint, officiers comme soldats. Ce sont les fièvres intermittentes qui règnent en même temps que les diarrhées et les dyssenteries qu'elles compliquent souvent.

L'artillerie, le génie, le train, les infirmiers, les ouvriers d'administration qui font partie de la colonne du Tamaulipas subissent le même sort que le bataillon.

Dans un pareil état de choses, il était urgent de tirer

au plus tôt ces troupes diverses d'un endroit où les indigènes eux-mêmes ne peuvent vivre, surtout pendant la mauvaise saison, et où elles menaçaient de s'éteindre. Dès qu'il eut connaissance des faits, M. le général Douay, justement ému, s'empressa d'envoyer sur les lieux un bataillon du 3e de zouaves et un escadron du 12e de chasseurs de France, pour opérer un véritable sauvetage de toute la colonne.

Le 1er septembre, cette colonne se met en route ; le Tamesin est passé, on campe à Tantayouquita autour de la redoute. Deux décès.

Le 2, on s'arrête au milieu des marécages, au parage de Palo-Blanco, où l'on arrive à onze heures du soir, et où, pendant la nuit, on est obligé de se déplacer, les hommes ayant un pied d'eau sous leur tente.

Le 3, au parage de Minita ou du Jaguar, six décès dont deux en route.

Le 4, au Nopal, longue journée sous un soleil écrasant, sans eau, quatre décès dont deux en route.

Le 5, à la Cruz, pas de décès.

Le 6, à las Animas, un décès.

Le 7, id. deux décès.

Le 8, à Chamal, un décès.

Le 9, deux décès à Santa Barbara, le jour où les zouaves culbutèrent les bandes de Mendez.

A partir de Chamal, l'altitude devient plus considérable. Santa Barbara est dans la vallée de ce nom, au milieu des marais. On y fait séjour ; le 10, deux décès.

Le 11, à la Casuela, pas de décès.

Le 12, à los Galitos, on monte sur les hauts plateaux, trois décès.

Le 13, arrivée à Tula de Tamaulipas, un décès.

Tula est tout à fait sur les hauts plateaux. L'entonnoir au fond duquel se trouve cette ville est encore fort élevé ; à l'ouest on voit une chaîne d'assez hautes collines, à l'est quelques croupes moins élevées, au sud les derniers contre-forts de la Huasteca. Une rivière peu considérable n'y fournit pas d'eau potable, que l'on est obligé d'aller chercher à deux kilomètres de là où l'on rencontre quelques sources. Un vent souvent violent y souffle presque constamment, surtout vers le soir. La vallée est ouverte de tous les côtés.

On avait envoyé, le 26 août, une trentaine des plus malades de Tanquasnequi à Tampico, et vingt-cinq d'entre eux succombèrent dans les premiers jours.

A l'arrivée à Tula, M. le médecin-major Lévy, que j'avais dirigé sur ce point après la mort d'Hoffmann, y prend la direction de l'ambulance.

Déjà une première évacuation avait été faite, d'après mes recommandations, sur San Luis de Potosi, où j'ai traité successivement presque tout le bataillon d'Afrique, un grand nombre d'artilleurs, de soldats du train, du génie, d'infirmiers militaires, d'ouvriers d'administration qui faisaient partie de la colonne, et des chasseurs de France, des zouaves qui, quoique n'ayant fait que passer

dans les terres chaudes, y avaient néanmoins contracté les germes de maladies graves.

Cette première évacuation est arrivée le 22 septembre à San Luis de Potosi; quatre des malades qu'elle comprenait étaient dans un si mauvais état que, craignant pour leur vie, on leur avait fait doubler la dernière étape, et que tous succombèrent à la dyssenterie qui, chez deux, était devenue hémorrhagique, l'un le 23 septembre, deux le 25 du même mois, et le quatrième le 3 novembre.

Elle se composait de la manière suivante :

Bataillon d'Afrique	61
Zouaves	12
Chasseurs de France	12
5e d'artillerie	4
Train des équipages	3
Train d'artillerie	6
Génie	1
Infirmiers militaires	1
Ouvriers d'administration	4
Total	104

Le tout ainsi réparti au point de vue des maladies et des résultats :

Bataillon d'Afrique.

Fièvre quotidienne simple	7	
Id. à forme diarrhéique	3	
Id. id. dyssentérique	4	
Id. avec embarras gastrique bilieux	6	
Id. avec vomissements bilieux et diarrhée	2	
Fièvre tierce simple	3	
Fièvre rémittente simple	2	
Id. bilieuse	3	
Fièvre pernicieuse comateuse	1	Mort le 25 sept.
délirante	1	
cholériforme	1	
Dyssenteries aiguës	3	
A reporter	36	

Report	36	
Dyssenteries chroniques	5	Tous décédés : un le 25 sept.; un le 26 du même mois; un le 6 oct.; un le 24 oct.; un le 22 nov.
Dyssenteries hémorrhagiques	2	Un décès le 2 oct.
Diarrhée	2	
Id. devenue dyssentérique	1	
Cachexie plus ou moins prononcée, suite de fièvre, de diarrhée, de dyssenterie, avec ou sans infiltration, avec ou sans engorgement des viscères abdominaux	14	Deux décès : l'un le 30 sept.; l'autre le 3 nov.
Pneumonie suppurée	1	Mort le 23 sept.
Totaux	61	Décès : 10

Zouaves.

Tous blessés au combat de Chamal. Chez quatre la fièvre se manifesta, trois fois sous le type tierce, une fois sous le type quotidien.

Chasseurs de France.

Fièvre quotidienne simple	5	
Id. avec embarras gastrique bilieux	4	
Fièvre tierce	2	
Blessé	1	

5[e] *d'artillerie.*

Fièvre quotidienne simple	1	
Id. rémittente bilieuse	1	
Dyssenterie aiguë	1	
Id. chronique	1	Décès le 3 déc.

Train d'artillerie.

Fièvre quotidienne avec embarras gastrique bilieux . . .	1	
Id. à forme diarrhéique	1	
Fièvre tierce simple	1	
Dyssenterie hémorrhagique	1	Décès le 10 oct.
Cachexie paludéenne	2	

Train des équipages.

Fièvre quotidienne simple	2	
Id. tierce simple	1	

Génie.

Fièvre quotidienne simple	1	

Infirmiers militaires.

Fièvre quotidienne simple	1	

Ouvriers d'administration.

Fièvre quotidienne simple	2	
Id. pernicieuse comateuse	1	
Cachexie paludéenne avec infiltration générale	1	Décès le 6 oct.

Ce qui fait au total :

Maladies.

Fièvre quotidienne simple	20
Id. à forme diarrhéique	4
Id. Id. dyssentérique	4
Id. avec embarras gastro-bilieux	11
Id. avec diarrhée et vomissements bilieux	2
Fièvre rémittente simple	2
Id. bilieuse	4
Fièvre tierce simple	10
Fièvre pernicieuse comateuse	2
Id. délirante	1
Id. cholériforme	1
Dyssenterie aiguë	4
Id. chronique	6
Id. devenue hémorrhagique	3
Diarrhée	2
Diarrhée devenue dyssentérique	1
Cachexie paludéenne	17
Pneumonie suppurée	1
Blessés	9
Total	104

Décès.

Fièvre pernicieuse comateuse	1
Dyssenterie chronique	6
Id. hémorrhagique	2
Cachexie paludéenne	3
Pneumonie suppurée	1
Total	13

La plupart de ces évacués, comme ceux qui nous arriveront successivement, avaient été plus ou moins atteints dens les terres chaudes d'où dataient leurs affections; chez quelques-uns, cependant, en raison de la durée d'action des miasmes morbides dans tous les pays, on constata des cas nouveaux, et l'on observa même encore des accès pernicieux, ainsi que cela s'est produit chez le capitaine Pomey, mort le 21 septembre à Tula; chez Ledu Laurens, mort le 25 septembre à Sans Luis de Potosi; chez Dreher (Georges), qui a succombé en février 1866 aux suites d'une cachexie profonde, mais qui avait eu dans le principe une fièvre délirante très-grave, etc., tous éprouvés déjà par des attaques violentes à Tanquasnequi.

Jusqu'au 10 octobre, époque de la deuxième évacuation, je ne reçois que des hommes ayant accompagné la première et venant par conséquent des terres chaudes, ou bien des militaires déjà sortis de l'hôpital et qui y rentrent pour des récidives. Ce sont :

23 *septembre.*

Zouaves. .	Fièvre quotidienne simple, 1re atteinte 1; récidive 3		4
	Id. avec embarras gastrique bilieux,	1re atteinte.	1
	Fièvre intermitt. irrégul., idem.	récidive . .	1

24 *septembre.*

Zouaves. .	Fièvre quotidienne simple	récidive . .	1
	Id. avec embarras gastrique bilieux.	1re atteinte.	1
	Fièvre tierce simple.	récidive . .	1
Chasseurs à cheval.	Fièvre quotidienne simple.	1re atteinte.	1
	Id. avec embarras gastrique bilieux.	idem.	1

25 *septembre.*

Zouaves. .	Fièvre quotidienne simple	récidive . .	2
	Id. avec embarras gastrique bilieux.	1re atteinte.	1
Chasseurs à cheval.	Fièvre quotidienne avec embarras gastrique bilieux.	1re atteinte.	1
	Fièvre rémittente bilieuse	idem.	1

26 *septembre.*

Zouaves. .	Fièvre quotidienne simple	récidive . .	2
	Fièvre rémittente bilieuse	idem.	1
	Faiblesse générale, suite de fièvre intermittente récidivée. . . .		1

27 *septembre.*

Zouaves. .	Fièvre quotidienne simple.	récidive . .	1
Chasseurs à cheval.	Fièvre quotidienne avec embarras gastrique bilieux.	récidive . .	1

28 *septembre.*

Zouaves. .	Fièvre quotidienne simple, 1re atteinte, 1; récidive, 1.		2
	Id. avec embarras gastrique bilieux,	récidive . .	3
	Fièvre tierce simple	idem.	2
	Id. avec embarras gastrique bilieux	1re atteinte.	1
Chasseurs à cheval.	Fièvre quotidienne simple.	récidive . .	1
	Fièvre tierce avec embarras gastrique bilieux. . . .	idem.	1
	Faiblesse générale, suite de fièvre intermittente récidivée.		1

29 *septembre.*

Zouaves. .	Fièvre quotidienne à forme diarrhéique.	récidive . .	1
	Fièvre tierce simple	idem.	1
Chasseurs à cheval.	Hépatite aiguë		1
Infirmiers.	Dyssenterie aiguë	1re atteinte.	1

30 *septembre.*

Zouaves. .	Fièvre quotidienne avec embarras gastrique bilieux,	récidive . .	1
	Id. à forme diarrhéique.	idem.	1
	Fièvre tierce avec embarras gastrique.	idem.	1
	Fièvre rémittente bilieuse.	idem.	1
	Fièvre intermittente irrégulière.	idem.	1
	Faiblesse générale, suite de fièvre intermittente récidivée. . . .		1

1er *octobre.*

Néant.

2 *octobre.*

Artillerie.	Dyssenterie	récidive . .	1

3 *octobre.*

Néant.

4 *octobre.*

Zouaves. .	Fièvre quotidienne simple.	récidive . .	1
	Fièvre intermitt. irrégul. avec embarras gastrique bilieux,	récidive.	1
Bataillon d'Afrique.	Fièvre quotidienne simple.	récidive . .	1
	Fièvre tierce simple	idem.	1

5 *octobre.*

Zouaves. .	Fièvre quotidienne simple	1re atteinte.	1
	Id. avec embarras gastrique bilieux.	idem.	1

6 *octobre.*

Néant.

7 *octobre.*

Zouaves. .	Fièvre tierce simple.	1re atteinte.	1
Chasseurs à cheval.	Fièvre quotidienne avec embarras gastrique bilieux,	récidive . .	1

8 *octobre.*

Zouaves. .	Fièvre quotidienne simple.	récidive . .	2
	Id. avec embarras gastrique bilieux,	1re atteinte.	1
	Fièvre intermittente irrégulière.	récidive . .	1
Ouvriers d'administration . .	Fièvre quotidiénne simple	récidive . .	1

9 *octobre*

Zouaves. .	Fièvre quotidienne simple récidivée.		3
Bataillon d'Afrique.	Fièvre quotidienne simple récidivée.		2

Ce qui fait au total du 23 septembre au 10 octobre :

Fièvre quotidienne simple	1re atteinte.	4
Id.	récidive	21
Fièvre quotidienne avec embarras gastrique bilieux.	1re atteinte.	7
Id. Id.	récidive	6
Fièvre tierce simple	1re atteinte.	1
Id.	récidive	5
Fièvre tierce avec embarras gastrique bilieux	1re atteinte.	1
Id. Id.	récidive	2
Fièvre intermittente irrégulière simple	idem.	2
Id. avec embarras gastrique bilieux	idem.	2
Fièvre rémittente bilieuse	idem.	3
Fièvre quotidienne à forme diarrhéique	idem.	2
Dyssenterie aiguë	1re atteinte.	1
Id.	récidive	1
Faiblesse générale, suite de fièvre intermittente récidivée		3
Hépatite aiguë		1
Première atteinte, 15; récidive, 47; total		62

Je dois faire observer, à propos des premières atteintes, qu'en même temps qu'elles se manifestent chez des hommes venant des terres chaudes, on en constate aussi dans la garnison qui n'est pas sortie de San Luis de Potosi, et dans la population elle-même de cette ville. Quant aux récidives, elles offrent ceci de particulier, relativement aux fièvres, qu'elles ont le même type, les mêmes caractères que ceux qu'elles présentaient lors des premiers accès, à Tanquasnequi, à Santa Barbara, etc. La deuxième évacuation, partie de Tula le 3 octobre, arrive à San Luis de Potosi le 10 octobre. Elle se compose ainsi qu'il suit :

Bataillon d'Afrique	155
Zouaves	21
Chasseurs de France	2
Artillerie	8
Train des équipages	1
Interprète militaire	1
Total	188

Le tout ainsi réparti au point de vue des maladies et de leurs résultats :

Bataillon d'Afrique.

Fièvre intermittente quotidienne simple.	20	
Id. avec embarras gastrique bilieux. .	3	
Id. à forme diarrhéique.	5	
Id. Id. dyssentérique	4	
Id. avec diarrhée.	4	
Id. avec dyssenterie	6	
Fièvre tierce simple.	5	
Id. avec embarras gastrique bilieux.	2	
Id. à forme dyssentérique	2	
Fièvre rémittente simple.	4	
Id. bilieuse	2	
Id. typhoïde.	1	Mort le 19 oct.
Diarrhée simple	3	
Id. dyssentérique.	2	
Id. chronique	2	
Dyssenterie aiguë	3	
Id. chronique.	3	Décès 2 : le 12 et le 26 nov.
Cachexie plus ou moins prononcée, suite de fièvre, de diarrhée, de dyssenterie, avec ou sans infiltration, avec ou sans engorgement des viscères abdominaux.	73	Un mort le 15 oct.
Blessé.	1	
Bronchite aiguë	1	
Totaux.	155	Décès 4

Zouaves.

Fièvre quotidienne simple.	6
Id. avec embarras gastrique bilieux. .	2
Fièvre tierce à forme diarrhéique	1
Fièvre rémittente simple.	4
Faiblesse générale, suite de fièvre intermittente récidivée.	6
Dyssenterie aiguë	2
Total.	21

Artillerie.

Fièvre quotidienne simple.	1
Diarrhée simple.	1
Dyssenterie aiguë	1
Cachexie paludéenne.	5
Total.	8

Chasseurs à cheval.

Fièvre rémittente bilieuse	2

Train des équipages.

Cachexie, suite de fièvre et de dyssenterie	1

Interprète militaire.

Fièvre pernicieuse comateuse	1

Ce qui fait au total :

Maladies.

Fièvre intermittente quotidienne simple	36
Id. avec embarras gastrique bilieux	5
Id. à forme diarrhéique	5
Id. Id. dyssentérique	4
Id. avec diarrhée	4
Id. avec dyssenterie	6
Fièvre tierce simple	5
Id. avec embarras gastrique bilieux	2
Id. à forme diarrhéique	1
Id. Id. dyssentérique	2
Fièvre rémittente simple	8
Id. bilieuse	6
Id. typhoïde	1
Diarrhée simple	4
Id. dyssentérique	2
Id. chronique	2
Dyssenterie aiguë	6
Id. chronique	3
Faiblesse générale, suite de fièvre intermittente récidivée	6
Cachexie plus ou moins prononcée, etc.	78
Bronchite aiguë	1
Blessé	1
Total	188

Décès.

Fièvre rémittente typhoïde	1
Dyssenterie chronique	2
Cachexie paludéenne	1
Total	4

Le même jour, il y avait trente-deux autres entrées à l'hôpital, fournies tant par les militaires qui accompagnaient l'évacuation que par ceux dont la maladie récidivait, ou qui en étaient atteints pour la première fois à San Luis de Potosi, quoique éloignés déjà des terres chaudes depuis un certain temps. Ce sont :

Bataillon d'Afrique.

Fièvre quotidienne simple récidivée		4
Id. devenue tierce		5
Rechute de diarrhée		1
Id. de dyssenterie		2

Zouaves.

Fièvre quotidienne simple	1re atteinte.	2
Id. tierce simple	Id.	6
Id. rémittente simple	Id.	1
Diarrhée aiguë	Id.	2
Dyssenterie aiguë	Id.	1

Chasseurs de France.

Fièvre quotidienne simple	1re atteinte.	1
Id. avec embarras gastrique bilieux.	Id.	1
Id. devenue tierce		3
Fièvre irrégulière après avoir été une première fois rémittente.		1
Fièvre rémittente simple	1re atteinte.	1
Dyssenterie aiguë	Id.	1
16 récidives, 16 premières atteintes.	Total.	32

Nous remarquerons que les premières atteintes, qu'elles soient ou non des réminiscences des terres chaudes, ont le caractère des affections qui règnent dans le pays même, et n'ont pas plus de gravité. Dans les rechutes, les types commencent à se transformer, les accès à s'éloigner et à devenir plus simples, plus francs, plus complets, moins rebelles.

Le séjour sur les hauts plateaux, encore peu considérable il est vrai, n'a pas jusqu'à présent beaucoup changé l'état des hommes faisant partie de l'évacuation et qui presque tous ont beaucoup souffert dans les terres chaudes.

Du 10 octobre au 29 du même mois, époque de l'arrivée de la troisième évacuation à San Luis de Potosi, ce sont encore des premières atteintes ou des rechutes. Je ne parle et ne parlerai, bien entendu, toujours que des hommes ayant fait partie de la colonne du Tamaulipas.

Nous avons :

11 *octobre.*

Bataillon d'Afrique.	Fièvre quotidienne simple	récidive	1
Chasseurs de France.	Fièvre tierce simple	1re atteinte.	1
Train des équipages.	Fièvre quotidienne devenue tierce		1
	Dyssenterie aiguë	1re atteinte.	1
Infirmiers militaires.	Fièvre quotidienne simple	récidive	1

12 *octobre.*

Zouaves.	Fièvre quotidienne simple	récidive	1
	Id. avec embarras gastrique bilieux	Id.	1
	Id. devenue tierce		2
	Fièvre rémittente simple	récidive.	1
	Faiblesse générale suite de fièvre récidivée		2
Chasseurs de France.	Id.		1
Artillerie.	Id.		1
	Fièvre quotidienne devenue tierce		2

13 *octobre.*

Zouaves.	Fièvre quotidienne simple	1re atteinte.	1
Train des équipages.	Fièvre tierce simple	récidive.	1
Infirmiers militaires.	Fièvre quotidienne devenue tierce		1

14 *octobre.*

Zouaves. .	Fièvre quotidienne simple.	récidive. . .	1
	Id. avec embarras gastrique bilieux.	Id.	1
Train des équipages.	Fièvre tierce simple.	1re atteinte.	1
	Fièvre quotidienne récidivée avec diarrhée.		1

15 *octobre.*

Zouaves. . .	Fièvre quotidienne simple.	1re atteinte.	1
	Id.	récidive. . .	2
Artillerie.	Fièvre tierce simple.	1re atteinte.	1
	Dyssenterie aiguë.	Id.	1
Train des équipages.	Fièvre tierce simple.	Id.	1

16 *octobre.*

Zouaves. .	Fièvre quotidienne simple.	récidive. . .	3
	Id. devenue tierce.		5
	Faiblesse générale suite de fièvre récidivée.		1
	Dyssenterie hémorrhagique. Atteintes antérieures de fièvre intermittente.		1
Chasseurs de France.	Fièvre tierce simple récidivée.		1
Artillerie.	Hépatite aiguë.		

17 *octobre.*

Bataillon d'Afrique.	Fièvre quotidienne simple.	récidive . .	1
	Fièvre tierce simple.	Id.	1
Zouaves. .	Fièvre quotidienne devenue tierce.		2
	Fièvre tierce simple.	récidive. . .	1
	Fièvre irrégulière.	Id.	1
	Dyssenterie aiguë	1re atteinte.	1
	Diarrhée.	Id.	2
Artillerie.	Fièvre quotidienne simple.	récidive. . .	1
	Id. avec embarras gastrique bilieux.	1re atteinte.	1
	Fièvre tierce simple.	récidive. . .	1

18 *octobre.*

Bataillon d'Afrique.	Fièvre larvée.	récidive . .	1
	Fièvre quotidienne simple.	Id.	1

Bataillon d'Afrique.	Fièvre quotidienne avec diarrhée.	récidive. . .	1
	Id. avec dyssenterie.	Id.	1
Zouaves. .	Fièvre quotidienne simple récidivée		1
Chasseurs de France.	Fièvre rémittente avec diarrhée	récidive. . .	1
	Id. avec dyssenterie.	Id.	1
Génie. . .	Fièvre quotidienne simple devenue tierce.		2

19 *octobre.*

Bataillon d'Afrique.	Fièvre quotidienne simple.	récidive. . .	1
	Diarrhée	Id.	1
	Dyssenterie.	Id.	2
	Cachexie paludéenne avec engorgements viscéraux. . . .		1

20 *octobre.*

Zouaves. .	Fièvre quotidienne simple.	récidive. . .	1
Chasseurs de France.	Id. avec embarras gastrique bilieux.	1re atteinte.	1
	Dyssenterie aiguë.	Id.	1

21 *octobre.*

Bataillon d'Afrique.	Fièvre quotidienne récidivée.		1

22 *octobre.*

Bataillon d'Afrique.	Dyssenterie.	récidive. . .	1
Zouaves. .	Fièvre tierce simple.	Id.	1
Train des équipages.	Id.	Id.	1

23 *octobre.*

Bataillon d'Afrique.	Fièvre quotidienne devenue tierce.		1
	Id. simple.	1re atteinte.	1

24 *octobre.*

Zouaves. .	Fièvre quotidienne simple.	récidive. . .	1
Chasseurs de France.	Id.	1re atteinte.	1
Artillerie.	Dyssenterie aiguë.	Id.	1

25 octobre.

Bataillon d'Afrique.	Fièvre quotidienne récidivée avec dyssenterie	1
	Diarrhée. 1re atteinte. Accès antérieurs de fièvre.	2

26 octobre.

Chasseurs de France.	Fièvre tierce simple.	1re atteinte.	1
	Fièvre quotidienne simple.	récidive. . .	1

27 octobre.

Bataillon d'Afrique.	Fièvre quotidienne devenue tierce.		1
	Id. à forme dyssentérique. — Accès antérieurs de fièvre.		1
	Fièvre quotidienne avec diarrhée	récidive. . .	1
	Fièvre tierce avec embarras gastrique bilieux.	Id.	1
Train des équipages.	Fièvre quotidienne simple.	1re atteinte.	1
	Faiblesse générale suite de fièvre récidivée.		1

28 octobre.

Bataillon d'Afrique.	Fièvre quotidienne avec diarrhée..	récidive. . .	1

Ce qui fait au total :

Maladies.

	Récidives.	1res atteintes.
Fièvre quotidienne simple.	18	5
Id. avec embarras gastrique bilieux. .	2	2
Fièvre tierce simple.	7	5
Id. avec embarras gastrique bilieux.	1	»
Fièvre irrégulière	1	»
Fièvre larvée.	1	»
Fièvre rémittente simple.	1	»
Id. avec diarrhée.	1	»
Id. avec dyssenterie.	1	»
Diarrhée.	1	2
Dyssenterie	3	5
Totaux.	37	19

Fièvre quotidienne devenue tierce.	16
Id. récidivée avec diarrhée.	4
Id. Id. avec dyssenterie	2
A reporter	22

Report	22
Fièvre quotidienne, forme dyssentérique; accès antérieurs.	1
Diarrhée, 1re atteinte, accès antérieurs de fièvre.	2
Dyssenterie hémorrhagique, accès antérieurs de fièvre. .	2
Cachexie paludéenne plus ou moins prononcée.	7
Hépatite aiguë.	1
Total	35 Total gén. 91

Je ne rencontre pas de fièvres continues comme celles que l'on me signale de Tula; il n'en est pas même de pseudo-continues, et les cas qui frisaient presque tous la perniciosité à l'arrivée sur les hauts plateaux n'ont plus maintenant ce caractère qu'à de rares exceptions, comme par exemple lorsque chez des sujets au teint jaunâtre par suite de complications bilieuses, se déclarent des accès violents avec selles sanguinolentes, ce que j'appelle fièvre bilieuse à forme dyssentérique qui se présente avec un caractère intermittent plus ou moins bien tranché, à des degrés divers, et qui ne guérit que par le sulfate de quinine. Cette fièvre avait été prise dans le principe pour du vomito importé de Tampico, et il est indispensable de bien la distinguer de cette affection si l'on ne veut perdre rapidement ses malades.

La troisième évacuation du 29 octobre comprenait quatre-vingt-quinze malades au départ de Tula, et elle se monte à cent deux lors de l'arrivée à San Luis de Potosi. Elle se compose de la manière suivante :

Bataillon d'Afrique.	98
Artillerie	2
Zouaves.	1
Ouvriers d'administration..	1
Total.	102

Le tout ainsi réparti au point de vue des maladies et de leurs résultats :

Bataillon d'Afrique.

Fièvre quotidienne simple souvent récidivée	15	
Id. avec embarras gastrique bilieux	2	
Id. avec diarrhée	10	
Fièvre tierce simple	1	
Id. avec diarrhée	8	
Fièvre irrégulière	1	
Fièvre larvée	1	
Fièvre rémittente simple	3	
Id. typhoïde	1	Mort le 1er déc.
Id. dyssentérique	6	3 décès, le 9, le 29 nov. et le 1er déc.
Id. nerveuse avec affaiblissement profond	1	décès le 3 déc.
Diarrhée	6	
Id. dyssentérique	4	
Id. chronique	4	4 décès, le 18, le 19, le 20, le 22 nov.
Dyssenterie	11	
Id. chronique	5	
Id. Arthr. purulente du genou. Vaste abcès de la cuisse, amputation au tiers supérieur.	1	Mort le 19 nov.
Cachexie profonde suite de fièvre, de diarrhée, de dyssenterie, etc	18	3 décès le 6, le 12, le 26 déc.
Totaux	98	Décès 13

Artillerie.

Fièvre quotidienne simple souvent récidivée	1	
Dyssenterie aiguë	1	

Ouvriers d'administration.

Cachexie profonde suite de fièvre et de dyssenterie	1	décès le 18 déc

Zouaves.

Blessé	1	

Lorsque je conseillais, d'après mon expérience de 1862, de tirer au plus tôt la colonne du Tamaulipas de la situa-

tion fâcheuse dans laquelle elle se trouvait et où elle menaçait de s'éteindre entièrement, j'avais réussi en partie, surtout en éloignant les hommes du foyer morbide où ils puisaient sans cesse des germes de mort répandus, à certaines saisons comme celle dans laquelle nous nous trouvions, dans toutes les terres chaudes de l'Atlantique comme du Pacifique, et même dans les terres tempérées, où les diarrhées, les dyssenteries, les maladies du foie font d'affreux ravages en tous temps, mais surtout à l'époque des pluies, ainsi que nous l'avons vu à Orizaba. Il y a déjà loin, en effet, de l'état actuel à celui qu'à son arrivée à Tula me signalait M. le médecin-major Lévy, qui s'exprimait en ces termes :

« A notre approche de Tula, le 17 septembre, nous avons rencontré une nombreuse évacuation se dirigeant sur l'hôpital de San Luis de Potosi.

Dès notre entrée dans la ville, nous avons été frappé du silence qui régnait partout. La cachexie paludéenne profonde, avec toutes ses conséquences les plus graves, avait fait de nos soldats de véritables moribonds. On avait peine à croire que cette colonne n'avait séjourné qu'un temps assez court dans les terres chaudes. Elle nous rappelait les condamnés aux travaux publics chargés de dessécher les lacs les plus pestilentiels.

Ces hommes, d'ordinaire si bruyants et si gais, sont étendus dans les chambrées ; à peine ont-ils la force de répondre à notre appel ; quelques-uns traînent pénible-

ment dans les cours leurs figures pâles, bouffies, leurs yeux injectés de bile.

Le tissu cellulaire, infiltré, est le siége d'abcès multiples et étendus ; les extrémités inférieures présentent quelques points grangrenés ; les poumons, engorgés et refoulés par des épanchements séreux, fonctionnent difficilement ; le ventre, large et fluctuant, renferme des organes hypertrophiés baignant dans une sérosité abondante.

L'appétit est nul, la soupe reste dans les gamelles.

Les embarras gastriques, les vomissements bilieux, les diarrhées séreuses abondantes, passant facilement à la dyssenterie, épuisent ces malheureux, etc. »

Plus tard M. Lévy m'écrivait :

« Nous avons la satisfaction de voir les hommes reprendre peu à peu de l'appétit, de la vigueur, en même temps que le nombre des décès diminue considérablement. »

Mais, s'il en était ainsi d'une manière générale, à Tula comme à San Luis de Potosi, d'un autre côté, je ne me faisais pas illusion sur les dangers de l'acclimatement et sur l'influence des causes débilitantes multiples inhérentes aux altitudes, principalement au début, alors que l'homme éprouve une véritable perturbation dans tout son être, et que pour lutter contre les conditions nouvelles au milieu desquelles il arrive, il a besoin, même à l'état de santé parfait, d'une certaine force d'organisation. C'est d'après ces idées que j'avais délivré, en deux fois, dès le mois

d'octobre, des congés de convalescence pour France, à soixante-seize individus considérablement affaiblis par les fièvres, les diarrhées, les dyssenteries, et qui, n'ayant plus la force de réagir contre le climat, étaient à plus forte raison incapables de réagir et contre ce climat et contre la maladie. Mes convalescents, parce qu'ils appartenaient au bataillon d'Afrique, et qu'ils ne devaient pas être rapatriés, furent arrêtés à Mexico et à Queretaro, où ils ne tardèrent pas à fournir, selon mes prévisions, un large contingent à la mort. M. le médecin en chef de l'hôpital militaire de Tacubaya, mon excellent ami le Dr Bintot, m'écrivait encore à cet égard le 6 mars dernier : « J'ai une cinquantaine de malades atteints de cachexie contractée dans les terres chaudes du Tamaulipas, que je suis obligé de traiter sur place jusqu'à extinction. »

Quoi qu'il en soit, dès qu'on m'eut donné l'ordre de ne plus délivrer de congés, je demandais et j'obtenais l'établissement d'un dépôt de convalescents près de San Luis de Potosi, à Guadalupe, où les hommes exempts de service recevaient des rations supplémentaires de viande, de légumes, de pain, du vin ordinaire, du vin de quinquina, etc. C'est là qu'ils furent dirigés, à partir du mois de novembre, à leur sortie de l'hôpital, et où, malgré les conditions les plus favorables, plusieurs encore languirent, tombèrent dans l'anéantissement par défaut de réaction, de nutrition, et revinrent mourir chez moi, après des rechutes nombreuses de diarrhée, de dyssenterie atoniques, etc.

Je vais donner maintenant l'exposé des entrées à l'hôpital à dater du 30 octobre.

30 *octobre.*

Bataillon d'Afrique.	Fièvre quotidienne simple. . . . . récidive. . .	1
	Id. devenue tierce.	2
	Id. récidivée avec diarrhée.	1
Infirmiers militaires.	Fièvre quotidienne simple. . . . . récidive. . .	1
Artillerie.	Id. devenue tierce.	2

31 *octobre.*

Bataillon d'Afrique.	Fièvre quotidienne simple. . . . . récidive. . .	2
	Fièvre tierce simple. . . . . Id.	1
	Fièvre quotidienne récidivée avec dyssenterie	1
	Id. avec diarrhée.	2
	Diarrhée. . . . . récidive. . .	1
Zouaves. .	Fièvre quotidienne récidivée avec diarrhée.	1
	Id. simple. . . . . récidive. . .	1

MOIS DE NOVEMBRE.

1er *novembre.*

Bataillon d'Afrique.	Fièvre quotidienne devenue tierce.	1
	Id. récidivée avec diarrhée.	1

2 *novembre.*

Bataillon d'Afrique.	Fièvre quotidienne simple. . . . . récidive. . .	1
	Id. récidivée avec diarrhée.	1
	Cachexie paludéenne.	2

3 *novembre.*

Bataillon d'Afrique.	Fièvre irrégulière récidivée avec diarrhée	1

4 *novembre.*

Bataillon d'Afrique.	Dyssenterie. Faiblesse générale et accès antérieurs de fièvre.	2

5 novembre.

Bataillon d'Afrique.	Fièvre tierce récidivée.	1
	Diarrhée chronique.	1
	Diarrhée et état cachectique.	3

6 novembre.

Bataillon d'Afrique.	Fièvre quotidienne simple après avoir été rémittente. . .	1

7 novembre.

Bataillon d'Afrique.	Fièvre quotidienne récidivée, état cachectique.	2
	Cachexie avec infiltration générale.	2
Artillerie. .	Fièvre quotidienne simple récidivée.	1
	Fièvre intermittente irrégulière avec diarrhée. récidive. . .	1

8 novembre.

Bataillon d'Afrique.	Diarrhée récidivée.—Accès antérieurs de fièvre.	2
Zouaves. .	Fièvre quotidienne devenue tierce..	1
Artillerie.	Abcès du foie ouvert par les bronches.	1
Chasseurs à cheval. .	Fièvre quotidienne récidivée avec diarrhée.	1
Train des équipages.	Fièvre tierce récidivée.	1
	Fièvre quotidienne avec congestion pulmonaire.	1

9 novembre.

Bataillon d'Afrique.	Fièvre quotidienne récidivée.—Affaiblissement général. .	3
	Fièvre tierce récidivée. Id. . .	1
Zouaves. .	Dyssenterie. — Accès antérieurs de fièvre	1
	Fièvre quotidienne devenue tierce.	2

10 novembre.

Bataillon d'Afrique.	Faiblesse générale, fièvre quotidienne récidivée et bronchite.	1
	Dyssenterie.—Fièvre et diarrhée antérieures	1
Chasseurs de France.	Fièvre tierce récidivée.	1
	Diarrhée récidivée.	1

11 novembre.

Bataillon d'Afrique.	Faiblesse générale et fièvre quotidienne récidivée	1

Zouaves. .	Fièvre d'abord irrégulière actuellement tierce	2
	Dyssenterie aiguë.	1

12 *novembre.*

Bataillon d'Afrique.	Cachexie avec engorgement viscéral, fièvre lente.	1
	Diarrhée, fièvre antérieure, faiblesse générale.	1
Zouaves. .	Fièvre quotidienne récidivée avec dyssenterie	1
	Faiblesse générale, suite de fièvre récidivée.	1

13 *novembre.*

Bataillon d'Afrique.	Fièvre quotidienne récidivée avec diarrhée.	
	Dyssenterie récidivée	1
Train des équipages.	Fièvre quotidienne simple récidivée.	2

14 *novembre.*

Bataillon d'Afrique.	Faiblesse générale et fièvre quotidienne récidivée.	1
Chasseurs de France.	Fièvre d'abord quotidienne aujourd'hui tierce.	1

15 *novembre.*

Néant.

16 *novembre.*

Bataillon d'Afrique.	Fièvre irrégulière et état cachectique prononcé.	2
Artillerie.	Fièvre quotidienne récidivée et hémorrhagie intestinale.. .	1
Chasseurs de France.	Dyssenterie avec congestion hépatique.	1
Interprète militaire. .	Fièvre quotidienne simple.—Accès pernicieux antérieur.	1

17 *novembre.*

Néant.

18 *novembre.*

Bataillon d'Afrique.	Cachexie profonde et fièvre continue, lente.	2
Train des équipages.	Fièvre quotidienne devenue tierce, avec bronchite.	1
Artillerie.	Dyssenterie aiguë. . . . . 1re atteinte.	1

19 *novembre.*

Bataillon d'Afrique.	Fièvre quotidienne récidivée avec diarrhée.	1

20 novembre.

Bataillon d'Afrique. Fièvre d'abord rémittente, aujourd'hui quotidienne. . . . 1

21 novembre.

Bataillon d'Afrique. Faiblesse générale et fièvre quotidienne récidivée. 1
Fièvre quotidienne récidivée avec diarrhée. 1
Diarrhée chronique. 1

Train des équipages. Dyssenterie aiguë. . . . . 1re atteinte. 1

22 novembre.

Néant.

Ce même jour, en présence de M. le général Douay, je passe la revue du bataillon d'Afrique, homme par homme, au point de vue de l'appréciation de la disponibilité, et je trouve :

Disponibles.	immédiatement.	dans 1 mois.	dans 2 mois.	dans 3 mois.	dans un temps indét.	Totaux.
Officier supérieur. . .	1	»	»	»	»	1
Capitaines.	2	2	»	»	1	5
Lieutenants	4	1	1	»	2	8
Sous-lieutenants. . . .	1	1	1	2	1	6
Chirurgien-major . . .	»	»	1	»	»	1
Totaux. . .	8	4	3	2	4	21
Adjudants.	1	1	»	»	»	2
Sergents-majors. . . .	3	1	1	3	»	8
Sergents et fourriers.	10	5	4	11	4	34
Caporaux.	15	4	9	8	8	44
Tambours et clairons. .	2	2	»	5	2	11
Soldats.	46	75	59	115	75	370
	77	88	73	142	89	469

165

238

380

Récapitulation des sous-officiers et de la troupe, y compris ceux de l'hopital.

Disponibles	immédiatement.	77
Id.	dans un mois.	165
Id.	dans deux mois.	238
Id.	dans trois mois.	380

23 *novembre.*

Chasseurs de France.	Fièvre quotidienne récidivée avec crampes et vomissements.	1

24 *novembre.*

Bataillon d'Afrique.	Fièvre quotidienne récidivée avec diarrhée.	2
	Id. avec congestion pulmonaire. .	1
	Rechute de dyssenterie	1
Chasseurs de France.	Fièvre rémittente et diarrhée. . . . . 1re atteinte.	1
Artillerie.	Engorgement chronique du foie ; accès antérieurs de fièvre.	1
Train des équipages.	Fièvre quotidienne devenue tierce.	1

25 *novembre.*

Bataillon d'Afrique.	Faiblesse générale et fièvre quotidienne récidivée.	1

26 *novembre.*

Bataillon d'Afrique.	Fièvre quotidienne récidivée avec diarrhée.	1
	Rechute de dyssenterie	2
	Diarrhée chronique.	1

27 *novembre.*

Bataillon d'Afrique.	Fièvre quotidienne simple récidivée.	2

28 *novembre.*

Train des équipages.	Fièvre rémittente, aujourd'hui tierce.	1
Chasseurs de France.	Fièvre quotidienne, aujourd'hui tierce.	1

29 *novembre.*

Bataillon d'Afrique.	Fièvre quotidienne récidivée et bronchite.	1
Train des équipages.	Id. Id.	2

30 novembre.

Bataillon
d'Afrique. Fièvre tierce simple récidivée. 1

1er décembre.

Bataillon
d'Afrique. Fièvre tierce récidivée. 1
Dyssenterie, rechute. 1
Diarrhée chronique. . . . . Mort le 11 décembre. 1

2 décembre.

Bataillon
d'Afrique. Fièvre quotidienne simple récidivée. 2

3 décembre.

Bataillon
d'Afrique. Fièvre tierce. . . . . 1re atteinte et bronchite. 1
Dyssenterie chronique 1

4 décembre.

Bataillon
d'Afrique. Fièvre quotidienne récidivée et bronchite. 1
Infirmiers
militaires. Fièvre quotidienne plusieurs fois récidivée. 1

5 décembre.

Train des
équipages. Fièvre irrégulière dans le principe, aujourd'hui tierce. . . .

6 décembre.

Bataillon
d'Afrique. Fièvre quotidienne récidivée. 1

7 décembre.

Train des
équipages. Fièvre tierce récidivée 1

8 décembre.

Bataillon
d'Afrique. Diarrhée chronique. 1
Train des
équipages. Fièvre quotidienne . . . . 1re atteinte. 1
Fièvre tierce. . . . . Id. 1

9 décembre.

Infirmiers
militaires. Fièvre quotidienne simple. . . . . 1re atteinte. 1

10 décembre.

Bataillon d'Afrique.	Faiblesse générale, suite de fièvre récidivée	1
Train des équipages.	Fièvre tierce simple . . . . 1re atteinte.	1

11 décembre.

Néant.

12 décembre.

Bataillon d'Afrique.	Faiblesse générale, suite de fièvre récidivée avec diarrhée	1
	Diarrhée chronique	1

13 décembre.

Bataillon d'Afrique.	Fièvre lente. Cachexie profonde. Hémorrhagie intestinale	1
	Diarrhée chronique	1
	Dyssenterie, rechute	1
Chasseurs de France.	Diarrhée . . . . 1re atteinte.	1

14 décembre.

Bataillon d'Afrique.	Dyssenterie chronique	1

15 décembre.

Bataillon d'Afrique.	Fièvre tierce; fièvre rémittente antérieure	1
Artillerie.	Engorgement chronique du foie; fièvre intermitt. antérieure.	1

16 décembre.

Bataillon d'Afrique.	Cachexie profonde, infiltration générale, diarrhée atonique.	1

17 et 18 décembre.

Néant.

19 décembre.

Bataillon d'Afrique.	Fièvre quotidienne simple récidivée	1

20 décembre.

Bataillon d'Afrique.	Fièvre tierce simple, rechutes nombreuses	2
	Diarrhée; rechute	2

Voici la situation sanitaire du bataillon d'Afrique au 20 décembre 1865. Seront disponibles :

	De suite.	Dans 1 mois.	Dans 2 mois.	Dans 3 mois.	Dans un temps indéterminé.	Totaux.
Chef de bataillon. .	1	»	»	»	»	»
Capitaines.	2	2	»	»	»	»
Lieutenants	3	1	»	»	1	»
Sous-lieutenants .	4	1	1	2	»	»
Médecin.	»	1	»	»	»	»
Totaux. .	10	5	1	2	1	»
Section hors rang.	12	10	2	1	»	»
Récemment arrivés.	1	»	»	»	»	1
Division montée. .	29	20	8	8	3	»
Compagnie franche.	28	15	7	3	11	»
1re compagnie . . .	21	16	9	11	12	»
Récemment arrivés.	23	5	»	»	»	28
2e compagnie. . . .	18	29	15	5	8	»
Récemment arrivés.	16	7	»	»	»	23
3e compagnie. . . .	25	9	14	10	15	»
Récemment arrivés.	9	1	»	»	»	10
4e compagnie. . . .	13	19	4	8	2	»
Récemment arrivés.	8	2	1	»	»	11
5e compagnie. . . .	21	9	5	12	12	»
Récemment arrivés.	10	1	»	»	»	11
Totaux. .	237	143	165	58	63	84

Nos appréciations de la première revue se réalisaient donc complétement.

Sous la dénomination d'hommes récemment arrivés, j'entends les zouaves de la Martinique qui viennent d'être incorporés au bataillon d'Afrique, pour punition de leur révolte.

Le 21 décembre, il n'y a pas d'entrants à l'hôpital.

22 *décembre.*

Bataillon d'Afrique.	Fièvre quotidienne simple récidivée	2
	Id. avec diarrhée ; récidive.	1
	Faiblesse générale, suite de fièvre récidivée.	1
	Cachexie profonde avec infiltration générale	1

23 *décembre.*

Bataillon d'Afrique.	Fièvre quotidienne simple récidivée.	1
	Fièvre tierce avec diarrhée ; récidive	2

24 *décembre.*

Néant.

25 *décembre.*

Bataillon d'Afrique.	Fièvre tierce simple, fièvre rémitt. et quotidienne antérieure.	1

26 *décembre.*

Bataillon d'Afrique.	Rechute de diarrhée.	

27 *décembre.*

Néant.

28 *décembre.*

Bataillon d'Afrique.	Fièvre quotidienne récidivée avec diarrhée.	1
	Cachexie avec engorgements viscéraux.	1
	Diarrhée chronique.	1

29, 30 *et* 31 *décembre.*

Néant.

Ce qui fait au total du 30 octobre au 31 décembre :

Maladies.

Fièvre quotidienne simple récidivée.	23
Id. récidivée avec diarrhée	16
Id. avec dyssenterie.	2
Id. avec hémorrhagie intestinale. . . .	1
Id. avec crampes et vomissements. . .	1
Id. avec état cachectique	10
Id. avec congestion pulmonaire	2
Id. devenue tierce.	12
Fièvre tierce simple récidivée.	10
Id. récidivée avec diarrhée	1
Id. avec état cachectique.	1
Fièvre rémittente devenue quotidienne	2
Id. devenue tierce	3
A reporter.	85

	Report.	85	
Fièvre irrégulière devenue tierce		3	
Id. récidivée avec diarrhée		2	
Id. avec état cachectique		1	
Fièvre pernicieuse devenue quotidienne		1	
Diarrhée récidivée		6	
Id. faiblesse générale, accès antérieurs de fièvre		6	
Diarrhée chronique		8	1 décès.
Dyssenterie récidivée		6	
Id. faiblesse générale, accès ant. de fièvre		3	
Id. fièvre intermittente et diarrhée antérieure		1	
Dyssenterie chronique		2	
Cachexie paludéenne		17	
Fièvre quotidienne simple	1re atteinte	3	
Fièvre tierce et bronchite	Id.	3	
Fièvre rémittente et diarrhée	Id.	1	
Diarrhée	Id.	1	
Dyssenterie aiguë	Id.	3	
Id. avec congestion hépatique		1	
Abcès du foie ouvert par les bronches		1	
Première atteinte : 13.—Récidive : 140.—Total général		153	

Les différents corps de la colonne du Tamaulipas, les zouaves et les chasseurs qui sont allés les chercher à Tanquasnequi, nous ont ainsi présenté comme entrées à l'hôpital militaire de San Luis de Potosi :

Bataillon d'Afrique.

	Entrées.	Décès.	
21 septembre	4	4	
22 septembre	61	10	Une pneumonie suppurée.
Jusqu'au 10 octobre	4	»	
10 octobre	167	4	
Jusqu'au 29 octobre	23	»	
29 octobre	98	13	
Jusqu'au 31 décembre	106	1	
Totaux	463	32	

Zouaves.

	Entrées.	Décès.
22 septembre	4	»
Jusqu'au 10 octobre	45	»

	Entrées.	Décès.
10 octobre	33	»
Jusqu'au 29 octobre	34	»
Jusqu'au 31 décembre	11	»
Total	127	»

Chasseurs de France.

	Entrées.	Décès.
22 septembre	11	»
Jusqu'au 10 octobre	10	»
10 octobre	10	»
Jusqu'au 31 décembre	18	»
Total	49	»

5e *d'artillerie.*

	Entrées.	Décès.
22 septembre	4	1
Jusqu'au 10 octobre	1	»
10 octobre	8	»
Jusqu'au 29 octobre	10	»
29 octobre	2	»
Jusqu'au 31 décembre	9	»
Total	34	1

Train d'artillerie.

	Entrées.	Décès.
22 septembre	6	1

Train des équipages.

	Entrées.	Décès.
22 septembre	3	»
10 octobre	1	»
Du 10 octobre au 30 décembre	23	»
Total	27	»

Génie.

	Entrées.	Décès.
22 septembre	1	»
Jusqu'au 31 décembre	2	»
Total	3	»

Infirmiers militaires.

	Entrées.	Décès.
22 septembre	1	»
Jusqu'au 10 octobre	1	»
Jusqu'au 31 décembre	5	»
Total. . .	7	»

Ouvriers d'administration.

	Entrées.	Décès.
22 septembre	4	1
Jusqu'au 10 octobre	1	»
Jusqu'au 31 décembre	1	1
Total. . .	6	2

Totaux des entrées : 716. — Des décès : 37.

Interprète militaire : 2=718.

Comme maladies :

		Premières atteintes.	Récidives.
Fièvre quotidienne simple		71	82
Id. avec embarras gastro-intestinal		28	8
Id. avec diarrhée et vomissements		2	»
Id. avec crampes et vomissements		»	1
Id. devenue tierce	36	»	»
Id. récidivée avec dyssenterie	4	»	»
Id. récidivée avec diarrhée	21	»	»
Id. à forme diarrhéique	»	9	2
Id. Id. dyssentérique	»	8	1
Id. Id. Id. accès antérieurs de fièvre		»	1
Id. avec hémorrhagie intestinale	»	»	1
Id. avec état cachectique	»	»	11
Id. avec congestion pulmonaire	»	»	1
Id. avec diarrhée	»	14	»
Id. avec dyssenterie	»	6	»
Fièvre tierce simple	»	38	12
Id. avec embarras gastro-intestinal	»	3	3
Id. à forme diarrhéique	»	1	»
Id. Id. dyssentérique	»	2	»
Id. avec diarrhée	»	8	»
A reporter.	61	190	123

		Premières atteintes.	Récidives.
Report.	64	190	123
Fièvre tierce simple récidivée avec diarrhée. . .	1	»	»
Id. récidivée avec bronchite	1	»	»
Id. Id. avec état cachectique. . .	1	»	»
Fièvre irrégulière simple	»	1	3
Id. avec embarras gastro-intestinal.	»	»	2
Id. après avoir été rémittente . . .	1	»	»
Id. devenue tierce.	3	»	»
Id. récidivée avec diarrhée.	2	»	»
Id. avec état cachectique.	1	»	»
Fièvre rémittente simple	»	15	1
Id. nerveuse avec affaiblissement profond.	1	»	»
Id. bilieuse	»	10	»
Id. typhoïde.	»	2	»
Id. dyssentérique	»	6	»
Id. avec diarrhée	»	1	1
Id. devenue quotidienne	2	»	»
Id. Id. tierce.	3	»	»
Fièvre larvée.	»	1	1
Fièvre pernicieuse comateuse	»	1	»
Id. délirante.	»	2	1
Id. cholériforme.	»	1	»
Id. devenue quotidienne	1	»	»
Diarrhée.	»	17	3
Id. chronique.	12	»	»
Id. devenue dyssentérique.	7	»	»
Id. avec faiblesse générale, accès antérieurs de fièvre.	6	»	»
Id. 1re atteinte, accès antérieurs de fièvre. .	2	»	»
Dyssenterie aiguë	»	32	12
Id. chronique	16	»	»
Id. devenue hémorrhagique	3	»	»
Id. hémorrhagique, accès antérieurs de fièvre	2	»	»
Id. avec congestion hépatique.	1	»	»
Id. avec arthrite du genou, amputation, etc.	1	»	»
Cachexie	149	»	»
Hépatite aiguë	»	2	»
Abcès du foie ouvert par les bronches.	1	»	»
Bronchite aiguë.	»	1	»
Pneumonie suppurée	»	1	»
Blessés.	10	»	»
Totaux. . .	288	283	147 = 718.

Comme décès :

Fièvre rémittente typhoïde	2
Id. dyssentérique	3
Id. nerveuse avec affaiblissement profond	1
Fièvre pernicieuse comateuse	1
Dyssenterie chronique	8
Id. hémorrhagique	2
Id. arthrite purulente du genou, abcès de la cuisse, amputation au tiers supérieur	1
Diarrhée chronique	5
Cachexie	8
Pneumonie suppurée	1
Total	32

On remarquera que si les zouaves et les chasseurs de France qui n'avaient pas séjourné dans les terres chaudes, ont offert néanmoins des cas nombreux de fièvre, de diarrhée, de dyssenterie, d'un autre côté ils n'ont fourni aucun décès.

Tandis que des zouaves et des chasseurs de France ont présenté leurs premières atteintes sur les hauts plateaux, ce fait a été infiniment plus rare pour les hommes du bataillon, du train, de l'artillerie, etc., qui avaient fait partie de la colonne du Tamaulipas.

Chez les zouaves et les chasseurs à cheval, l'imprégnation étant moins profonde, la constitution moins affaiblie, la résistance vitale plus grande, les rechutes se sont continuées moins longtemps, et ont perdu plus rapidement leur caractère de gravité que chez les soldats du bataillon d'Afrique, du train, de l'artillerie, etc.

Le chiffre sept cent dix-huit cité plus haut n'exprime pas celui des individus, plusieurs d'entre eux étant entrés

à l'hôpital à différentes reprises pour des rechutes. Ce que l'on peut dire, c'est qu'il n'est peut-être pas dix hommes de la colonne du Tamaulipas qui n'aient été éprouvés d'une manière quelconque, tandis que pour les zouaves et les chasseurs à cheval, il y en a eu un environ sur cinq ou six.

En janvier, le bataillon étant retourné à Tula plus tôt que je ne l'aurais désiré et que je n'en avais manifesté l'opportunité, il eut encore des rechutes de fièvre, de diarrhée, etc., dans ses excursions du côté de Victoria, de Tantayouquita, etc. Il avait laissé à San Luis de Potosi ses cachectiques qui fournirent trois nouveaux décès, jusqu'au 6 février 1866, époque de mon départ pour l'expédition du Nord.

A cette date, les morts connues officiellement se montaient, pour ce bataillon d'Afrique, depuis son arrivée à Tampico, à cent cinquante-neuf :

A Tampico	41
Tanquasnequi	20
Tula	18
San Luis de Potosi	35
Queretaro	10
Mexico	2
Route de Tanquasnequi à Tula	21
Route de Tula à San Luis de Potosi	3
A l'ennemi (pour mémoire)	5
Autres	4
Total	159

Je suis convaincu qu'aujourd'hui Queretaro et Mexico en ont fourni un nombre beaucoup plus considérable. A San Luis même, depuis mon départ, la mortalité ne s'est

pas arrêtée. « J'ai eu quatre décès, m'écrivait M. le docteur Farine à la date du 16 mars, et ce ne sera pas tout. Il est encore des hommes atteints de nombreux abcès critiques, de vastes escarres au sacrum, de diarrhées intarissables, etc., qui succomberont fatalement. »

Le bataillon d'Afrique ayant de nouveau quitté Tula au commencement de février, pour venir se joindre, à Matehuala, à la colonne de M. le général Douay, se trouve aujourd'hui, mars 1866, à Saltillo, et ses conditions sont bonnes.

Il résulte de cet exposé, relativement aux fièvres :

1° Que tout en ne se montrant plus guère que chez des hommes qui en avaient déjà été atteints à Tampico, à Tanquasnequi, à Santa Barbara, etc., elles conservaient dans le principe leur type et leurs caractères;

2° Que les accès devenaient ensuite moins graves, plus complets, plus franchement intermittents dans les récidives, qui furent nombreuses, mais qui s'éloignèrent de plus en plus;

3° Que tout cachet de perniciosité disparaissait au fur et à mesure de la prolongation du séjour sur les hauts plateaux;

4° Que la congestion de la rate ne faisait pas défaut aux accès, mais que les attaques nouvelles n'entraînaient plus d'engorgements viscéraux;

5° Que souvent, au début, les accès se manifestaient sous forme diarrhéique, dyssentérique, et n'en guérissaient

pas moins, comme les autres accès, à l'aide de quelques doses de sulfate de quinine;

6° Que ces fièvres intermittentes à forme diarrhéique, dyssentérique, surtout les dernières, lorsqu'elles s'accompagnaient d'un état bilieux général, avec coloration jaune de la peau, des conjonctives, pouvaient simuler, jusqu'à un certain point, la fièvre jaune, mais guérissaient encore sous l'influence du sulfate de quinine aidé de l'ipéca;

7° Que les phénomènes bilieux, entre autres les vomissements violents qui compliquaient les fièvres à l'origine, devenaient de plus en plus rares;

8° Qu'il en était de même pour les phénomènes de congestion pulmonaire et cérébrale, liés assez souvent aux accès;

9° Que la cachexie que les rechutes laissaient après elles n'était pas plus grande ni de plus longue durée qu'elle ne l'aurait été au niveau des mers, et qu'elle s'améliorait assez rapidement sous l'influence de l'hydrothérapie, d'un régime tonique approprié;

10° Que lorsque cette cachexie était profonde et qu'elle existait à l'arrivée, l'économie, en lutte avec des conditions nouvelles, s'épuisait alors en efforts impuissants pour se mettre en équilibre avec ces conditions et pour sortir de son anéantissement;

11° Que, dans ce dernier cas, la convalescence était longue et difficile, par défaut de force et de réaction nécessaires pour combattre la faiblesse en même temps que les effets de l'acclimatement.

Relativement aux diarrhées et aux dyssenteries :

1° Que quand ces affections étaient récentes, chez des individus bien constitués, non affaiblis déjà, elles guérissaient bien ;

2° Qu'alors la réaction qu'elles suscitaient était atténuée par l'influence première du climat des altitudes considéré d'une manière générale ;

3° Que, dans des conditions opposées, cette réaction faisait défaut; que les selles pouvaient bien changer de nature, diminuer de nombre, etc., mais que l'organisme restait dans la langueur, que la nutrition devenait impossible, que l'anémie se prononçait de plus en plus, et que les sujets succombaient dans le marasme le plus complet alors qu'à l'autopsie on trouvait souvent l'intestin cicatrisé ou en voie de cicatrisation ;

4° Que, dans plusieurs cas, des diarrhées simples devenaient des diarrhées dyssentériques, de véritables diarrhées sanguines, et des dyssenteries simples, des dyssenteries hémorrhagiques ;

5° Qu'à leur arrivée, les diarrhées, les dyssenteries étaient pour la plupart accompagnées, comme les fièvres, de phénomènes bilieux ;

6° Que dans les rechutes, qui furent plus rares que pour les fièvres, les complications du côté du foie manquaient d'habitude ;

7° Que dans les diarrhées, comme dans les dyssenteries aiguës, les pilules de Segond, l'ipéca à dose vomitive

d'abord, puis à dose fractionnée, nous rendaient d'incontestables services ;

8° Que dans les diarrhées comme dans les dyssenteries chroniques, il fallait insister sur le régime, qui devait être composé de potages, d'œufs, de viande de facile digestion, et donner en même temps des toniques opiacés, comme le vin de cannelle, le vin de quinquina et même le fer. Un peu de sous-nitrate de bismuth, pris dans les premières cuillerées de potage, était aussi alors d'une grande utilité, et cette médication simple, unie à des frictions excitantes à la surface du corps, à une hygiène bien entendue, suffisait dans la plupart des cas à la guérison, quand elle était encore possible.

D'où l'on peut conclure :

1° Que les fièvres intermittentes se trouvent mieux que les diarrhées et les dyssenteries contractées dans les terres chaudes du Mexique, du séjour des hauts plateaux ;

2° Que les fièvres intermittentes, les diarrhées et les dyssenteries contractées dans les terres chaudes du Mexique, éprouvent une amélioration réelle de leur transport sur les hauteurs, lorsqu'elles sont encore à l'état aigu et que les forces du sujet ne sont pas sensiblement affaiblies ;

3° Que le contraire a lieu lorsque ces affections revêtent déjà un caractère chronique, et ceci d'autant plus que l'état cachectique est déjà plus prononcé.

A différentes époques, nous reçûmes sur les hauts plateaux des fièvres intermittentes, des diarrhées, des dyssenteries, venant d'Acapulco, de Mazatlan, des régions voi-

sines de Matamoros, etc., et toujours nous observâmes les mêmes phénomènes, de sorte que les conclusions qu'on vient de lire peuvent être considérées comme l'expression d'une vérité absolue.

Une remarque à faire ici, c'est que toutes les évacuations s'étant toujours faites de bas en haut, il est arrivé sur les altitudes un nombre considérable de malades dont une partie au moins a succombé, sur ces mêmes altitudes, aux affections graves qu'ils y apportaient des niveaux inférieurs. C'est ainsi que si la statistique veut, à propos de la mortalité du corps expéditionnaire, dresser des états comparatifs pour les terres chaudes, les terres tempérées et les terres froides, elle trouvera nécessairement pour ces dernières des chiffres incapables de rendre compte des influences climatologiques diverses qu'on y rencontre. C'est là un fait important qu'il est indispensable de ne point perdre de vue, si l'on ne veut commettre de regrettables erreurs.

En première ligne, comme essentiellement malsaines et mortifères, il faut placer les terres chaudes. Nous avons vu ce qu'il en était pour le Tamaulipas, et il n'en est pas autrement pour toutes les rives de l'Atlantique et du Pacifique où le sol crayeux, argileux, sablonneux, est parcouru dans tous les sens par des rivières, des ruisseaux, des lacs, des lagunes, et surtout par des marais alimentés par les torrents qui se précipitent des hauteurs voisines.

En quittant les plaines marécageuses qui s'étendent le

long des côtes, où règne une chaleur excessive, tempérée d'octobre en mars par de forts vents du nord, qui amènent tout à coup des régions polaires, sans aucune transition, des courants d'air glacial, on s'élève rapidement dans des contrées où la végétation est à tel point luxuriante, que c'est à peine si les centres de population parviennent à interrompre les immenses bosquets où les feuilles des arbres, qui sont énormes et extrêmement variés, meurent pour renaître sans cesse, où des forêts de chênes, de storax, de chines, de melastomes et de cèdres couvrent le flanc des montagnes, où les plus belles fleurs émaillent la terre, où les fruits sont en nombre et en espèces infinies, où le maïs, la canne à sucre, le cacao, etc., acquièrent des proportions incroyables, où les palmiers, les bananiers protégent de leur ombre ou renversent de leur souffle les pauvres cabanes des Indiens, etc., etc.

Il y a ici en trop ce qui manque sur les hauts plateaux, où le défaut de plantations, en plusieurs points, laisse à l'atmosphère toute sa sécheresse, en même temps qu'il écarte les extrêmes de froid et de chaleur pour donner une plus grande violence aux courants atmosphériques, etc., etc.

Ici, c'est une sécheresse trop grande qui, jointe à la diminution de pression atmosphérique, rend l'évaporation continuellement très-active; là, c'est une chaleur humide, par suite des pluies qui règnent presque toute l'année; mais qui est surtout marquée lorsque l'on arrive dans la région des nuages, où, sous son influence, les fièvres

intermittentes se développent, en même temps que les diarrhées, les dyssenteries, les maladies du foie sévissent sur une vaste échelle.

Au-dessus de la région des nuages, il y a à tenir compte de l'activité fonctionnelle, de la sécheresse de l'air, et même de l'élévation de température, comme nous le verrons, sans oublier d'autres conditions sur lesquelles nous aurons à nous expliquer, et qui, presque toutes, peuvent être modifiées, sinon neutralisées complétement. Au-dessous de cette région, les affections palustres qu'on rencontre sont susceptibles de diminuer beaucoup, ainsi que je l'ai dit, par des déboisements, des desséchements bien entendus, bien compris. On n'a jamais songé à envoyer des malades des hauts plateaux à Orizaba, et c'est à Cordova, un peu trop haut encore, que l'on avait établi un dépôt de convalescents pour les hommes du régiment étranger qui ne devaient pas être renvoyés en France.

A la descente des hauts plateaux, les maladies du cœur, des bronches, des poumons, en dehors de la phthisie, et encore de la phthisie à un certain degré, éprouvent une amélioration réelle, en même temps que les affections en général, tendent de moins en moins à revêtir un cachet typhoïde, adynamique. C'est ce que j'ai remarqué lors de l'évacuation de 1867. Mais en même temps j'observais que les fiévreux de Mazatlan, de Guaymas, etc., dont l'état s'était un peu amélioré sur les altitudes, ressentaient une influence mauvaise du séjour à Orizaba. Les hommes, au sortir des hôpitaux de San Jose, de San Bartholo, et en-

voyés au dépôt de convalescents que nous avions établi à l'ancien hôpital de la Concordia, étaient presque aussitôt en proie à des récidives, en même temps que les diarrhées et les dyssenteries en emportaient un grand nombre. Nous étions menacés de voir reparaître les états cachectiques de 1862; mais heureusement, le mouvement se continuant rapidement, on quitta bientôt cette ville pour aller s'embarquer.

III

Coup d'œil relatif aux migrations, mouvements, établissements, mœurs, coutumes, etc., des premières tribus indiennes sur l'Anahuac; fondation de Mexico, etc., etc.

Avant d'aborder la troisième partie, qui me fournira la matière du deuxième volume, et qui comprendra tout ce qui a rapport à la physiologie, à l'hygiène, à la pathologie, etc., etc., des hauts plateaux, il me paraît intéressant de jeter un coup d'œil sur les migrations, les mouvements, les établissements, etc., des tribus indiennes au Mexique.

Antérieurement aux Toltèques, qui furent les Pelasges de cette contrée, il est probable, comme le dit de Humboldt, que d'autres tribus y apparurent au Nord : par exemple les Olmecas, les Cuitlatecas, les Zacatecas, les Tarascas et les Otomites, qui ne se composaient, à l'origine, que de chasseurs indépendants, vivant sans chefs dans des grottes, et qui ne commencèrent à se livrer à l'agriculture que vers le xve siècle, moment où ils élevèrent des villes, dont on retrouve encore des traces sur plusieurs points du Mexique, où leurs rares descendants se

livrent spécialement aujourd'hui à la fabrication des tissus de laine. Leur nom est, dit-on, une figure tirée de leur vie errante et de leur manière de se couper les cheveux (*otli*, chemin, et *tomitl*, cheveux).

Quoi qu'il en soit, les Toltèques, en mexicain toltecatles ou naturels de Tollan, dans l'Amérique méridionale, sont les premiers émigrants sur lesquels on possède quelques renseignements exacts. Expulsés de leur patrie, Huehuetlapallan, nous avons dit quand et comment ils arrivèrent, après cent vingt-quatre ans de marche vers le sud, à Tollan ou Tula, la plus antique cité de l'Anahuac, métropole de leur nation, résidence de leurs rois, qui furent au nombre de huit, et dont le premier commença à régner en 667 de l'ère vulgaire.

Les Toltèques, qui jouissaient d'une civilisation avancée, prospérèrent pendant quatre cents ans, d'après Prescott, et c'est vers 1052 qu'en proie aux maladies, à la famine qu'engendrait le manque de pluies, ils se virent forcés, pour échapper à toutes les calamités qui les décimaient, de se disperser dans le Yucatan, le Guatemala, et dans la vallée de Mexico elle-même, du côté de Cholula, de Tlaximaloyan, etc., etc. Torquemada rappelle à cet égard d'antiques peintures hiéroglyphiques qui représentent un géant formidable étouffant entre ses bras les Toltèques au milieu d'une fête où ils se réjouissaient, et un enfant dont la tête était atteinte d'une pourriture qui leur communiquait la contagion.

Plus d'un siècle après les Toltèques, en 1170, vinrent

les Chichimèques, dont le nom, au dire de Torquemada, tire son origine de *techichimani* ou suceurs, parce qu'ils auraient eu l'habitude de sucer le sang des animaux dont ils s'emparaient. Béthancourt prétend au contraire que ce nom, dérivé de *chichime*, chien, leur aurait été donné en signe de mépris par les peuplades qu'ils rencontrèrent. D'autres enfin croient que Chichimèque vient de *chichime*, chien, et *can* lieu, lieu des chiens. Dans tous les cas, le pays originaire des Chichimèques est considéré comme étant Amaquemecan, dont on ignore la situation, de même que l'on est incertain sur les causes qui déterminèrent ces émigrants à quitter leur patrie.

Arrivés dans la vallée de Mexico à l'état demi-sauvage, ils trouvèrent à Chapultepec et à Coyoacan les restes des Toltèques, avec lesquels ils firent alliance, et qui leur apprirent à aimer le maïs et d'autres fruits, à cultiver la terre, à extraire et à fondre les métaux, à travailler la pierre, à filer et à tisser le coton, à se vêtir, à se loger, etc., etc. Ils s'établirent d'abord à Tenayuca, à seize milles vers le nord de l'endroit où s'éleva ensuite Mexico. Sous leur quatrième roi, Quinatzin, dont le cadavre fut ouvert et enduit, après extraction des entrailles, d'une préparation aromatique destinée à le préserver de la corruption, ils transférèrent leur capitale à Texcoco, où elle resta jusqu'à la conquête espagnole.

Suivis de près, dans leurs migrations, par les Acolhuis, dont je vais bientôt parler, les Chichimèques s'unirent à ces derniers de manière à ne plus former qu'une seule nation

qui prit le nom d'Acolhua, et leur royaume fut appelé Acolhuacan.

Cependant une certaine partie des Chichimèques resta à l'état sauvage ; elle se retira, avec ce qui survivait d'Otomites, au nord de Mexico, d'où, pendant plusieurs années, leurs descendants inquiétèrent les conquérants espagnols.

Huit ans après les Chichimèques, en 1178, arrivèrent sur l'Anahuac sept tribus que l'on appelle Nahuatlecas, nom dérivé d'*anahuac*, qui ne signifie pas péninsule, comme le prétend Guerra, mais dont l'étymologie est *atl*, eau, et *nahuac*, autour, c'est-à-dire lieu autour de l'eau. C'est ainsi que dans le principe on désignait la vallée de Mexico. Cette dénomination s'étendit dans la suite au territoire formé par l'empire des Aztèques, par les royaumes d'Acolhuacan, du Michoacan, par les républiques de Tlaxcala, de Cholula, d'Huexotzinco ; puis elle comprit tous les hauts plateaux, comme cela a encore lieu aujourd'hui.

Les sept tribus dont nous venons de parler se succédèrent dans l'ordre suivant : les Xochimilcos d'abord, ensuite les Chalcos, puis les Tepanecos, les Acolhuis, les Tlahuicos, les Tlaxcaltecos et enfin les Aztecos ou Mexicains.

Ces sept tribus faisaient partie d'une même nation, puisque toutes parlaient le même idiome, l'idiome aztèque. Toutes émigrèrent de l'Amérique septentrionale ou Aztlan, le pays des hérons, qui paraît avoir été leur patrie commune. Elles se dirigèrent au sud l'une après l'autre, et,

parties du niveau des mers, elles vinrent se fixer en grande majorité sur les hauts plateaux, où elles prospérèrent, et où, selon tous les historiens, elles étaient dans un état des plus florissants lors de l'arrivée de Cortès.

Elles reçurent leur nom, comme l'observe Clavijero, des villes qu'elles fondèrent et où elles s'établirent.

Les Xochimilcos élevèrent Xochimilco, mot qui vient de *xochilt*, fleur, et de *milli*, terrain, c'est-à-dire lieu des champs de fleurs. Cette cité, située sur les bords du lac de ce nom, était anciennement, après Mexico et Texcoco, la plus importante de la vallée de Mexico. Cortès dit que sa population était considérable, ses temples nombreux, ses édifices magnifiques, et ses jardins flottants ou chinampas d'une beauté remarquable.

Les Xochimilcos opposèrent d'abord une résistance sérieuse aux Espagnols lors du siége de Mexico, et plus tard ils se joignirent à eux.

Les Chalcos bâtirent Chalco, dont j'ai déjà parlé, et dont le nom vient de *chalchihuitl*, qui signifie pierre fine (Clavijero, de Humboldt).

Après l'expédition périlleuse d'Itztapalapan, où les Espagnols faillirent être engloutis ; après la soumission de Mizcuic et d'Otumba, Cortès, apprenant que les Chalcos voulaient se réunir à lui, mais qu'ils n'osaient le faire par crainte de la garnison mexicaine qui se trouvait dans leur place, leur envoya Sandoval, qui battit l'ennemi aux portes de la ville, où il entra en triomphe, et dont les habitants devinrent dans la suite de fidèles alliés des conquérants.

Les Tepaneccos fondèrent d'abord Tepan, dérivé de *tetl*, pierre, lieu pierreux. Ils élevèrent ensuite Azcapotzalco (*azcatl*, fourmi, et *potzalli*, taupinière), puis ils firent la conquête du royaume d'Acolhuacan, et devinrent ainsi une puissance considérable subjuguée à son tour, et 1425, par les armées réunies des Mexicains et de l'ancienne famille royale de Texcoco. Le territoire tepanèque fut dès lors démembré, et le roi mexicain Itscoalt en retint une partie, tandis qu'avec l'autre il forma le royaume de Tlacopan (*tlacotli*, esclave) aujourd'hui Tacuba, à l'ouest de Mexico, dont Cortès s'empara après résistance, au commencement de 1521.

Les Acolhuis arrivèrent, comme je l'ai dit, au pays des Chichimèques, sous leur premier roi Xolotl. Ils venaient de la terre de Teo-Acolhuacan.

Prescott considère la tribu des Acolhuis comme la plus importante, avec la tribu aztèque, de toutes celles qui suivirent les Chichimèques. Nous savons comment ces derniers se fondirent avec elle pour former le royaume d'Acolhuacan, dont Texcoco devint la capitale.

Cette ville de Texcoco, dont Prescott n'hésite pas à traduire le nom par *place of detention*, était l'Athènes de l'Anahuac. Elle ouvrit pacifiquement ses portes à Cortès avant la destruction de Mexico, et elle fut son point d'appui pendant le siége de cette capitale. Le royaume d'Acolhuacan se trouvait alors considérablement réduit par suite des conquêtes faites par les Mexicains.

Les Tlahuicos occupèrent un vaste district commençant

aux montagnes méridionales de la vallée, et s'étendant à soixante milles vers le sud.

Ce territoire s'appelait Tlahuican, de *tlahuitl*, et *can*, lieu du cinabre, du vermillon. Il fut indépendant jusqu'à Itzcoatl, qui en soumit la majeure partie à la domination de Mexico. Sa capitale était Quauhnahuac, aujourd'hui Cuernavaca, à quarante milles au sud de Mexico.

Les Tlaxcaltecos s'établirent d'abord à Poyautlan, sur la rive orientale de lac Texcoco, entre la capitale de ce nom et le village de Chimaluacan. Expulsés par les autres tribus, ils furent obligés de se diviser : les uns se rendirent à Tolantzinco, à Cuauchinanco, et ils perdirent leur nom; la majeure partie passa par Cholula et alla fonder Tlaxcala, de *tlaxcalli*, lieu du pain, de la tortille.

Par leur valeur et leur esprit guerrier, les Tlaxcaltèques étendirent en ce point leurs possessions, dont ils formèrent quatre cantons, et ces cantons, gouvernés chacun par un chef, plus un sénat de nobles, constituèrent la fameuse république de Tlaxcala, qui eut dans la suite des démêlés fréquents avec ses voisins, surtout avec les Aztèques, contre lesquels elle soutint une sanglante lutte sous Montezuma II.

Les secours efficaces que les Tlaxcaltèques prêtèrent à Cortès pendant la guerre de la conquête ont rendu leur nom célèbre, et procurèrent à leur territoire, sous la domination espagnole, beaucoup de priviléges ainsi qu'une apparence de liberté. Disons en passant que les Tlaxcal-

tèques cultivaient la cochenille et que la cochenille de Tlaxcala était alors très-estimée.

Les Aztèques, enfin, n'arrivèrent qu'en 1196 dans la vallée de Mexico (de Humboldt, *Essai polit.*, t. 1, p. 347). Ce sont les Mexicains proprement dits qu formeut encore la majeure partie de la population indienne de l'Anahuac. Ils s'étaient séparés des autres tribus à Chicomoztoc (*chicome*, sept, et *oztotl* ou *oztoc*, cavernes) lieu des sept cavernes, situé, d'après Clavijero, à vingt milles au sud de Zacatecas.

Rien n'est intéressant comme le récit de leurs pérégrinations avant d'arriver au lieu où ils s'établirent définitivement. On les voit s'avancer sous les ordres de leur dieu, Huitzilopochtli, le dieu des dieux, qui sait ménager leur courage, leur patience, en les forçant à s'arrêter dès qu'il comprend que la confiance, la lassitude s'emparent de leur corps, de leur esprit. C'est ordinairement alors dans un lieu fertile qu'il leur fait faire la halte, et ils ne manquent guère à lui élever en ce point un temple ou *cou*. Lorsque l'heure de se remettre en marche lui paraît favorable, ce même dieu leur dit par la voix de ses prêtres : « Allons, Mexicains, vous êtes près de votre destinée (*caza achitonca tou nenemica Mexialt*). Je suis chargé de vous conduire; c'est à moi que sont confiés l'arc, la flèche et le bouclier; je suis celui qui doit vous guider, vous faire vivre, et vous protéger par ma valeur et mon pouvoir; ayez confiance en moi, car seul je connais l'avenir; je ne ferai la guerre que pour emplir ma demeure

d'émeraudes, d'or et de pierres précieuses ; elle sera comme d'un cristal transparent qui enchantera la vue par la variété de ses couleurs, et on y trouvera en abondance le maïs, le cacao et le coton. » Chacun alors obéissait ; les hommes mûrs et les femmes conduisaient les bagages, prenaient soin des enfants et des vieillards, tandis que les jeunes gens tuaient le cerf, le lapin, le lièvre, le rat, le serpent, les oiseaux, pour subvenir à la nourriture de tous. La tribu transportait toujours avec elle du maïs et d'autres plantes utiles qu'elle semait en tous lieux, dès que son chef lui permettait un instant de repos. Dans cette marche, qui se distingue par un esprit civilisateur et pacifique, les Aztèques laissaient partout, comme trace de leur passage, des champs cultivés, des habitations, des édifices.

Je ne décrirai pas tous les endroits qu'ils traversèrent depuis leur départ jusqu'à leur arrivée sur les rives du grand lac, où ils errèrent pendant plusieurs années. On en trouve un récit très-bien fait dans Clavijero, t. I, p. 68, 69, 70 : je dirai seulement que, dès qu'ils furent réunis à Temazcatitlan, situé près de la ville actuelle de Mexico, deux de leurs prêtres, teomamaxques ou conducteurs des dieux, Axoloa et Cuauhcoatl, furent chargés, toujours d'après les ordres de Huitzilopochtli, de chercher un endroit pour y fixer la résidence de la peuplade.

Les deux prêtres se mirent en route à travers les roseaux et les joncs qui obstruaient les bords du lac Texcoco, et ils arrivèrent sur un espace étroit de terre ferme, qui

était entouré partout d'une eau limpide et transparente; ils restèrent longtemps à contempler ce spectacle, et tout d'un coup l'un d'eux disparut dans la profondeur de l'onde, tandis que l'autre retournait raconter ce fait au peuple consterné. Mais bientôt Axoloa reparut et dit : « Ne craignez rien, Mexicains... Ce que l'on vous a appris est vrai; je me suis précipité au milieu des eaux parce que j'y avais aperçu Tlaloc, le seigneur de la terre, qui m'a parlé en ces termes : Que mon fils chéri, Huitzilopochtli, soit le bienvenu ici avec sa tribu; répétez à tous les Mexicains ses compagnons qu'en ce lieu est l'endroit qu'ils doivent occuper et où ils verront grandir et se multiplier leurs générations. »

Les Mexicains, émerveillés, se livrèrent alors à toutes sortes de réjouissances; ils allèrent tous visiter le lieu de l'événement, où ils aperçurent sur un nopal sortant de la fente d'un rocher un aigle aux ailes déployées qui dévorait un serpent. C'était là le signe qui leur avait été assigné par l'oracle, comme terme de leur voyage. Le nopal, l'aigle et le serpent devinrent leur emblème, et le rocher, considéré comme divin, fut le point de départ de la fondation de Mexico, appelé dans le principe Tenochtitlan, de *telt*, pierre, et *nochtli*, nopal. Cette fondation, que l'on fait remonter à 1131, à 1357, eut lieu vers 1327, cinquante ans environ après l'arrivée des Aztèques sur le plateau de l'Anahuac, sous le règne du roi chichimèque Quinatzin.

Formée d'abord de misérables cabanes en paille et en

roseaux, cette ville présentait dans le principe un aspect misérable; bientôt sa population s'accrut, et une partie ut obligée de chercher un refuge sur une île voisine, au nord, où elle fonda une autre ville qui prit le nom de Tlatelolco (*tlatelli,* amas de pierres, et *ololoa*, arrondir). Ces deux villes, en se réunissant dans la suite, après des discordes, des combats nombreux et la défaite du roi Moquihuix par Axayacatl, formèrent Mexico, qui acquit de la splendeur à mesure que les Aztèques étendirent leurs conquêtes, leur influence, leur prépondérance sur les peuples environnants, et même sur ceux des régions lointaines, de telle sorte que quand les Espagnols arrivèrent, c'était une cité remarquable par sa grandeur et son opulence.

Elle se trouvait alors au milieu du lac Texcoco, qui s'étendait, à cette époque, à l'est jusqu'à Texcoco et Istapalapan ; au nord, jusqu'au cerro de Tepeyacac; à l'ouest, jusqu'à Popotla et Chapultepec ; au sud, jusqu'au lac Xochimilco, avec lequel il se réunissait au moyen d'un large canal.

Elle était divisée en cinq grands quartiers dont quatre correspondaient aux quatre portes du teocali ou temple qui s'élevait à l'endroit où se trouve aujourd'hui la cathédrale de Mexico. Le premier quartier était celui de Tecpan, actuellement Saint-Paul ; le second, celui de Moyotla, depuis Saint-Jean; le troisième, celui de Tlaquechiuhcan, maintenant Sainte-Marie ; le quatrième, celui d'Atzacualco, à l'heure qu'il est Saint-Sébastien ; le cinquième, celui de Tlatelolco, célèbre par son marché, qui

fut le dernier refuge des Mexicains quand Cortès prit leur ville d'assaut.

De l'endroit où s'élevait Mexico, on passait à la terre ferme par quatre grandes chaussées encore visibles : celle d'Istapalapan, à l'est, de sept milles de longueur; celle de Tlacopan, à l'occident, longue de deux milles; celle de Tepeyacac, au nord, d'une étendue de trois milles; la dernière, au sud, aboutissait à Cuyoacan.

Le circuit de la cité, non compris les faubourgs, était de plus de neuf milles, et le nombre de ses maisons de soixante mille au moins, ayant chacune de trois à dix habitants. Ces maisons, excepté celles des pauvres, étaient toutes construites à terrasses, et quelques-unes avaient même des créneaux et des tours. Il y en avait de magnifiques, construites par les seigneurs feudataires au temps où ils étaient obligés de résider à la cour.

Autour de Mexico existaient plusieurs digues et écluses pour mettre une barrière, au cas nécessaire, à l'envahissement des eaux. Les rues de cette ville étaient larges et droites comme elles le sont aujourd'hui. De nombreux canaux la traversaient en tous sens, et servaient au transit des bateaux des Indiens qui faisaient le commerce avec les gens de terre ferme. On y voyait alors des places très-vastes pour les marchés où, disent les historiens de la conquête, la multitude était considérable, les marchandises les plus variées, et l'ordre complet. On y vendait des étoffes de toutes sortes; des joyaux d'or, d'argent, de plomb, de cuivre, d'os, de coquilles, de plumes; des

pierres taillées; des briques ou adobes; des tuiles; des bois de charpente ou de menuiserie; des animaux vivants ou empaillés ; des peaux fraîches ou tannées. Les herboristes y débitaient des plantes médicinales, et les charlatans des breuvages, des emplâtres, des onguents. Les fruits, les légumes y étaient réunis en tas; on y trouvait le miel des abeilles, de la canne, du maguey; la cire; la poterie vernissée et peinte avec goût; les nattes de palmiers, d'aloès; des couleurs de diverses espèces pour la peinture, etc., etc. Des restaurants en plein vent y donnaient à boire et à manger; des barbiers y rasaient et lavaient la tête; les transactions s'y faisaient avec des mesures que l'on vérifiait avec soin, et il ne paraît pas qu'on fît alors usage de poids. Des magistrats, enfin, y étaient chargés de régler les contestations et de maintenir partout la bonne harmonie.

Mexico, dont le mot vient du dieu que les Mexicains amenèrent avec eux, et qui avait deux noms, Huitzilopoztli et Mexitly, possédait encore des édifices artistement peints et crépis, ainsi que des temples épars dans les différents quartiers de la ville. Du portique supérieur du plus grand d'entre eux, le temple majeur, la vue embrassait un horizon splendide : la Venise aztèque se déroulait aux regards avec ses monuments, ses canaux, ses vergers, ses jardins, qui se jouaient gracieusement sur la plaine liquide; de gigantesques montagnes, couronnées de neiges perpétuelles, semblaient baigner leurs pieds dans les eaux argentées de ses lacs sur les rives desquels se dessinaient

dans le lointain de belles et vastes cités. C'était le cas de s'écrier avec le poëte Carpio : Mexico, que tu as de magnifiques horizons !

Que magnificos tienes horizontes !

Ce qu'il y avait surtout de merveilleux, c'étaient les palais royaux où se déployait un luxe tout asiatique, fait qui, en se retrouvant dans les mœurs et les coutumes, n'est pas sans importance au point de vue de l'origine d'un peuple. Cortès écrivait à Charles V, à propos de ces palais : « Montezuma possède, à la ville et à la campagne, des habitations si riches et si belles qu'il n'y en a pas de semblables dans toute l'Espagne. » La résidence favorite de Montezuma avait, d'après Torquemada, vingt portes sur la plus grande place de la ville et sur les rues adjacentes. Ce bâtiment immense avait trois cours spacieuses, dans l'une desquelles on voyait une fontaine alimentée par l'eau amenée de Chapultepec, au moyen d'un aqueduc. Dans ce palais, il y avait un grand nombre de salons, cent chambres carrées de vingt-cinq pieds sur chaque face, et cent salles de bains. Les murs étaient plaqués en marbre, jaspe, porphyre, obsidienne, et ornés de pierres précieuses. Les charpentes et la menuiserie étaient en cèdre blanc, palmier, cyprès et pin sculptés. La chapelle de Montezuma se trouvait dans une salle longue de cinquante pieds sur cinquante de largeur ; elle était recouverte de plaques d'or et d'argent d'un doigt d'épaisseur, et ornée de rubis, d'émeraudes, de topazes et d'autres

pierres précieuses. Je passe sous silence la description des autres palais, dans lesquels Montezuma renfermait des oiseaux et des animaux de toutes les sortes, des plantes variées, des esclaves des deux sexes, les officiers de sa maison, et autour desquels on remarquait des bassins immenses dont l'eau, sillonnée de volatiles au mille couleurs, était sans cesse renouvelée.

Cortès donne la description suivante des temples : « Il y a dans cette grande cité (Mexico) de nombreux temples pour les idoles, avec de très-bons appartements affectés aux religieux. Ces religieux sont vêtus de noir et ne se peignent ni ne se coupent jamais les cheveux. Les enfants des principales familles, mais surtout les aînés, entrent en religion à l'âge de sept ou huit ans, et y restent jusqu'à leur mariage. On ne reçoit et il n'entre jamais aucune femme dans ces temples ; plusieurs mets y sont interdits, particulièrement à certaines époques de l'année. Le principal d'entre eux a des dimensions telles, qu'il peut contenir aisément cinq mille personnes ; ses tours sont au nombre de quarante, dont la plus haute est plus élevée que celle de la cathédrale de Séville. C'est là que sont enterrés les seigneurs, et les chapelles qu'on y remarque sont dédiées chacune à une idole pour laquelle le défunt avait une dévotion particulière.

« J'ai fait, ajoute Cortès, purifier les chapelles, renverser les idoles, et j'ai mis, à leur place, l'image de la Vierge, de plusieurs saints, au grand déplaisir de Montezuma et des Mexicains. »

Telle est, en quelques mots, la ville où les Espagnols, débarqués à Vera-Cruz le 21 avril 1519, firent leur première entrée le 8 novembre de la même année. Ils furent obligés d'en sortir, poursuivis par les Mexicains, dans la nuit du 1er juillet (noche triste) 1520, en perdant, selon Gomara, quatre cent cinquante des leurs, quatre mille auxiliaires et tout ce qu'ils possédaient. Ils y reparurent cent quatre-vingt-seize ans après sa fondation par les Aztèques, et la prirent d'assaut le 13 août 1521. Son siége dura alors soixante-quinze jours, pendant lesquels, selon Cortès, Bernal Diaz, etc., le fer, la faim, les maladies occasionnées par l'infection de l'air et des eaux, enlevèrent aux Mexicains plus de cent cinquante mille hommes.

Les Aztèques s'étaient donné, dans le principe, un gouvernement aristocratique, composé de vingt notables. En 1352, à l'exemple de leurs voisins, ils érigèrent leur Etat en monarchie, et plusieurs de leurs rois furent remarquables, entre autres le quatrième, Itzcoalt, dont j'ai parlé, qui vainquit les Tepanèques en 1425, comme je l'ai dit, avec le concours de Nezahualcoyotl, qu'il réintégra dans la possession de l'Etat de Texcoco, d'où il avait été chassé par Tezozomoc, souverain d'Azcapotzalco. Ce fut, dès lors, entre ces deux monarques une alliance qui changea complétement la face des choses sur l'Anahuac. Pendant qu'Itzcoatl agrandissait ses domaines, Nezahualcoyotl s'occupait à réparer les désordres de son gouvernement; il créait des conseils supérieurs de justice, de commerce; il fondait des académies où l'on cultivait la poésie, l'as-

tronomie, la musique, l'histoire, la peinture et l'art divinatoire ; il appelait près de lui les professeurs les plus distingués et leur ordonnait de se réunir à certains jours, pour se communiquer leurs connaissances, leurs découvertes ; il encourageait les arts, les sciences, élevait des temples, des édifices, plantait des jardins, des bosquets qui se conservèrent longtemps après l'arrivée des Espagnols, publiait des lois contre l'adultère, la sodomie, le vol, l'homicide, l'ivresse, la trahison, restreignait de beaucoup les sacrifices humains, qu'il eût voulu supprimer, etc., etc.

Nezahualcoyotl mourut à l'âge de quatre-vingts ans, après avoir régné quarante-quatre ans. On conserve de lui des œuvres littéraires dont quelques-unes respirent la tristesse et la mélancolie. C'est ainsi qu'en parlant des vanités humaines, il s'écrie : « La poussière dont les caveaux sont remplis, jadis était ossements et cadavres ; ces cadavres furent des corps animés qui, assis sous les dais, présidaient les assemblées, commandaient des armées, conquéraient des royaumes, possédaient des trésors. Où sont les os du puissant Achalchicihtlanetzin, premier chef des anciens Toltèques, et ceux de Necaxecmitl, le pieux adorateur des dieux ? Où est la beauté incomparable de la glorieuse impératrice Xiuhtzal ? etc., etc. »

Sans doute Nezahualcoyotl n'était pas le seul auteur de ces temps reculés ; mais, non contents de détruire les temples, les monuments de l'ancienne Mexico, les Espagnols brûlèrent les musées, les bibliothèques, de sorte

qu'il ne nous reste presque rien des artistes, des écrivains de cette époque. Il fallait bien faire disparaître toute preuve de savoir, d'intelligence, pour autoriser le surnom de barbares que l'on donnait aux vaincus, afin de pouvoir mieux les abrutir, les outrager et les réduire à l'esclavage. Des moines insensés, entre autres, le père Zummaraga, livrèrent aux flammes des monceaux de volumes, sous prétexte d'anéantir des caractères symboliques qu'ils disaient être des instruments de sortilége et de maléfice. L'histoire conserve le souvenir de l'incendie dont fut le théâtre la place où s'élève aujourd'hui l'église de la Santissima, et qui dura trois mois.

Itzcoatl mourut couvert de gloire, en 1436. Il laissait la couronne à son neveu Montezuma Ier, sous le règne duquel des calamités nombreuses se succédèrent.

En 1446, des pluies excessives déterminèrent une inondation, et on construisit une digue de neuf milles de long sur onze brasses de large, composée de deux palissades parallèles, dont l'intervalle était rempli de terre et de pierres.

De 1448 à 1449, par suite de gelées blanches, les récoltes de maïs manquèrent, et la disette succéda à l'inondation. En 1450, ce fut le manque d'eau qui produisit la famine. L'année d'ensuite on n'eut pas de quoi semer, et en 1452 on en était réduit à se nourrir d'oiseaux, de poissons, d'insectes et de toutes sortes de plantes.

Les successeurs de Montezuma Ier sont Axayacatl, Tizoc, dont les règnes ne sont qu'une longue série de luttes et de

combats. Celui qui vient ensuite est Ahuitzotl, qui acheva le temple Majeur, où il immola, d'après Torquemada, lors de son inauguration, soixante-deux mille trois cent quarante-quatre prisonniers de guerre. Ceci se passait en 1486, et l'année suivante fut mémorable par un violent tremblement de terre. En 1498, par suite de l'arrivée des eaux de Coyoacan à Mexico, au moyen d'un aqueduc dont il ne reste plus de vestiges, il y eut encore une inondation, et, comme conséquence, en 1499, une épouvantable disette. A cette époque on découvrit, dans la vallée de Mexico, une carrière de tezontle, qui devint une grande ressource pour la construction des temples et des maisons.

Montezuma II succéda à Ahuitzotl en 1502. Le portrait que les historiens font de ce roi n'est pas très-flatté. A peine fut-il entré en fonction, disent-ils, qu'il commença à laisser voir l'orgueil qu'il cachait sous les apparences de la modestie. Ses prédécesseurs avaient accordé les grades et les emplois aux plus méritants, sans distinction de caste ni d'origine, et lui donna tout à la noblesse. Il se constitua un sérail, il établit dans sa cour un cérémonial extraordinaire, et nous savons le luxe qu'il déployait dans ses palais, dans ses jardins, dont quelques-uns, entourés de murs, étaient réservés pour la chasse, par exemple celui d'une île du lac Texcoco connue aujourd'hui sous le nom de Peñon de los Baños.

Montezuma prenait quatre bains par jour, et il changeait autant de fois de vêtements, dont il n'usait plus dans

la suite. Mais, à côté de tout cela, il observait les lois, condamnait l'oisiveté et payait à ses frais un hôpital qu'il faisait construire à Colhuacan pour ceux qui après avoir servi l'État dans des carrières civiles et militaires se trouvaient dans le besoin par leur âge ou leurs infirmités. Il remportait beaucoup de victoires, sans pouvoir parvenir à soumettre la république indépendante de Tlaxcala. Pendant qu'il combattait les Tlaxcaltèques, la famine se déclara par suite de la sécheresse; en marchant contre Amatlan, son armée fut surprise par les neiges dans les montagnes, et un comète apparut à la même époque. En 1510 un brusque et violent incendie éclata dans les tours du temple Majeur; l'année précédente, sans vent, sans tremblement de terre, sans cause appréciable, les eaux du lac avaient détruit plusieurs maisons de la capitale, etc., etc.: tout cela était comme des signes de mauvais augure, et semblait présager des événements funestes qui ne tardèrent pas à se réaliser.

L'ère des conquêtes commencée sous Montezuma Ier, Ilhuicamina, et qui avait atteint son apogée sous Ahuitzol par la soumission de la côte entière du Pacifique, des frontières de Tehuantepec jusqu'à celles de l'empire Quiché au Guatemala, commençait alors à décliner, et les populations conquises ne supportaient plus qu'impatiemment le joug. Une révolution préparée par elles et supportée par les sectateurs de Quetzacohuatl, ennemis des sacrifices humains, était imminente, lorsque les Espagnols arrivèrent; tout alors se montrait merveilleusement praparé pour secon-

der les desseins de Cortès, qui, instruit par Marina de ce qui se passait, profita habilement des dispositions favorables qu'il rencontra.

Dans l'État d'Acolhuacan, qui, seul, conserva un peu d'importance jusqu'à la conquête, quoiqu'il fût, même alors, comme celui de Tacuba, sous la suprématie des Aztèques, dont le nom inspirait partout la terreur, à Nezahualcoyotl avait succédé son fils Nezahualpilli, qui marcha sur ses traces, et avec lequel s'éteignit, en 1516, ce qui restait encore de la gloire des Acolhue-Chichimèques. Nezahualpilli, protecteur des lois, fit périr, pour adultère, son épouse, qui n'était pas moins que la fille de l'empereur aztèque, ainsi qu'une dame noble qui s'était donnée à lui sans lui révéler qu'elle était en puissance de mari, et enfin son propre fils, qui avait eu une correspondance en vers avec une des concubines royales, cas prévu par la loi pénale. Comme Montezuma II, il avait fait bâtir à Texcoco un hôpital d'invalides. Il se livrait à l'étude de l'astronomie, et les premiers historiens espagnols prétendent qu'à leur arrivée ils trouvèrent un observatoire qu'il avait fait élever sur un de ses palais. Deux des fils qui lui restaient se disputèrent sa succession, et le plus jeune, Ixtlilxochitl, enleva à son frère aîné, Cacamatzin, une partie de ses États. A cette époque, les Espagnols apparaissaient sur la côte du golfe du Mexique.

J'ai dit ce qu'il y avait d'essentiel au point de vue des diverses tribus qui vinrent successivement habiter l'Anahuac, où celles des Tepanèques, des Alcohue-Chichi-

mèques, des Aztèques, en soumettant et en absorbant toutes les autres, s'étaient constituées en une confédération qui fut interrompue, comme nous l'avons vu, par la défaite du roi d'Azcapotzalco, Tezozomoc, auquel Itscoal substitua Totoquihua à Tlacopan (Tacuba). J'ai parlé des anciens Mexicains sous le rapport physique et moral; à cet égard il me reste à dire quelques mots sur leur religion, leurs mœurs, leurs coutumes, etc., etc.

Au point de vue de la religion, le culte des éléments et des phénomènes de la nature, dont le soleil et le serpent sont les symboles les plus constants, se montre au fond de tous les dogmes et de toutes les cérémonies mexicaines. Le serpent orné de plumes apparaît sans cesse dans les formes variées de Quetzalcohuatl, leur dieu de la paix, l'adversaire d'Huitzilopochtli, le dieu de la guerre, auquel, pour la première fois, les Aztèques sacrifièrent des victimes humaines. Voici ce que dit à ce sujet de Humboldt :

« Depuis le commencement du quatorzième siècle, les Aztèques vivaient sous la domination du roi d'Acolhuacan; c'étaient eux qui avaient contribué le plus à la victoire que ce roi avait remportée sur les Xochimilques. La guerre finie, ils voulurent offrir un sacrifice à leur dieu principal, Huitzilopochtli, dont l'image en bois, placée dans une chaise de roseaux, appelée siége de dieu, était portée sur les épaules de quatre prêtres; ils demandèrent à leur maître, le roi d'Acolhuacan, de leur donner quelques objets de prix pour rendre le sacrifice plus solennel. Le roi leur envoya un oiseau mort, enveloppé dans une

toile de tissu grossier. Pour ajouter la dérision à l'insulte, il leur proposa d'assister lui-même à la fête. Les Aztèques feignirent d'être contents de cette offre; mais ils résolurent en même temps de faire un sacrifice qui inspirât de la terreur à leurs maîtres. Après une longue danse autour de l'idole, ils amenèrent quatre prisonniers xochimilques qu'ils avaient tenus cachés depuis longtemps. Ces malheureux furent immolés, avec les cérémonies observées encore lors de la conquête des Espagnols, sur la plate-forme de la grande pyramide de Tenochtitlan, qui était dédiée à ce même dieu de la guerre Huitzilopochtli. Les Colhuis ou Acolhuis marquèrent une juste horreur pour ce sacrifice humain, le premier qui ait été fait dans leur pays : craignant la férocité de leurs esclaves (1), les voyant enorgueillis du succès obtenu dans la guerre contre les Xochimilques, ils rendirent la liberté aux Aztèques en leur enjoignant de quitter le territoire d'Acolhuacan. »

C'est à cette date qu'après avoir occupé pendant quelque temps Acatzitzintlan, appelé depuis Mexicaltzinco, ainsi que Iztacalco, les Aztèques arrivèrent enfin dans le point où ils devaient bientôt fonder Mexico.

---

(1) Inquiétés par les Chichimèques, les Aztèques se retirèrent de Tepeyacac, aujourd'hui Guadalupe, et de Chapultepec à Acocolco, groupe d'îles à l'extrémité méridionale du grand lac, et c'est de ce point qu'ils furent emmenés comme esclaves à Tizapan, par les Acolhuis.

Quoi qu'il en soit, le premier sacrifice ayant eu des suites heureuses pour le peuple opprimé, la vengeance ne tarda pas à donner lieu au second, et voici ce que de Humboldt (*Vues des Cordillères*, etc., p. 94) raconte encore à cet égard :

« Après la fondation de Tenochtitlan, un Aztèque parcourt le rivage du lac pour tuer quelque animal qu'il puisse offrir au dieu Mexitli ; il rencontre un Acolhuis nommé Xomimitl. Irrité contre ses anciens maîtres, l'Aztèque attaque cet Acolhuis corps à corps : Xomimitl vaincu est conduit à la nouvelle ville; il expire sur la pierre fatale placée aux pieds de l'idole.

A partir de ce moment les sacrifices humains allèrent en se multipliant, et il n'y en eut jamais tant que sous le dernier des Montezuma. Ce prince superstitieux, dominé par les prêtres ou tourmenté par de sinistres pressentiments, dont il croyait conjurer la menace à force de sang répandu sur les autels, ne se lassait pas d'augmenter le nombre des victimes. Les compagnons de Cortès eurent la patience ou le courage de compter les crânes disposés en trophée dans les enceintes de quelques-uns des temples; ils en trouvèrent une fois cent trente-six mille. L'estimation la plus modérée est qu'à l'arrivée des Espagnols, tous les ans vingt mille personnes étaient immolées. Ce qu'il y a de remarquable à cet égard, c'est que, malgré cette boucherie, malgré des guerres, des luttes sans fin, etc., la population de l'Anahuac allait sans cesse en s'accroissant, en se multipliant au point qu'elle était de plus de

vingt millions à l'arrivée des Espagnols. Sans ajouter foi à la formule accréditée que Montezuma comptait trente vassaux pouvant chacun mettre sous les armes cent mille hommes, il n'en est pas moins vrai que dans les lettres de Cortès, dans les récits de Bernal Diaz et d'autres chroniqueurs, on voit apparaître à chaque instant des troupes de quarante à cinquante mille soldats mexicains. Les villes étaient pressées les unes contre les autres : Mexico avait plus de 300,000 âmes, Texcoco cent cinquante mille, Iztapalapan au moins soixante mille, Cholula cent cinquante mille, etc., etc. Ceci a son importance sous le rapport surtout du climat des altitudes et de son influence sur l'organisme. Je pense bien que l'homme existait au Mexique avant les soulèvements gigantesques des Cordillères, dont les documents anciens nous conservent le souvenir ; mais, à la suite de tous ces cataclysmes qui avaient amené la solitude et le désert, vinrent, comme nous l'avons vu, des peuplades nouvelles, dont on suit les traces depuis les rives de l'Atlantique et du Pacifique jusqu'au centre du Mexique, et les historiens de la conquête nous font le plus satisfaisant tableau des habitants qu'ils rencontrèrent sur le plateau des Andes. Ces habitants conservent encore aujourd'hui tous les attributs de la force, de la vigueur ; et s'ils sont déchus de leur ancienne civilisation, on ne peut que s'en prendre à leurs vainqueurs. Prescott s'exprime ainsi à cet égard :

« Les personnes qui connaissent les Mexicains d'aujourd'hui concevront difficilement que la nation ait jamais

été capable d'imaginer l'organisation éclairée que nous venons d'exposer ; mais il ne faut pas oublier que dans les Mexicains de nos jours nous ne voyons plus qu'une race conquise, aussi différente de ses ancêtres que les modernes Égyptiens de ceux qui construisirent, je ne dirai pas les lourdes pyramides, — mais les temples et les palais dont les magnifiques ruines jonchent les bords du Nil, à Luxor et à Karnac. La différence est moins grande entre les Mexicains actuels et leurs ancêtres qu'entre l'ancien Grec et ses descendants abâtardis, errant au milieu des chefs-d'œuvre de l'art qu'ils ont à peine la capacité de comprendre. Et pourtant ils respirent le même air, ils jouissent du même soleil, ils contemplent les mêmes sites que les Grecs qui tombaient à Marathon ou triomphaient dans les jeux olympiques. Le même sang coule dans leurs veines, mais des siècles de tyrannie ont passé sur eux ; ils appartiennent à une race conquise.

« Sous la domination espagnole, le nombre des Mexicains s'est éclairci en silence ; leur énergie, comme peuple, a été brisée ; ils ne foulent plus leurs montagnes avec la fière indépendance de leurs ancêtres. Dans leur démarche languissante, dans leur physionomie douce et mélancolique, on lit les tristes caractères d'une race conquise. Leur civilisation avait l'énergique caractère des solitudes du nouveau monde. Les farouches vertus des Aztèques étaient le fonds de leur être, et ils ont refusé de se soumettre à une culture qu'on leur imposait par la violence, de se laisser greffer sur une tige étrangère. L'extérieur de

l'Indien, son teint, ses traits sont encore les mêmes, mais le caractère moral de la nation, tout ce qui constituait l'originalité de la race, s'est effacé. » (*Conquête du Mexique*, par Prescott, traduction de M. Amédée Pichot, t. I, p. 40.)

Les victimes des sacrifices étaient immolées sur une pierre semblable à celle que l'on remarque aujourd'hui au musée des antiquités de Mexico, et même à l'Exposition universelle, à Paris. Cette pierre se trouvait au sommet des temples, entre les deux autels où brûlait nuit et jour le feu sacré, devant le sanctuaire, en forme de tour élancée, qui recélait l'image du dieu auquel on sacrifiait. Le peuple, assemblé au loin, contemplait dans un profond silence, sans en perdre un seul détail, la scène terrible. Après la musique et les chants, le sacrificateur quittant la robe noire flottante dont il était ordinairement vêtu, pour un manteau rouge plus approprié à sa suprême fonction, s'approchait armé du couteau d'Itzli, ouvrait la poitrine, en retirait le cœur fumant, barbouillait de sang les images des dieux, versait le sang autour de lui, ou en faisait, avec de la farine de maïs, une horrible pâtée.

Les victimes habituelles étaient les criminels, les rebelles. Quand une ville avait manqué à la fidélité envers le souverain, on la taxait à un certain nombre de personnes, hommes, femmes et enfants. Mais c'étaient les prisonniers de guerre qui contribuaient le plus à alimenter les sacrifices.

Ces victimes subissaient leur sort sans se plaindre. Les

populations les regardaient comme des messagers députés vers la divinité, qui les accueillait favorablement pour avoir souffert en son honneur. Elles les priaient de se charger de leurs réclamations près des dieux, de leur rappeler leurs affaires, etc., etc.

A côté des cérémonies de sang, le culte des Aztèques en présentait d'autres d'une candide innocence : c'étaient des processions entrecoupées de chants et de danses où les jeunes gens des deux sexes rivalisaient de parure, de beauté, et déployaient une agilité extraordinaire. Des jeunes filles et des enfants, la tête ceinte de guirlandes de fleurs, la joie et la reconnaissance sur le visage, portaient pieusement des offrandes de fruits, prémices de la saison, et d'énormes épis de maïs, qu'on déposait, en brûlant des parfums, devant les images des dieux. Si des victimes étaient immolées alors, c'étaient des oiseaux, particulièrement des cailles (collection Ternaux-Compans).

Les Mexicains croyaient à un dieu suprême, créateur et maître de l'univers. Sous cet être suprême étaient rangés treize grandes divinités et plus de deux cents moindres, ayant chacune leur jour consacré, recevant toutes certains honneurs. Parmi leurs traditions on remarque l'idée de la mère commune des hommes, qui est toujours représentée ayant auprès d'elle un serpent, ce qui rappelle l'Ève de la tradition sémitique. Ils croyaient à un péché originel, et ils avaient la notion de la vie future. Leurs prières attestaient des sentiments d'une charité touchante, le pardon et l'oubli des injures. « Vis en paix avec tout le monde, disait

l'une des oraisons ; supporte les injures avec humilité ; laisse à Dieu, qui voit tout, le soin de te venger. » Enfin, les règles de leur morale privée tendaient à inspirer les meilleures pensées pour le prochain : « Donne à manger à ceux qui ont faim, des habits à ceux qui sont nus, quelques privations que ce soin doive t'imposer, car la chair des malheureux est ta chair, et ils sont des hommes semblables à toi-même..... »

Comme je l'ai déjà dit, la religion nouvelle n'a guère transformé les Indiens d'aujourd'hui, qui ont surtout en vénération une vierge, la vierge de Guadalupe, à laquelle se rapporte la légende suivante, que l'on trouve dans tous les auteurs :

« Jean Diego, Indien de Cuautitlan, récemment converti au christianisme, menait une vie édifiante et régulière ; il travaillait à Tolpetlac, d'où il venait à Santiago Tlatilulco, pour entendre les instructions religieuses des pères Franciscains. Pour toute famille il n'avait qu'une femme, du nom de Marie Lucie, et un oncle appelé Juan Bernardino. Dans un de ses voyages à Mexico, en traversant une montagne aride, alors nommée Tapetlyecaczol, c'est-à dire narines de la montagne, il entendit une musique harmonieuse et suave, comme il n'en avait jamais entendu de pareille, même parmi les Espagnols. Il s'arrêta pour l'écouter et voir d'où elle venait. Tout à coup il aperçut un arc-en-ciel, aux couleurs brillantes, qui entourait une nuée blanche comme la neige et transparente ; au milieu de la nuée, il vit une jeune femme, d'une beauté surnatu-

relle, vêtue à peu près comme les nobles indiennes de cette époque.

« Jean Diego s'approcha sans crainte de cette jeune femme, qui lui dit : « Je suis la mère de Dieu ; je désire que l'on me construise un temple dans ce lieu ; j'y donnerai m'a protection à tous ceux qui s'en approcheront avec un esprit de foi. Va maintenant avertir l'évêque de Mexico de ce que je viens de te dire. »

« L'Indien partit immédiatement pour le palais du père Juan de Zumarraga, de l'ordre de Saint-François, archevêque de Mexico, et lui raconta ce qu'il avait vu et entendu. L'archevêque pensa que tout cela n'était que le produit d'une imagination exaltée, et Jean Diego congédié s'en retourna tout désolé. Trois autres fois il eut la même apparition, reçut le même message de la part de la sainte Vierge et le même accueil de l'archevêque. Lors d'un cinquième voyage, l'Indien, découragé, sachant son oncle gravement malade, se détourna de son chemin pour aller lui chercher un confesseur et ne pas revoir la même apparition ; mais il fut trompé dans son attente. A l'endroit où se trouve encore une fontaine d'eau ferrugineuse, la sainte Vierge lui apparut de nouveau, et lui recommanda de porter à l'archevêque certaines fleurs qu'il trouverait au sommet de la montagne.

« Juan Diego obéit. Très-étonné de trouver de belles fleurs odorantes dans un endroit qui ne produisait que des ronces et des épines, il les cueillit et les porta à monseigneur Juan de Zumarraga. Celui-ci, apprenant que

l'Indien lui apportait une preuve de la réalité de l'apparition, fut au-devant de lui avec quelques ecclésiastiques et différentes personnes de sa maison jusqu'au grand salon de son palais. Là, Juan Diego défit les coins du zarape dans lequel il avait mis les fleurs... : mais quel ne fut pas l'étonnement de toute l'assistance en voyant, à la place des fleurs, l'image de l'apparition, parfaitement peinte sur la couverture de l'Indien ! »

Ceci se passait le 12 décembre 1531. Depuis lors on célèbre chaque année, à la même époque, l'anniversaire de la vierge de Guadalupe, à laquelle on a élevé un sanctuaire à l'endroit qu'elle avait désigné, et, dans tout le Mexique, on lui dit une messe le 12 de chaque mois. On lui a construit partout des églises, des chapelles; des villes, des villages portent son nom, qui est aussi très-souvent donné aux jeunes filles.

En beaucoup d'endroits, les Indiens sacrifient encore des animaux, des tourterelles aux saints ou aux saintes qui représentent pour eux leurs anciennes idoles. Dans certaines fêtes, ils se recouvrent la tête d'une divinité chimérique, et les jeunes gens, les jeunes filles dansent autour d'eux. Lors de la semaine sainte, les groupes de statues articulées à l'aide desquelles on représente les différentes phases de la passion du Christ sont pour eux des fétiches qu'ils accompagnent en costumes impossibles de Romains et de Juifs, qui sont hués, lapidés, etc., etc.

L'organisation politique et sociale des Aztèques était telle, que Cortès en résume ainsi son opinion à Charles-Quint :

« Pour l'obéissance qu'ils montrent à leur souverain et pour leurs manières de vivre, ces Indiens sont presque comme les Espagnols, et il y a à peu près autant d'ordre qu'en Espagne. » La forme du gouvernement était celle d'une monarchie absolue. Il y avait une noblesse à plus d'un degré, possédant des immunités, mais les charges de l'Etat n'étaient pas héréditaires. Tout homme qui se distinguait à la guerre était anobli. Il existait des distinctions semblables aux ordres de chevalerie. Les lettrés jouissaient d'une grande considération. Le commerce, proprement dit, était une profession particulièrement honorée ; mais, comme aujourd'hui, à côté de la classe fortunée, il y avait une partie de la population qui, livrée à tous les travaux rendus plus rudes encore par l'absence de bêtes de somme, de charrettes, de chemins, etc., gémissait dans la misère. L'esclavage subsistait, mais l'esclave conservait le droit de propriété et de famille. On était esclave par la sentence des tribunaux dans les procès criminels, pour dettes envers l'Etat, ou par suite d'un marché spontané. Les lois protégeaient la propriété et étaient rigoureusement observées. La loi pénale, partout d'une sévérité extrême, condamnait à mort pour le vol, le meurtre, l'adultère, etc. L'administration veillait à un grand nombre de besoins publics. Le service des impôts se faisait avec exactitude et rigidité. L'armée était, de la part du souverain, l'objet d'une vive sollicitude. (Extrait du *Mexique ancien et moderne*, par Michel Chevalier.)

Les mœurs des Mexicains n'étaient point dissolues. A

l'exception des chefs qui possédaient plusieurs concubines, chaque homme n'avait qu'une femme. Le mariage était entouré de formalités protectrices; il se célébrait avec solennité. Le divorce n'était permis que dans des cas déterminés et moyennant l'arrêt d'un tribunal spécialement institué pour résoudre les questions que le mariage pouvait soulever. La position sociale des femmes ressemblait beaucoup plus à ce que nous voyons en Europe qu'aux usages de l'Asie. Elles n'étaient pas enfermées dans le harem, comme chez les mahométans; on ne leur mutilait point les pieds, comme en Chine. Elles allaient le visage découvert, étaient admises aux fêtes et s'asseyaient aux banquets. Elles étaient exemptes autant que possible des travaux de force, et elles participaient aux fonctions sacerdotales.

Les Mexicains avaient des colléges et des écoles spéciales pour les enfants de la noblesse et de la bourgeoisie; on les y instruisait de toutes les choses qu'il leur importait de savoir : l'éloquence et les traditions nationales, en apprenant de mémoire les harangues et les chants antiques; les sciences de la religion et de l'astronomie, l'histoire des dieux, des rois et des héros, qui se trouvaient consignées dans des livres composés et écrits par les prêtres. Ces livres étaient écrits, soit sur des peaux préparées, soit sur des toiles ou des papyrus fabriqués de l'écorce de certains arbres, et dont les feuilles étaient recouvertes d'un vernis glacé, analogue à celui de nos cartes de visite. C'était aussi dans des livres semblables que l'on trouvait réunies,

au point de vue médical, toutes les observations que l'on faisait sur les vertus des plantes et d'autres substances. La médecine hippocratique ne se fonda pas autrement, et nous verrons, à propos de la médecine ancienne au Mexique, sur laquelle j'ai déjà publié un article dans la deuxième livraison du tome premier des archives de la commission scientifique du Mexique, à quel point les Mexicains en étaient déjà arrivés sous ce rapport. L'écriture de ces Mexicains était à la fois figurative, symbolique et phonétique; ils avaient une véritable littérature historique et poétique; ils faisaient des vers, ils composaient des chants et des odes; par leurs connaissances en astronomie, ils étaient parvenus à connaître très-approximativement la longueur de l'année; enfin, ils savaient compter, et leurs principaux chiffres correspondaient aux puissances successives de vingt.

Quant aux arts des anciens Mexicains, on en retrouve encore maintenant des traces multiples. Les Indiens d'aujourd'hui excellent, comme leurs ancêtres, dans la céramique, et reproduisent avec une grande fidélité des figures de toutes sortes, comme les porteurs d'eau, les marchands de fruits, de légumes, de poterie, les tortilleras, etc., etc., qu'ils fabriquent avec de la cire ou des chiffons. C'est aussi à l'exemple de leurs pères qu'on les voit sculpter sur bois, avec de mauvais couteaux, des statuettes pleines d'expression. Les premiers habitants de l'Anahuac savaient faire des parures, des tentures avec des plumes variées, et de nos jours les indigènes confection-

nent encore de la même manière de jolis petits objets, comme des fleurs, comme des cartes de visite, par exemple, sur lesquelles sont représentés des oiseaux, des animaux de toutes sortes, aux plus brillantes couleurs.

Le tissage, quoique moins fini qu'autrefois, est resté le même quant aux moyens, et les descendants de l'ancienne noblesse indigène, dans l'intérieur des montagnes, ne portent pas d'autres vêtements que ceux qui sont brodés et tissés par leurs femmes ; ces costumes, encore fort variés, sont faits de coton, de fil d'aloès, et teints avec des couleurs d'une vivacité et d'une solidité à toute épreuve, presque toutes tirées du règne végétal.

Les anciens Mexicains cultivaient le maïs, la banane, le cacao, le tabac, le maguey, la vanille, la cochenille, le coton ; ils ne possédaient pas le café ni la canne à sucre, mais ils tiraient du sucre de la tige du maïs. Ils connaissaient l'art des irrigations, l'art forestier, et des règlements sévères empêchaient la destruction des bois dans la vallée de Mexico. Les Espagnols, dont l'horreur des arbres vient peut-être des peuples pasteurs dont ils descendent, et qui a fait du plateau des Castilles la plus nue et la plus triste des plaines, n'ont pas suivi leur exemple à cet égard; ils ont opéré le déboisement sur une vaste échelle, et ce déboisement a troublé l'harmonie de la nature; il a écarté les extrêmes de froid et de chaud pour donner une plus grande violence aux courants atmosphériques ; il a desséché en partie les lacs, il a diminué l'humidité de l'air, il a rendu l'écoulement des eaux plus inégal, etc., etc. En

même temps que des rideaux d'arbres protecteurs tombaient sous la hache, des fièvres intermittentes naissaient tandis que le typhus se déclarait dans les villes dont mille hommes n'étaient plus employés chaque jour à nettoyer les rues, comme cela avait lieu à Mexico sous le règne de Montezuma. C'est ainsi que se déclarèrent, après la conquête, des épidémies dont il n'est guère question dans l'histoire des Aztèques, en dehors des périodes calamiteuses où les inondations, le manque de récoltes, venaient produire la faim et les maladies qui naissent partout dans les mêmes circonstances. C'est dans de pareils cas que les Toltèques furent forcés d'abandonner l'Anahuac pour se porter vers le sud, où les grands édifices dont le voyageur contemple avec étonnement les restes à Palenque, à Uxmal et à Mitla, sont probablement des ouvrages de leurs mains. C'est aussi sans doute lorsqu'ils étaient en proie aux mêmes fléaux que les anciens Mexicains adressaient à leur grand dieu Tezcatlipoca, représentant le dieu de la guerre Huitzilopochtli, les prières suivantes que nous rapporte le père Sahagun : « Ay dolor que ya la gente popular se va acabendo, y consumiendo! gran destruccion y grande estrago hace ya la pestilencia en toda la gente... El fuego de la pestilencia muy encendido está en vuestro pueblo, como el fuego en la cabaña que va ardiendo y humeando, que ninguna cosa dejá enhiesta y sana, etc.» (*Hist. générale*, lib. VI, cap. I.) Dans tous les cas, nulle part il n'est question ni du cocoliztli, ni du matlazahuatl, qui firent dans la suite tant de ravages, et dont nous parlerons plus loin.

Comme je l'ai dit, les Mexicains avaient la passion des fleurs : Nezahualcoyotl possédait à deux lieues de Texcoco, à Tezcotzinco, un magnifique jardin suspendu sur le flanc d'une colline, où il avait réuni les plantes les plus remarquables par leur parfum ou par l'éclat de leurs couleurs. Les jardins d'un frère de Montezuma, à Iztapalapan, d'un simple cacique, à Huaxtepec, renfermaient aussi des fleurs très-variées que l'on retrouvait de même sur les chinampas formés de paquets de roseaux ou de branchages sur lesquels on répandait une légère couche de terre, et qui formaient ainsi des jardins flottants à la surface des lacs.

Les Mexicains appliquaient, à tous les objets dans lesquels la nature avait mis la beauté, la bonté, un nom où entrait le mot xochitl, qui veut dire fleur. C'est ainsi que les villages les plus riants de la vallée de Mexico s'appelaient Xochiltepec, Xochiltzinco, Xochitlcalco, etc., etc. C'est ainsi que les plantes les plus estimées se nommaient jocoxochitl ou piment de Tabasco, tlilxochitl ou vanille, mecaxochitl ou myrte, cempoaxochitl ou œillet des Indes dont on ornait les sépulcres, oceloxochitl ou iris, etc. Les Mexicains donnaient souvent aux personnages illustres le nom de certaines fleurs, et la montezuma, par exemple, n'est autre qu'une malvacée de la tribu des bombacées.

A l'entrée d'un sujet de distinction dans une ville, on décorait les rues de feuillage, de roses, et c'était charmant d'entendre le son des instruments sortir de cette espèce d'architecture végétale.

Dans le neuvième mois de l'année, qui commençait le 5 août, on célébrait la seconde fête de Huitzilopoztli, représenté aujourd'hui par saint Michel, en ornant de fleurs les idoles, les maisons, et c'est à cause de cela que ce mois s'appelait Tlaxochitlmaco. Lors de la fête de Huistoxehuatl, la déesse du sel, les prêtres tenaient dans leurs mains des bouquets composés de cempoaxochitl. Dans toutes les cérémonies on tapissait les temples de nattes recouvertes de verdure et de fleurs.

Outre la sculpture sur bois, les anciens Mexicains connaissaient les autres genres de sculpture, et l'on en retrouve des échantillons nombreux dans le musée des antiquités de Mexico. Ce sont des images plus ou moins hideuses, taillées dans le porphyre noir et dans le porphyre bigarré. Ainsi, en pénétrant dans ce musée, on trouve d'abord à la gauche de la cour d'entrée, dans une galerie fermée par une balustrade en bois, la pierre dite gladiatoriale, qui est circulaire, aplatie sur deux de ses faces, et qui présente un diamètre considérable ; à sa surface, elle offre, au milieu, une excavation à laquelle aboutit une rigole inclinée de la circonférence au centre. Au-dessus de cette excavation médiane, existe maintenant une croix en pierre, trouvée, dit-on, dans le lac Texcoco, et dont la possession aurait amené, à différentes époques, des rixes sanglantes entre les Indiens. A cet égard, il ne faut pas oublier que dès le Yucatan, les Espagnols rencontrèrent des croix qui étaient en vénération. Grijalva dit : « A l'île nommée Ulua (aujourd'hui Saint-Jean d'Ulua, citadelle de la Vera-Cruz), les

indigènes adorent une croix de marbre blanc sur le haut de laquelle est une couronne d'or. Ils prétendent que sur cette croix il est mort quelqu'un qui est plus beau et plus resplendissant que le soleil.

Autour de la pierre gladiatoriale, énorme bloc granitique, on voit, figurés en bas-relief, deux combattants aux prises. C'était donc autour de cette pierre que se livraient les combats d'où dépendait le salut de certaines victimes que l'on destinait aux sacrifices humains. Les plus braves des prisonniers de guerre y étaient attachés par les pieds au moyen d'une petite corde; on leur donnait une épée, une rondache, et ceux qui les avaient pris venaient se mesurer avec eux; s'ils étaient de nouveau vainqueurs, on les regardait comme des hommes d'une bravoure à toute épreuve, et ils recevaient un signe en témoignage de la vaillance qu'ils avaient montrée. Si les prisonniers remportaient la victoire sur leur adversaire et sur six autres combattants, de sorte qu'ils restassent vainqueurs de sept en tout, ils étaient délivrés, et on leur rendait tout ce qu'ils avaient perdu pendant la guerre.

Sous le règne de Montezuma II, un général tlaxcalèque, Tlahuicole, avait été fait prisonnier, et il refusa la liberté qu'on lui offrait, pour ne pas paraître devant les siens couvert d'ignominie. Il rendit ensuite de grands services aux Mexicains lors de leurs guerres dans le Michoacan, et au lieu d'accepter les grades dont on voulait le combler, il demanda à mourir en gladiateur; il fut attaché par un pied à la pierre dont nous parlons, nommée

temalacatl, et il tua huit adversaires, en blessa vingt avant de tomber lui-même.

Après la pierre gladiatoriale, on trouve un morceau énorme de basalte, haut de trois mètres, qui présente, sur l'une de ses faces, la déesse de la mort pour la guerre sacrée, pour la défense de la religion, la déesse Teoyaomiqui. De l'autre côté, c'est une divinité masculine, le dieu Teoyaotlatohua, qui présidait à la mort violente, et dont l'emploi était de recevoir les âmes de ceux qui étaient tués dans les combats ou qu'on sacrifiait après les avoir fait prisonniers.

Du côté de la déesse Teoyaomiqui, on découvre au-dessous de la poitrine, où existent des traces de mamelles, une monstrueuse tête autour de laquelle sont étalées quatre mains qui attendent les victimes qu'elle semble prête à dévorer. Puis, ce sont des ailes de vautour, des pieds, des griffes de jaguar, des guirlandes de vipères entortillées, des colliers de cœurs humains noués avec des entrailles humaines.

La figure du dieu Teoyaotlatohua n'a rien de moins horrible, et ses attributs sont tout aussi infernaux que ceux de la déesse Teoyaomiqui, avec laquelle il forme un couple on ne peut mieux assorti, dont on observe aujourd'hui un *fac simile* à l'Exposition universelle. Cette double statue a été trouvée près de la cathédrale actuelle, avec la pierre calendaire, le 29 août 1790, deux cent soixante-neuf ans, jour pour jour, après la prise de Mexico.

Près de ce groupe, un homme assis a les deux mains

réunies, croisées, et tout dans son aspect révèle la mélancolie; c'est l'Indien triste, Indio triste.

Tout ceci est perdu au milieu d'autres antiquités, la plupart mutilées, et qui offrent moins d'intérêt.

En montant dans les salles du musée, ce sont des vêtements, des armes, des instruments ; puis, des morceaux d'obsidienne polie qui servaient de glace, des pierres en fer à cheval qui, fixées autour du cou, maintenaient dans l'immobilité les malheureux que l'on sacrifiait aux dieux; ensuite des cassolettes de différents dessins dans lesquelles on brûlait des encens, des vases dans lesquels on lavait les cœurs arrachés aux victimes humaines, des urnes où l'on renfermait les cendres funéraires, des cuirasses, des mantelets en plumes, des casques, tantôt en bois et en cuir, tantôt en argent, figurant la tête menaçante d'un animal, et ornés d'un panache, des bracelets, des colliers, des boucliers, des flèches, des frondes, des javelots, des piques, des glaives que l'on maniait à deux mains, nommés maquahuitl, des tableaux faits en plumes, des manuscrits en papier de maguey, recouverts d'une écriture symbolique, des masques que, d'après une coutume bizarre, on mettait sur le visage des idoles lorsque le roi était malade, et enfin les idoles elles-mêmes qui semblent toutes peindre des scènes déchirantes, des drames terribles, etc., etc.

Dans tous ces ouvrages de sculpture, on reconnaît différents âges, différentes époques. A côté de figures informes, il en est qui, par la régularité des traits, font preuve d'un art beaucoup plus avancé. J'ai trouvé du

côté d'Otumba, de Teotihuacan, où les anciens Mexicains célébraient par des sacrifices humains l'apothéose du soleil et de la lune, de petites statuettes, des dieux lares que chacun emportait avec soi à sa dernière demeure, et qui ne laissent pas que d'être fort bien travaillés.

L'architecture des anciens Mexicains était monumentale. Les temples étaient de grandes pyramides en briques cuites au soleil ou simplement en terre, mais avec un parement en pierre, surmontées de sanctuaires et de tours qu'ornaient les images des dieux; au sommet brûlaient nuit et jour des feux qui, dans l'obscurité des longues nuits tropicales, donnaient à ces édifices un aspect mystérieux. L'immensité des temples et des palais, l'énorme travail que supposaient les constructions de tout genre réunies dans la vallée de Mexico, au nombre desquelles il faut citer les chaussées en maçonnerie jetées dans le lac, arrachèrent des cris d'admiration aux conquistadores. Lorsque Cortès, dans ses rapports à Charles-Quint, mentionne la ville d'Iztapalapan, qu'il traversa avant d'entrer dans la capitale de Montezuma, c'est pour lui dire qu'il y a des palais comparables à ce que l'Espagne offre de plus beau. Au sujet de Mexico, quand l'opiniâtre défense de Guatimozin l'oblige de la démolir maison par maison, il raconte à l'empereur que c'est avec un amer chagrin, parce que c'est la plus belle chose du monde. (Michel Chevalier, *du Mexique ancien et moderne*).

Les principales, comme les plus anciennes pyramides des hauts plateaux du Mexique, celles de Cholula et de

Teotihuacan, dont j'ai déjà parlé, ne sont, à mon avis, ainsi que je l'ai déjà dit, que des mamelons naturels avec revêtements en pierre, en briques cuites au soleil, partagés par des terrasses en plusieurs étages, creusés de caveaux, de grottes, etc.

La pyramide de Cholula, qui date des Toltèques, servait de support au sanctuaire du dieu des airs, Quetzalcoatl, la divinité de la paix, de l'abondance, qui avait quitté le Mexique, fuyant l'inimitié d'une divinité plus puissante, avec promesse aux Mexicains de reparaître un jour. Quetzalcoatl était toujours attendu comme le messie, et, à l'arrivée de Cortès, on croyait que c'était lui qui revenait dans un pays où il avait enseigné aux hommes l'art de la culture, celui de travailler les métaux, celui plus difficile de gouverner, etc., etc.

Les pyramides de San Juan Teotihuacan, situées à dix lieues nord-est de Mexico, sont au nombre de deux : celle qui est dédiée au soleil (Tonatiuh), et celle qui est dédiée à la lune (Meztli). De petits monticules consacrés aux étoiles les entourent, et servaient, comme elles, de sépulcres aux personnages de distinction ; le chemin qui les traverse porte encore aujourd'hui le nom de Miccaotli, « chemin des morts. »

Il me resterait à parler des connaissances mécaniques des Mexicains, des procédés qu'ils employaient pour transporter les grosses pierres qu'on a remarquées dans plusieurs de leurs monuments, telles que la pierre du Calendrier, une des antiquités les plus curieuses de Mexico

sculptée en relief sur un bloc énorme de porphyre trappéen d'un gris noirâtre, et qui se trouve fixée dans le mur extérieur de la cathédrale, du côté de l'occident.

Il me faudrait décrire leurs différentes branches d'industrie, comme celle de l'orfévrerie qui fournissait les magnifiques ouvrages en or et en argent que Cortès envoya à Charles-Quint.

Je devrais dire quelques mots de leur système monétaire, qui était fondé sur deux métaux, l'or et l'étain, et sur l'emploi des grains de cacao tenant lieu de monnaie de billon, etc., etc.; mais tout cela, comme tout ce que nous venons d'effleurer, demanderait des volumes pour être décrit d'une manière un peu détaillée, et j'ai hâte d'en arriver au chapitre qui a trait aux particularités que présente l'homme qui vit d'une manière permanente à des niveaux élevés, qu'il y soit né, ou qu'il y habite seulement depuis un temps déjà éloigné.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE ET DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

DEUXIÈME PARTIE.

PARTIE MÉDICALE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

